

« ...je respire profondément, je me relâche, je suis complètement détendu puis je prends une dernière grande et longue inspiration avant le grand plongeon. » /page 15

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP

Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis - www.aubp.ch

numéro 29 - été 2023



Le piège
/page 5



Carte blanche à
Maria Moschou
/pages 10-11



Nos anges gardiens
/pages 36-37



Les Aubes
/page 42

ÉDITO

Plaisirs de l'eau

Désirs, plaisirs de l'eau. Ce sont sans doute là aussi les dessous de cette fameuse eau dont on parle tant. Il faut donc oser lever la jupe, ou le maillot de la surface liquide, miroir de nos envies, pour partir à la découverte des jouissances que nous éprouvons dans cet élément vital, cet élément de vie.

Quelque chose qui nous ramène aux gestes primaires, à ceux de l'amour, avec toute leur litanie de contradictions. Mort, culpabilité, démons et succubes, peur des profondeurs et de l'inconnu, peur d'un monde grouillant de vie, peur de l'amour, peut-être. Cette grande inconnue plus vaste que les océans.

Certains y trouvent leur compte à travers les nombreux sports aquatiques existants, du simple barbotage au frisson du plongeon, des exigences de la voile à la vitesse du ski nautique, de la construction de fortins de sable que la marée emportera bientôt à celui de la pêche. D'autres y devinent des plaisirs inconnus, plus secrets et plus intimes.

Des corps qui se frôlent, le tressaillement d'une caresse, l'impudeur d'une douche que le savon éveille, le souvenir de rencontres et de fantasmes de vacances. Les plaisirs des uns ne sont pas toujours ceux des autres. La confiance et l'accueil ne se partagent pas toujours de la même façon.

Il y a avant tout une quête initiatique dans la découverte de l'eau. Un retour aux origines qui ne se fait pas si aisément que cela. L'eau invite à se mettre à nu, au propre comme au figuré. C'est à un grand saut qu'elle nous invite, chaque fois renouvelé. Même quand on la fuit ou qu'on l'ignore, par peur ou par ignorance. Rester au bord de l'eau en rêvant de l'horizon et d'autres terres lointaines, ou ne pas se laver, en dit beaucoup aussi sur la personne, comme le négatif d'un cliché nous révèle autant le paysage que l'image elle-même.

Certains ne connaîtront donc peut-être jamais les plaisirs de l'eau. Qu'importe! Laissons-les à leurs préférences. Il y a tant à découvrir dans cet élément qu'une vie entière ne suffirait certainement pas à en faire le tour.

À vous maintenant de savourer et de retrouver vos propres joies et vos plaisirs de l'eau.

La rédaction

Flâneries estivales aux Bains



Dessins Guy Mériat

Page une : dessin d'Adrienne Barman

LA FILLE, LE JEUNE ET LE CANARD NE FONT PAS LEUR ÂGE



ALOYS LOLO FOR NAN LOU LE 12.06.2023



DESSIN TOM TIRABOSCO

L'eau douce

Dans son livre *L'Eau et les Rêves*, le philosophe Gaston Bachelard reconnaît dès les premières pages qu'il n'est familier que de l'eau douce.

CHANTAL THOMAS*

Il est né dans un village de la campagne et son bonheur est de se tenir près d'une source ou au bord d'une rivière et de contempler l'eau, le jeu de ses reflets, ses frémissements, son mouvement. Et peut-être, parfois, de s'y tremper afin de se rafraîchir, mais certainement pas pour nager. La mer, il l'a découverte tardivement, trentenaire. Elle l'a plutôt effrayé. Un spectacle grandiose mais guère accueillant. L'eau salée lui demeure un élément étranger. Pour moi, qui ai grandi au bord de l'Atlantique, c'est exactement l'inverse, la mer est l'évidence, le sel ajoute au plaisir du bain, à sa saveur, il est ce qui lie les gestes de la nage au goût des huîtres et des crevettes. Le sel pique les yeux, c'est vrai, ça fait comme si on pleurait sans éprouver

l'ombre d'un chagrin. Tout au contraire, on jubile. Le sel, une fois que nous sommes sortis de l'eau, une fois que nous sommes nus séchés au soleil, produit sur la peau des auréoles blanches, l'enfant pris d'une lubie lèche sa peau d'un coup de langue rapide. Hum ! Intéressant... Plus tard, le coup de langue peut venir d'autrui, et c'est intéressant aussi, et même plus troublant. Ou surprenant. Dans ma jeunesse, il n'y avait pas de douches sur les plages, on vivait salés des journées entières, on avait le même goût que la mer. En quittant la plage, le soir, fébriles de soleil et de vent, à la fois épuisés et surexcités, on ne perdait pas le contact avec l'eau.

La mer était événementielle et charnelle. Elle allait et venait, réservait des surprises. Elle était complice de mon envie de nager, mais elle pouvait aussi bien se retourner contre moi. Ça aussi je l'aimais. La mer était imprévisible, d'une violence qui pouvait être redoutable. J'avais appris à l'école qu'au Mont-Saint-Michel la mer remonte à la vitesse d'un cheval au galop. Une évaluation effrayante, mais grandiose. Je voyais les chevaux de la mer... « (...) *the sea don't talk in long sentences, but comes in pieces* », la mer ne parle pas en phrases longues, mais en morceaux, écrit Jack Kerouac dans une de ses lettres. Elle s'exprime par éclats, dans la soudaineté d'une

spontanéité poétique qui nous dépasse. En comparaison, mes quelques expériences de bains dans le lac de Cazaux m'avaient fait l'impression d'une sorte de marée basse éternelle, un rêve immobile, on marche, on marche sur un sable mou dans l'espoir d'atteindre un fond assez profond pour nager et ça n'arrive pas... L'eau douce parlait en ébauches de phrases, de mots, en balbutiements, en signes d'impuissance. Une langue morte menacée d'ensablement.

Mais des vacances d'été sur le lac d'Annecy, à l'âge de quatorze ou quinze ans, ont tout changé pour moi. J'ai découvert la beauté de l'eau douce, sa force de fascination, sa puissance secrète.

Mes parents avaient loué une moitié de maison sur le bord du lac. Comme elle s'était révélée trop petite et qu'au premier regard j'étais devenue amie avec Fanny, la fille des propriétaires, on avait trouvé une solution en me faisant dormir dans sa chambre. Nous en étions toutes les deux ravies. Et je me suis avec bonheur pliée au mode d'existence de Fanny, lequel était, comme le mien à Arcachon, en totale fusion avec l'eau, en dévotion de tous les instants. Une eau à la fois fraîche et lisse et dont la transparence mettait en lumière à certaines heures matinales les pierres dorées du fond. Une eau qui participait de la vie des

montagnes, que nous aimions, le soir, assises les jambes ballantes, au bout du ponton contempler en silence. Car le lac bordait le jardin, coexistait avec l'herbe. À l'heure du coucher nous allions le retrouver, subrepticement, comme des petites voleuses, des ombres mouvantes. Nous le faisons à l'insu des adultes, avec le sentiment en effet de leur dérober quelque chose. Mais quoi ? Un fragment de la beauté du monde dont, par leur sommeil raisonnable, ils s'excluaient ? Un savoir de nous plus aventureux et nocturne, happé par un attrait du risque et des plaisirs clandestins ? Une part d'inconnu, toute neuve et que peut-être nous ne saurions pas, plus tard, continuer d'explorer. Pâle, bleutée, verte ou argentée... l'eau du lac me parlait par énigmes. Je la fantasmais creusée de gouffres en son centre et ne m'éloignais pas du jardin ni de Fanny.

L'année suivante, mes parents ont choisi une maison plus grande, à flanc de montagne. Fanny n'était pas là. Elle était partie en vacances au bord de la mer. Sans elle, l'eau du lac m'était redevenue un élément distant, une présence muette. J'avais perdu l'euphorie sensuelle, clandestine, joueuse qui, par la médiation magique de mon amie, m'avait reliée à elle.

*De l'Académie française.

La lune, si reine de la mer

« Une femme jeune et charmante me soutint un jour, je ne sais plus à quel propos, que les coups de lune sont mille fois plus dangereux que les coups de soleil. On les attrape, disait-elle, sans s'en douter, en se promenant par les belles nuits, et on n'en guérit jamais ; on reste fou, non pas fou furieux, fou à enfermer, mais fou d'une folie spéciale, douce et continue (...) »
(Guy de Maupassant, *Sur l'eau*)

SERGE ARNAULD

J'ai connu cette douceur, je connais cette continuité, cette folie spéciale pour son fils qu'une maman peut éprouver. Au milieu du siècle passé, ma mère me prenait dans ses bras et me chantait, debout contre la fenêtre de ma chambre : *Bonsoir, Madame la lune, bonsoir, c'est votre ami Pierrot qui vient vous dire bonsoir*¹.

Elle modifiait les mots *c'est votre ami Pierrot* par *c'est le petit Serge*. Et, comme cette femme était à la fois impulsive et résolue, si elle cajolait son fils à la tombée de la nuit, c'est qu'elle adorait qu'il fit l'école buissonnière sous son autorité, une vacance sans excuses scolaires qu'elle lui imposait hors de toute contrainte, l'entraînant, très tôt le matin, de Genève à la Méditerranée. Folie ! Le coup de lune renouvelé, je l'ai connu de cette façon après qu'elle m'eut appris à nager aux Bains des Pâquis, ce qui semblait être pour elle la seule leçon utile pour un voyage à son goût et, de surcroît, pour se débrouiller dans l'existence.

Les plaisirs de l'eau ne furent nullement des activités pratiquées usuellement : les jeux de sable, le bronzage ou les attrait variés qu'offre la côte d'Azur. Le besoin de partir était ressenti brusquement ; le désir de voir la mer devenait impérieux, il s'agissait d'associer cette vision à la nuit et à la lune qui l'habite, sans guider le voyageur avec une carte routière, mais en l'orientant par une imprécision de la perception. Là résidait le doux secret du départ, c'était boire à la source du plaisir : une envie d'eau salée qui venait et revenait au cours de l'année comme une eau de cuisson donnant du goût aux aliments.

De très bonne heure, j'ai personnifié la lune. Ma liaison avec elle allait demeurer lorsque je me rendis, bien plus tard dans la vie, à Agay, non loin de Saint-Raphaël, quand je lus ce passage tiré de *Sur l'eau*, un journal de bord dû au navigateur du *Bel-Ami*, en date du 8 avril : « Moi, je m'attardai à regarder le mince croissant de la lune poudrant de lumière la petite rade. Je vis enfin mon canot qui venait à terre, rayant de son passage l'immobile et pâle clarté tombée sur l'eau »².

Cette peinture de la rencontre de la mer et de la lune me procure aujourd'hui encore un plaisir redoublé, celui qui vient d'être évoqué par le souvenir d'un enfant écoutant une berceuse, et qu'à la lecture de ces lignes je retrouve en ressentant la pâleur sélénite qui disparaissait naguère dès mon entrée dans le sommeil : « L'étroit croissant, un fil d'or, trempe maintenant dans l'eau sa pointe aiguë et il plongea doucement, lentement, jusqu'à l'autre pointe, si fine que je ne la vis pas disparaître. »³

Tendresse d'une maman qui sera associée, un jour de tristesse, à la disparition sur terre d'une mère chérie. Douceur et discontinuité.



DESSIN GUY MÉRAT

Maupassant, sur seize pages, cite les poètes Edmond Haraucourt, Musset, Leconte de l'Isle, Hugo et Apulée, de façon à mieux exprimer des correspondances à sa sensibilité d'un lieu à l'autre où passe son bateau. Il fait une observation judicieuse sur l'écart entre le perçu et l'aperçu : « Nous plaignons la lune malgré nous, sans savoir pourquoi, sans savoir de quoi et pour cela, nous l'aimons ». Le coup de lune, contrairement aux coups de soleil, ne laisse pas d'empreinte apparente, il imprègne l'intérieur de nous-mêmes avec douceur et continuité, avec cette folie spéciale qui se nomme plaisir, celui de voguer, de regarder ; puis d'oublier ou de se remémorer, ce qui peut faire muer le plaisir en déplaisir.

La lune, nous l'aimons comme une maman qui s'adresse à elle pour nous accompagner dans nos rêves. Et un jour vient, quand l'enfant est devenu adulte, qu'un chef-d'œuvre le saisit, tant le tableau est en lien avec son vécu : *Rivage au clair de lune*, l'ultime peinture due à Caspar David Friedrich. L'homme est alors l'invité à cette baignade de la sensibilité, révélant l'obscur radiation romantique d'une intériorité quand l'élan et l'effroi se frôlent : plaisir de l'eau, déplaisir de l'eau⁴.

La lune et la mer. La marée et la femme. Ma compagne, marchant un jour au bord de la mer Rouge, s'arrêtant soudainement, eut la surprise de pouvoir caresser un petit poisson de son index, tout au bord du rivage ; elle le vit réapparaître le lendemain, au même endroit. Je m'étonnais de cette aventure incroyable et

du plaisir d'être dorloté, manifesté fidèlement par un habitant des mers. Je retrouvai alors ce temps charmant d'autrefois, lorsque les bourses de l'adolescent se furent alourdies et que le jeune homme déchargeait sous l'eau sa semence, observant les poissons se nourrir des blancs filaments, s'imaginant devenir le père inconnu de sirènes splendides. Non point celles dont parle le poète « qui n'ont rien à voir avec les femmes-poissons »⁵.

L'envie me prend à mon tour de recourir à Homère pour évoquer le déplaisir de l'eau. La magicienne Circé s'adresse à Ulysse : « Car les Sirènes l'ensorcellent (l'imprudent) d'un chant clair, / assises dans un pré, et l'on voit s'entasser près d'elles / les os des corps décomposés dont les chairs se réduisent. / Passe devant sans t'arrêter ; bouche l'oreille de tes gens / d'une cire de miel pétrie, afin qu'aucun / d'entre eux n'entende ; écoute, toi, si tu le veux, / debout sur l'emplanture, en t'y attachant avec cordes, / et tu pourras goûter la joie d'entendre les Sirènes. / Mais, si tu les enjoins, les presses de te détacher, / qu'ils resserrent alors l'emprise de tes liens. »⁶

Que veulent annoncer les Sirènes, et pourquoi ne faut-il pas les écouter, me suis-je demandé, en songeant aux compagnons d'Ulysse qui ont les oreilles bouchées et qui, comme certains compositeurs de musique, entendent plus fortement encore dans leur audition intérieure ? Où veulent-elles nous conduire, ces Sirènes dont Ovide dit « qu'elles ont conservé leur visage de vierge et la voix humaine »⁷ ?

Ces monstres à notre image chantent ce que Maupassant entend comme un insistant murmure : « C'était la voix qui crie sans fin dans notre âme et qui nous reproche d'une façon continue, obscurément et douloureusement, torturante, harcelante, inconnue, inapaisable, inoubliable, féroce, qui nous reproche tout ce que nous avons fait et en même temps tout ce que nous n'avons pas fait, la voix des vagues remords, des regrets sans retours, des jours finis, des femmes rencontrées qui nous auraient aimés peut-être, des choses disparues, des joies vaines, des espérances mortes ; la voix de ce qui passe, de ce qui fuit, de ce qui trompe, de ce qui disparaît, de ce que nous n'avons pas atteint, de ce que nous n'atteindrons jamais, la maigre petite voix qui crie l'avortement de la vie, l'inutilité de l'effort, l'impuissance de l'esprit et la faiblesse de la chair. »⁸

¹ Un air datant de 1899, repris en 1951 par l'artiste Réda Cairo.

² Guy de Maupassant, *Sur l'eau*, Arthaud Poche, page 87.

³ *Ibidem*, page 95.

⁴ Peinture exposée à la Hamburger Kunsthalle, dans la ville hanséatique.

⁵ Note de Philippe Jaccottet dans sa traduction de l'*Odyssée* : « (...) il est plus probable, en fin de compte, malgré le vague du texte, qu'il s'agit simplement de monstres à forme humaine. »

⁶ Homère, l'*Odyssée*, trad. de Philippe Jaccottet, La Découverte Poche, page 218.

⁷ Ovide, *Les Métamorphoses*, Gallimard, Folio classique, page 184.

⁸ Guy de Maupassant, *Sur l'eau*, page 98.

Le piège

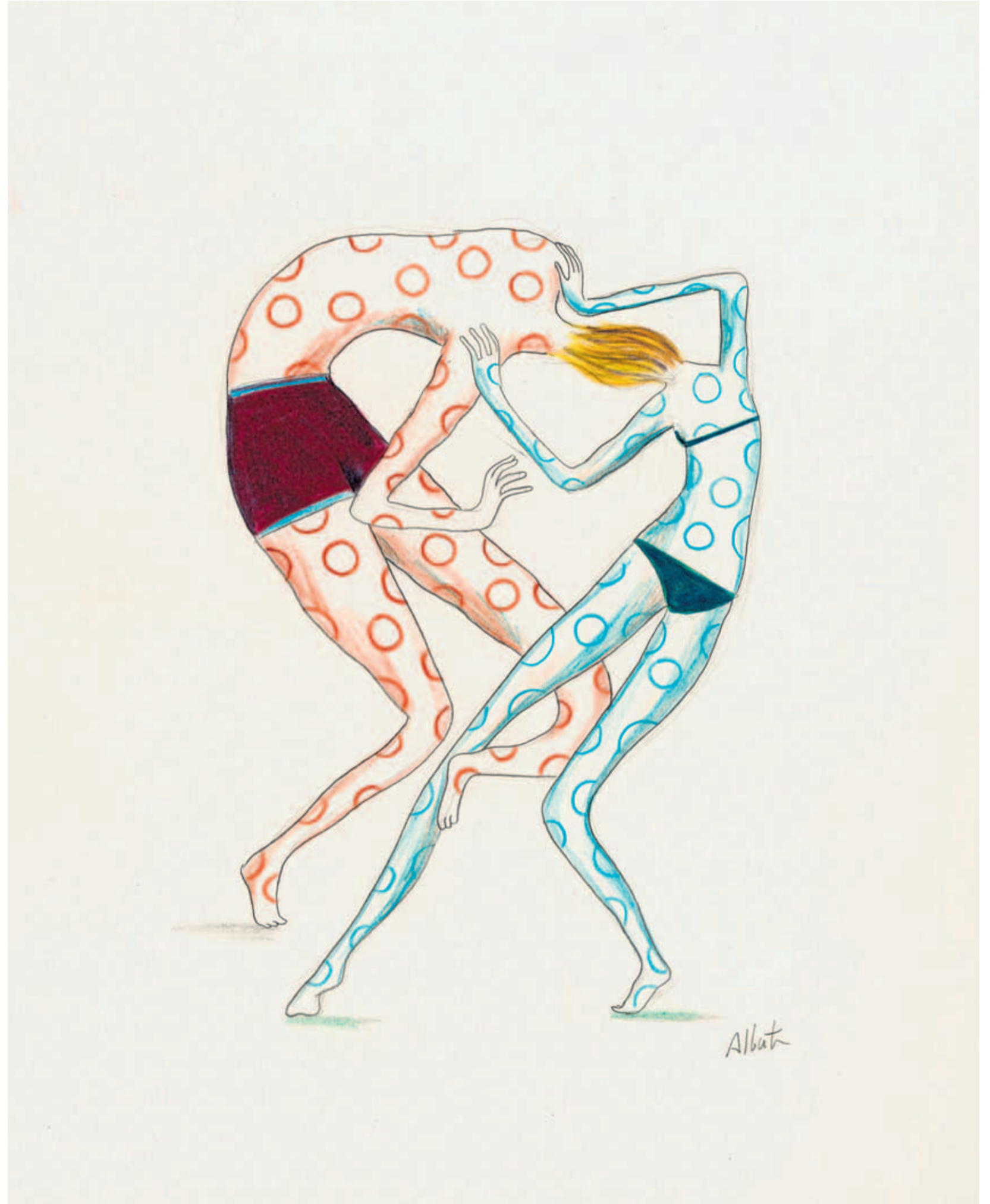
Je ne la connaissais pas encore, mais elle m'écrasait déjà les pieds.
Certes, nous étions serrés comme des sardines dans le car qui nous menait à la plage.

GERMANO ZULLO

Anna Marta n'était de loin pas ma préférée et je zieutais trois ou quatre filles que j'avais repérées; l'importune trouva vite cependant le moyen de me cramponner, en se rendant d'abord sympathique aux yeux de ma mère, puis en lui présentant la sienne. Une sorte d'amitié se noua entre les deux femmes, si bien que nos parasols furent systématiquement plantés côte à côte durant toutes les vacances.

Anna Marta était hâlée, mince et petite, un peu voûtée. Elle avait les cheveux châains coupés au carré, les yeux verts, la bouche lippue, les jambes fuselées. Elle arborait selon les jours un bikini jaune, rouge ou vert. J'avais beau maintenir mes distances, il me fut de plus en plus difficile d'éviter sa présence. Que j'aie fait trempette, déambuler le long de la plage ou m'acheter une gourmandise au bar, sa petite voix mielleuse et légèrement éraillée prononçait la même phrase: «Je t'accompagne.» Que je m'installe au soleil ou à l'ombre, elle ne tardait pas à étaler son linge près du mien. Elle me marquait littéralement à la culotte et, par la force des choses, l'interaction devint obligatoire. Il y eut des démonstrations de nage, de plongeon, des parties de giclettes. Une quête de tellines, une autre de jeunes crabes; bien puérides. Des conversations sur la famille, les amis, les études, le sport et le corps des baigneurs; il était surtout question ici de déterminer qui était mignon et qui était moche. Si j'achetais une tranche de pizza, Anna Marta achetait un beignet. Elle me demandait alors de goûter la pizza, puis me faisait goûter le beignet. Il en allait de même pour les glaces ou les sodas. Nous glissions à chacun son tour une pièce dans le juke-box. Si nous partagions le même enthousiasme pour un tube, elle n'hésitait pas à se dandiner devant l'appareil en entonnant les paroles du refrain. Je n'étais pas peu fier de lui mettre la pâtée au baby-foot, mais la défaite ne lui causait visiblement aucun traumatisme. Elle me faisait la lecture des magazines. L'horoscope d'abord, la numérologie quand elle se présentait et puis la rubrique *Blagues et Devinettes*; parfois des mots fléchés, carrés ou cachés. Je la voyais aussi fureter sur une chronique sexologique, sans qu'elle parvienne encore à m'en partager les contenus.

Anna Marta ne fut pas longue à provoquer le contact physique. Il me fallut lui passer de l'ambre solaire dans le dos et elle insistait pour me rendre la pareille. Ce premier rituel établi, elle n'hésitait plus à me tripatouiller pour un oui ou pour un non. Elle adorait notamment me frotter les mollets pour en faire tomber le sable qui y restait agglutiné. Quand nos familles décidaient de déjeuner ensemble à la terrasse du bar, elle inventait, sous table, des jeux de pieds ou de mains. Dans le car, elle ne manquait jamais de se coller à moi et s'improvisait anatomiste. On comparait nos plastiques. Il paraissait évident que tout était plus grand, plus long et plus gros chez moi que chez elle, mais la preuve devait en être apportée en juxtaposant l'un contre l'autre tous les membres qui pouvaient se prêter à l'expérimentation. Une autre approche consistait en l'examen minutieux des peaux afin d'y repérer je ne sais quel détail: un résidu d'eau de mer, une éventuelle lésion, une piqûre d'insecte, un poil plus allongé que la normale ou décoloré... L'inspection des lignes de la main, de la souplesse des coussinets et de la robustesse des ongles, tournait à l'obsession. Repue de toutes ces lubies, il n'était pas rare qu'Anna Marta s'endormît, la tête sur mon épaule. Qu'il soit feint ou réel, je n'interrompais jamais ce som-



DESSIN ALBERTINE

meil, par peur qu'elle ne relance sa mécanique. Une fois à destination, elle ouvrait les yeux, les mettait dans les miens et demandait: «Quand est-ce qu'on arrive?»

Les derniers jours, elle m'entraînait toujours plus loin au-delà des dunes et dans cette pinède où le flux et reflux de la mer nous parvenait étouffé comme l'écho d'une vague nostalgique. Il lui fallait une alcôve pour accéder à l'intime. Elle donna la liste de ses camarades d'études qu'elle trouvait beaux et sympathiques. Elle me donna aussi la liste de tous ceux qu'elle trouvait beaux et sympathiques dans son quartier, dans sa rue, dans son train du matin et celui du soir. Elle me demanda si j'avais une copine, puis, d'un ton détaché: «Est-ce que tu l'as déjà fait?» Je m'empres-

de lui répondre: «Plein de fois», mais elle sut d'instinct que je mentais et me le fit aussitôt remarquer.

Nous avançons toujours plus profondément dans la pinède. Notre chemin s'effaçait peu à peu. Le territoire devenait à ce point sauvage qu'il n'y avait même plus trace de débris. Un ruisseau coupait notre progression. Pour le franchir et par galanterie, ma main se tendit vers la sienne. Mais Anna Marta préféra le défi. Elle sauta sur l'autre rive et de son pied le plus habile m'envoya un jet de sable au visage. Elle se mit à courir entre les arbres, telle une gazelle effarouchée. Il me fallait la poursuivre et quand je l'eus attrapée, notre corps à corps dura aussi longtemps que nos cœurs le permettaient. Nous étions comme deux

chiots plongés dans la bagarre et oublieux du monde. Des endroits interdits furent exposés et touchés. Elle mordait. Je pinçais. Elle giflait. Je fessais. Et tandis que du bout des lèvres, je goûtais sur elle un sel archaïque issu des abysses, de mystérieuses exhalaisons se répandaient tout autour de la mêlée, comme si le destin était sur le point d'improviser quelque chose.

Une fois éreintée et le souffle court, Anna Marta se laissa immobiliser. J'eus le sentiment cependant qu'un piège se refermait sur moi. Assis sur son bas-ventre, je maintenais ses poignets au sol. Elle fit mine de vouloir se dégager, puis soudain me fixa droit dans les yeux. Son visage m'hypnotisait. Peu à peu, je lâchai prise et ma bouche se rapprocha de la sienne.

Il faut se méfier de l'eau qui dort

Ne crie pas, lui disais-je
en criant. Ne pleure pas,
lui disais-je en pleurant.
Je criais et je pleurais dans son
silence tranquille et anodin.

PHILIPPE CONSTANTIN

C'est ainsi qu'elle était. Le plus souvent assoupie sinon lascive. Elle évoquait en moi l'idée d'une de ces rivières nonchalantes qui traversent les campagnes, s'écoulant avec lenteur au pied d'un château de la Loire. Une envie insatiable d'y plonger et d'y plonger encore.

Alors, elle se dévêtait devant moi et, plus nue que le fleuve lui-même, entrait dans l'eau en frissonnant. C'était une convocation à laquelle je ne voulais céder. Je restais assis sur la berge de mon adolescence à la contempler, malheureux de mon bonheur.

Je ne voulais être que le spectateur de ma propre vie, de mes propres échecs, le spectateur de la rivière qui passe et qui charrie ses morts, ses bois flottés et tous les paysages en amont, probablement depuis de lointains glaciers à l'agonie.

Mais bien vite, durant ce printemps-là, les désirs du corps prirent le dessus et j'allais, timidement d'abord, m'immerger avec elle dans l'eau encore glaciale qui nous giflait de griffures rouges. Elle se laissait faire. Ou prenait l'initiative. Je n'étais qu'un jouet entre ses mains expertes. Nous frayions comme de jeunes ablettes, corps contre corps, sans aucun secret l'un pour l'autre. Rien ne pouvait nous retenir dans nos découvertes charnelles. Parfois, dans le lit du fleuve, nous tombions, émerveillés, sur les vestiges d'une civilisation préhistorique : pointes de flèches, silex taillés, fragments de bronze rongés, fibules émoussées et tordues, perles d'obsidienne.

Ce fut comme un mascaret qui remonte la rivière. Je surfais sur ce plaisir d'une vague revenue de la mer. J'avais pris goût à ces jeux de l'amour. Je la rejoignais maintenant dans le cimetière de la rivière et nous jouissions de nos caresses comme si la mort, ou la vie, en dépendait.

Cela n'aurait pu être qu'une tempête dans un bénédictier. Un souvenir au retour de Compostelle. Mais en vérité, il y avait là tous les prémices d'une tempête en formation. Le vent qui forçait, l'eau qui se trouble, mouvante, paniquée, boueuse. Une pluie de fin juin qui durcit et éclabousse la rivière de grosses gouttes.

Je ne connais plus son corps. Et Dieu sait pourtant combien de fois j'y ai sombré, comme dans la pénombre d'une cathédrale, avide des promesses de son sexe et de sa salive. Je l'ai vue dériver et partir sans retour possible.

Lise, sa sœur jumelle, était revenue de sa pension de jeunes filles à Bourges pour l'été et Anne, que son asthme retenait au domaine de son père, me délaissait. Elles glissaient maintenant toutes deux dans l'eau, impudiques dans leur pudeur, indifférentes à ma présence et jouaient avec les poissons, plus vives que les truites ou les gardons. Les quelques mois passés à chercher avec Anne des pointes de silex dans le lit de la rivière et à découvrir nos corps étaient loin derrière nous.

Je les enviais. Je voulais être avec elles, pêcher sur leurs terres, pêcher leur rivière rousse sous la futaie des saules dont les taches d'ombre surfilaient la berge. Mais voilà, elles me rejetaient avec une élégance naturelle, comme si elles ne se souciaient en aucune façon de ma présence et de mes regards appuyés, entre la supplication et la colère. Pire, j'avais l'impression d'avoir été gommé du paysage, d'être devenu inconsistant et invisible. Elles ne me voyaient tout simplement pas et ne cachaient pas leur jouissance ni n'étouf-

faient jamais ni cris ni gémissements, croyant peut-être que dans l'alcôve de la rivière les carpes le feraient pour elles.

J'aurais voulu être un poisson moi aussi durant ces trop longs jours d'été. J'imaginai me glisser à leur insu, à mon tour, contre leur corps et les faire frémir de la douceur de ma peau. Elles ne m'en m'auraient pas tenu rigueur.

Anne m'avait pêché, puis rejeté sur la rive, me laissant agonisant, le souffle court, les ouïes battant inutilement, l'œil vitreux, opaque, hurlant une parole indélébile, béant sur l'infini du ciel.



PHOTOGRAPHIE NICOLAS LIEBER

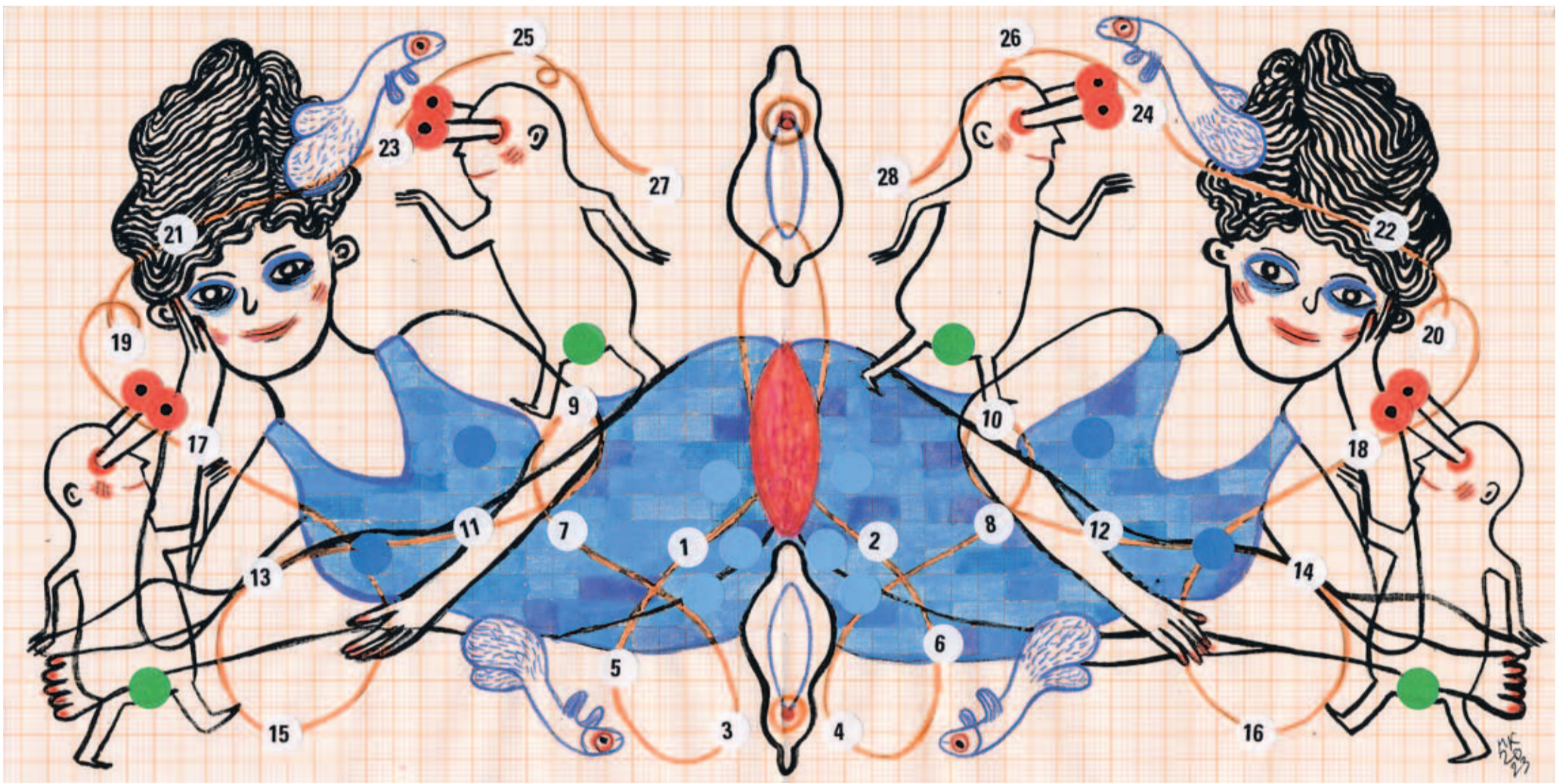
Je retournais dans la cachette que nous avions établie sous la mousse d'une tanière abandonnée. Elle recelait toutes nos découvertes archéologiques. Je remplissais mes poches de quelques pointes de flèche et m'en retournais à la rivière pour m'abreuver jusqu'à l'ivresse de la beauté de leur corps.

Sous l'effet sans doute de cette ivresse, je leur fis un geste pour leur demander de me convier à leurs ébats. Elles ne firent qu'en rire. D'une joyeuse et innocente gaieté. Un rire qui m'éclaboussait de mille gouttelettes toutes plus acérées que mille aiguilles de métal. Je remontaï plus haut, derrière un repli du cours

d'eau, là où les brochets se tapissaient, à l'affût, entre les roseaux tranquilles et les joncs. Nu, je me laissais glisser dans le courant, la tête basse, le souffle retenu, un silex entre chaque main, jusqu'à les rejoindre toutes deux.

Et ce fut la nuit. Je les regardais dériver lentement et disparaître dans l'eau rougie du chenal, cette rivière qui allait si loin, vers d'autres paysages, mais qui pourtant restait toujours ici.

Et je murmurai une dernière fois : Ne crie pas ! Ne pleure pas ! Aime moi ! Avant de disparaître à mon tour dans les méandres de la rivière.



DESSIN MIRIAM KERCHENBAUM

Les égouts du paradis

JOSEPH INCARDONA

C'était une époque où le monde était le quartier. Une époque faite essentiellement d'attente. La sève montait inexorablement dans le corps, elle demandait à sortir, poussait, comme le suc de ces arbrisseaux au printemps pointant leurs bourgeons : une promesse d'apothéose.

Le temps pressait. Il y avait ce grand mystère à résoudre, cette équation du féminin, de l'altérité définitive, et j'étais mauvais en mathématiques. La saison dictait sa nostalgie et son impatience. Les deux états se superposaient, comprimaient le présent pour éloigner l'ennui et oblitérer l'attente. Vouloir déjà être plus loin, plus grand, plus vieux. «Adulte», mais de quoi? Avoir déjà goûté au fruit, l'ouvrir doucement avec les pouces, son acidité dans la bouche, sa consistance; plonger la tête en arrière et bouleverser les perspectives avant de retourner vivre au milieu des algues. L'impératif d'en faire l'expérience dès que possible, s'y reconnaître et s'y fondre, l'ironie étant de mourir sans avoir connu ne serait-ce qu'un bout du mystère.

L'année 1981, donc. Premier vol de la navette spatiale Columbia. Inauguration du TGV Genève-Paris. Mais moi, je n'allais nulle part. Je restais là, immobile. Mon quartier était le monde et le trouble restait entier.

J'avais 13 ans. Je découvrais Bob Marley qui mourait la même année, une sorte de choc musical en écoutant *One Drop* sur mon premier baladeur. L'éphémère, la fragilité. Sables mouvants de l'adieu à l'enfance. Les écouteurs sur les oreilles, les rollers Kryptonics – les *Kryptos* – pour ne pas s'arrêter, effleurer seulement l'asphalte, ne faire que passer, tracer la route : pas la patience de vouloir comprendre ni le courage de s'arrêter. Une volonté de liberté naïve et présomptueuse. Parce que, à l'intérieur de soi, tout est bien trop fragile. Et fugace comme ce reggae lointain, à quatre temps lourds et faibles, coup de caisse claire sur la troisième mesure.

L'été arrivait et nous étions trois. Antoine et Laurent, mes copains d'école. Les parents de Laurent, je ne les voyais jamais, je l'attendais toujours en bas de chez lui, jamais monté les marches jusqu'au 5^e. Antoine vivait seul avec sa mère, Nadia, professeure de piano. Elle relevait ses cheveux châtain en chignon au-dessus de sa nuque, ses mains fines et blanches ajustant une mèche qui tombait sur son cou. J'aurais voulu être un de ses élèves, être un prodige, qu'elle tourne les pages de la partition du *Liebestraum* et pose sa main sur mon dos pour que je le redresse. Nadia, à mi-chemin d'une héroïne d'Henry James et d'une égérie d'Ingmar Bergman.

Il y avait aussi Nathalie, la prof de géographie. Blonde, la trentaine, un corps de sportive. Un peu sèche dans sa façon d'être, des mains fortes; sa poitrine frôlait nos épaules quand elle se penchait pour nous expliquer un point sur la carte dépliée. Calculer les altitudes, les repères signalétiques au 1:25 000. Et bien sûr, je n'entendais plus rien, je ne trouvais pas, je m'égarais. Je sentais la chair dure et ample de ce sein se presser sur mon épaule. La carte et le territoire. Tous les garçons de la classe étaient dans les starting-blocks. On s'imaginait qu'elle le malaxe, notre zob, qu'elle l'effleure, le frôle, l'enserme dans ses paumes chaudes et puissantes, qu'elle s'en empare, en fasse ce qu'elle veut de notre petit animal, tiens, je vous le donne, madame Nathalie, prenez-en soin et faites-moi tout le plaisir possible... Mais ça, c'était pour les fantasmes du soir, dans mon lit, jusqu'à la panique et la pudeur de la première semence débordant des tréfonds.

Déséquilibre et effroi. Langueur et fierté. Devenir un homme et, depuis, ne jamais cesser de recommencer et d'advenir.

Ainsi, nous en étions là avec mes deux copains. Sur la corde raide de l'appel du désir, cette curiosité du féminin occupant le plein temps de nos pensées. Malgré le sport, le jeu, l'école, les parents. On y revenait sans cesse. Point fixe et obsession.

Jusqu'à ce jour où, début juillet, on apprend par le frère aîné de Laurent, l'existence des *Égouts du paradis*. L'idée était simple : se

faufiler discrètement sous le plongeoir des Bains des Pâquis, remonter en nageant la structure des pilotis; dès qu'on aurait pied, marcher dans la vase – l'eau à hauteur de poitrine et la dalle sur nos têtes – jusque sous les cabines côté «Femmes». Ça faisait une sacrée trotte en luttant contre le courant et l'eau soudain plus froide. Il y avait aussi la crainte de se faire prendre, le ridicule et la honte qui s'en suivraient. Sans compter qu'on racontait que l'eau pouvait monter d'un seul coup – un bateau à vapeur de la CGN passant dans la rade ou la soudaine fermeture des barrages du pont de la Machine : on y mourrait noyés, faits comme des rats. Et pourtant, l'excitation l'emportait haut la main sur la peur, Éros et Thanatos mon cul, et nous, impatients du périple, nous dépêchant de nous retrouver du côté des Amazones. Il n'était pas rare que l'un de nous se coupe le pied en marchant sur un tessou de verre ou se fige lors du passage d'un monstrueux et terrifiant silure... Une fois arrivé sous lesdites cabines «Dames», il nous restait à trouver celles qui étaient occupées. On s'orientait au bruit d'une porte qui claque, l'autre tactique étant de choisir une cabine où les interstices entre les dalles étaient plus larges, et d'attendre. Généralement, c'était le plan et chacun se postait dans son coin fétiche, un peu comme un coin à morilles.

Enfin, la question qu'on se posait, la question majeure : *qui* entrerait dans cette cabine pour se changer? Jeune ou vieille? Belle ou laide? Grosse ou maigre? Parmi tous les possibles, quel corps, quelle forme prendrait le mystère enfin révélé?

Quand l'un de nous voyait sa cabine s'animer, les deux autres se précipitaient pour le rejoindre. Clapotis de l'eau, rires étouffés, coups de coude pour se faire taire. Nos têtes cognant l'une contre l'autre, cherchant à voir par la fente dans le béton – métaphore et allégorie des enfants reluqueurs. L'entrée demeure toujours secrète, le passage au monde adulte est un faufilement, une contorsion.

Et ce qu'on voyait, à contrejour, n'étaient au final qu'ombres et lumières, formes indéfinies : bouts de peau, ronds de fesse, gras et

amas, galbe d'une cuisse ou renflement d'un sein. Au mieux, une touffe de poils pubiens, et c'était déjà immense, c'était le Graal. On en reparlerait longtemps.

Mais voilà.

Ce jour-là, j'y vais seul, aux *Égouts du paradis*. En silence, sans les interférences ni la distraction causée par les copains. Sans leur présence rassurante, aussi. Du coup, tout devenait moins amusant et plus grave. Le long voyage réitéré jusqu'à ma cabine favorite, celle du fond où l'angle de vue était le meilleur, mais une des moins fréquentées, revers de la médaille.

J'ai attendu longtemps, je grelottais. J'avais choisi un milieu-fin d'après-midi où la lumière serait plus douce et la vision peut-être plus nette.

Et puis, dans le grincement d'une porte qu'on ouvre, elle est enfin apparue. Je retenais ma respiration, elle s'est déshabillée en prenant le temps, elle au paradis et moi dans les eaux glauques d'un liquide amniotique sombre et boueux. Une fois nue, elle étale de la crème solaire sur sa peau et quand elle replie sa jambe sur le petit banc afin d'atteindre l'intérieur de sa cuisse, je ne sais pas, j'ai dû pousser une sorte de râle, quelque chose a bien dû sortir de ma gorge, un son marquant la surprise ou l'inquiétude, et elle a baissé son regard. Nos yeux se sont aperçus. Elle était Méduse et je me suis pétrifié. Je ne savais plus quoi faire. La fille est restée calme.

«Qu'est-ce que tu fais là?» elle demande. Pétrifié, je vous dis.

Rien d'autre que l'instant, et la prière du vœu à exaucer. Elle comprend, bien sûr.

Son rire, un envol de moineaux au joli mois de mai. Elle fait alors cette chose extraordinaire, elle s'accroupit, ses doigts ouvrent le coquillage et je vois.

...

«Va-t'en, maintenant, file!»

Je ne saurai jamais quel était son visage ni elle le mien. Mais si un jour, au moment d'enfiler votre maillot de bain, vous voyez à vos pieds deux yeux briller dans la pénombre de cette cabine, vous saurez que c'est moi.

C'est l'été, et j'ai 13 ans.

Rousseau contre Saint-Pierre

Existe-t-il, dans toute la littérature française, pareille évocation des plaisirs de l'eau que celle de Rousseau dans sa Cinquième Rêverie ? D'aussi puissante, d'aussi approfondie, d'aussi musicale jusqu'à l'enivrement, je n'en connais pas.



Allan Ramsay, portrait de Jean-Jacques Rousseau en Arménien (1766).
National Galleries of Scotland

ARMAND BRULHART

En moins de douze pages pour un séjour de rêve d'à peine deux mois, Jean-Jacques, désormais en costume d'Arménien, a failli s'approprier, par la grâce de son écriture et par le culte de ses admirateurs, le nom de l'île Saint-Pierre, vieux de plusieurs siècles.

Cet exploit singulier commence immédiatement après la mort à Ermenonville du philosophe, en 1778, puisque l'année suivante ce n'est rien moins que Goethe accompagnant le jeune duc de Weimar qui visitait l'île Saint-Pierre. La même année, le Genevois Horace Bénédict de Saussure l'introduisait dans ses *Voyages dans les Alpes* et l'on doit imaginer une suite ininterrompue de visiteurs jusqu'à ce que le Bernois Sigismund von Wagner prenne l'initiative de paraphraser Rousseau et de récolter sur place les souvenirs laissés par le Citoyen de Genève. Il parvenait à convaincre ses amis artistes d'illustrer son petit livre, qui parut en langue allemande à Berne en 1795. La couverture comportait une scène nocturne dans le pavillon octogonal, image romantique inscrite dans un médaillon sous le titre, alors que les illustrations constituaient une sorte de bande dessinée, d'autant plus précieuse que, mise à part la « grande maison » du Receveur et le pavillon, tout ou presque allait être profondément modifié dans la seconde partie du XIX^e siècle.

Vingt ans plus tard, vers 1815-1817, parut à Berne, « Chez G. Lory et C. Peheiner Peintres », une traduction française légèrement complétée et surtout précédée d'un titre et de la gravure la plus représentative du séjour de Rousseau, avec le texte de la Cinquième Rêverie. Dans le titre français, *L'île de Saint-Pierre dite l'île de Rousseau dans le lac de Biemme*, le patronyme Rousseau est en caractère gras et plus grand que Saint-Pierre. La gravure ovale aurait pu s'intituler « L'extase de Rousseau ». Couché dans sa barque, se laissant dériver au milieu du lac de Biemme, le philosophe, coiffé de son bonnet d'Arménien, a

les yeux tournés vers le ciel. Au centre de l'embarcation, son chien assis lève une patte dans la direction de son maître, tandis que sur la gauche se détache la silhouette de l'île de Saint-Pierre, appelée « la Motte » précise l'auteur. La carte du lac de Biemme qui illustre la traduction française montre bien l'appropriation géographique de Rousseau, puisqu'à la grande île de Rousseau il faut ajouter la « petite île » qu'il a baptisé lui-même « l'île des Lapins », celle qui lui fait songer le plus à son cher Robinson Crusoë et où il a découvert du trèfle.

Entretemps, en 1805, Augustin Pyrame de Candolle a visité l'île. Il a dû voir, dans la chambre de Rousseau du 1^{er} étage de la grande maison du Receveur, les très nombreuses inscriptions des visiteurs qui recouvraient les parois, mais rien n'est moins sûr qu'il ait pu voir les deux premières :

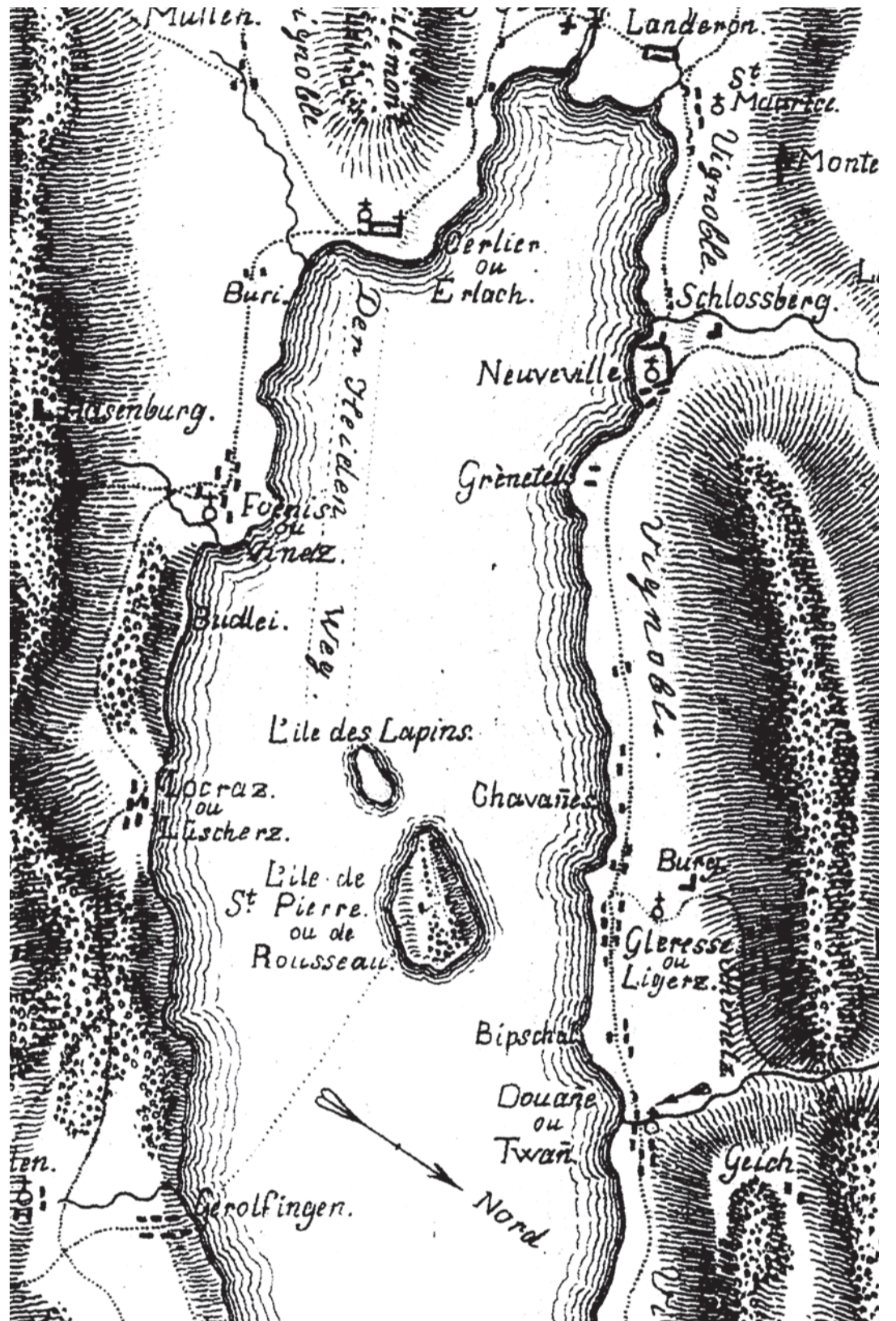
« Parmi les mille et mille noms dont les murs sont couverts, où se distingue le nom de Pitt [William, dit le Second, 1759-1806] avec cette sentence : Vaincre n'importe comment ! »

Près de là, une autre main a écrit cette autre maxime, signée du nom de Kant [Immanuel, 1724-1804] : « À de purs fins, par de purs moyens ! ».

Il est difficile de faire mieux sentir la différence de la politique et de la morale. Audessus de ces deux noms, on a tracé plus récemment celui de l'homme qui pendant près de vingt ans a dominé toute l'Europe, et l'on y a joint cette sentence : « Sacrifions le monde à notre gloire, et le présent à l'avenir ».

Depuis que les murs n'offrent plus d'espace où l'on puisse écrire un nom, les voyageurs inscrivent le leur dans un livre consacré à cet usage... On remarque parmi ces noms ceux de deux impératrices des Français, Joséphine et Marie-Louise qui, peut-être, si Rousseau n'avait pas écrit le *Contrat social*, n'auraient jamais occupé la place élevée et dangereuse où elles ont brillé si peu de temps.

Dans la première partie du XIX^e siècle, il faut encore signaler Alexandre Dumas et cet infatigable Balzac parmi une impressionnante liste de visiteurs récoltée par l'Anglais S. R. de Beer et publiée à Londres en 1949.



Carte de l'île Saint-Pierre dans le livre de Sigismund von Wagner (détail).

Le guide Baedeker de la Suisse de 1857 signale déjà l'île des Lapins « sous l'eau ». À la fin des années 1860 commence en effet l'opération de correction des eaux du Jura qui dure plus d'une dizaine d'années et finit par supprimer complètement l'île des Lapins et transformer l'île Saint-Pierre, qui devient une presqu'île. On attribue la baisse de fréquentation des visiteurs soit à la chute des diligences, soit à l'installation des chemins de fer, mais on oublie le plus souvent la fameuse « correction », comme s'il fallait déjà en prévoir une deuxième !

Le livre de J. Germinet, *L'île de Saint-Pierre dans le lac de Biemme*, daté de 1876, ne vaut quant à lui pas le détour.

On chercha bien à réanimer la présence de Rousseau et, en 1904, le buste du philosophe par Antoine Houdon, copie du Louvre, fut installé en face du port. Une seconde édition de la brochure de Wagner fut imprimée à Lausanne en 1926 avec une introduction instructive de Pierre Kohler.

Charles-François Landry, en écrivant sur les Trois Lacs en 1941, ne cache pas sa critique envers l'opération de correction des eaux du Jura, montrant son admiration pour Rousseau.

Ces dernières années, on assiste à un mélange de diverses influences. S'il n'est plus question d'un changement de nom, l'invitation

annuelle faite aux journalistes par l'ancien conseiller fédéral et président de la Confédération Pascal Couchepin pour aller faire une promenade sur la presqu'île de Saint-Pierre, apparaît la plus stimulante. Elle s'apparente – toute proportion gardée – à une tradition mitterrandienne. Pour le moment c'est nettement la position archéologique qui domine, par son développement impressionnant dans le *Kunstführer durch die Schweiz* (2006).

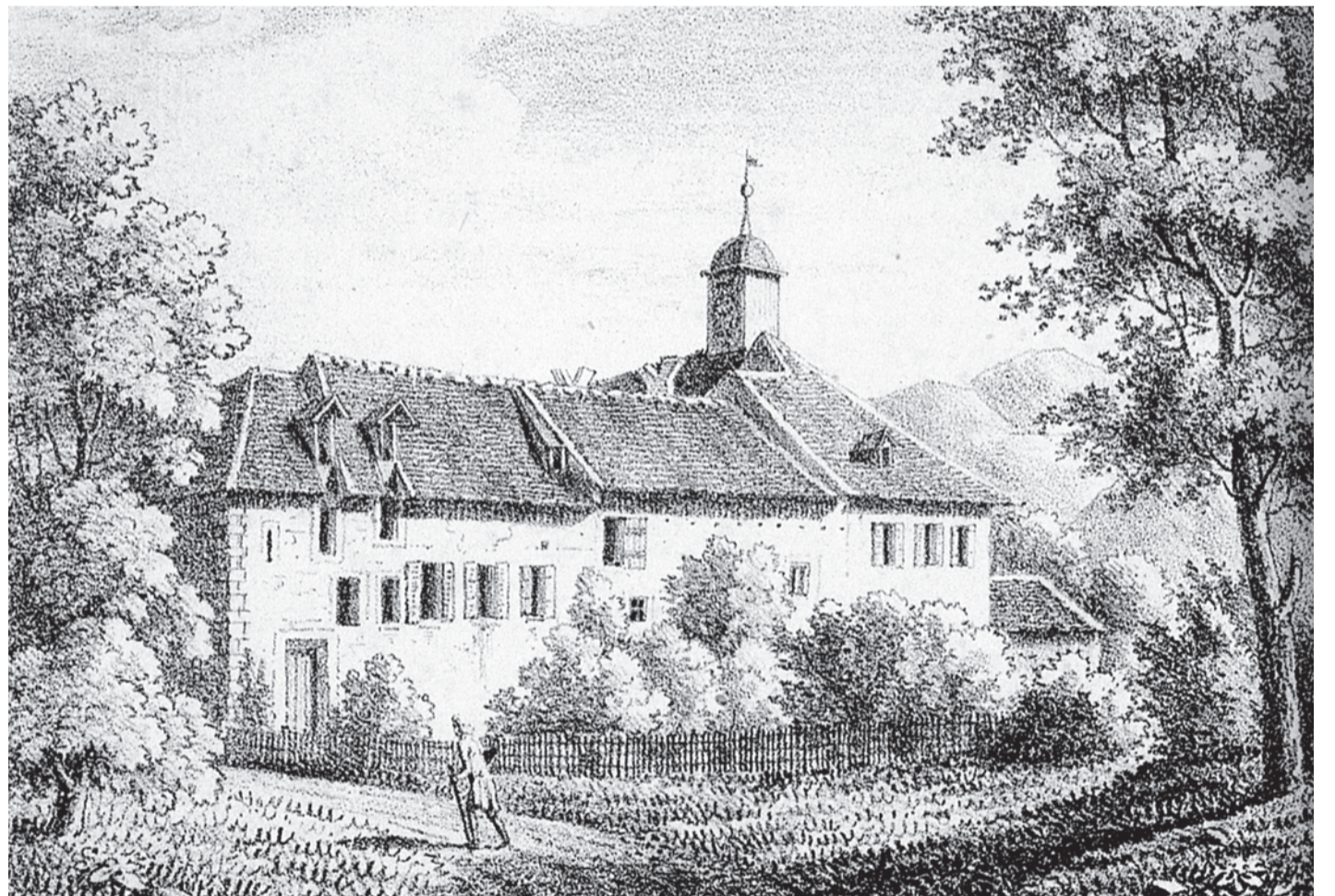
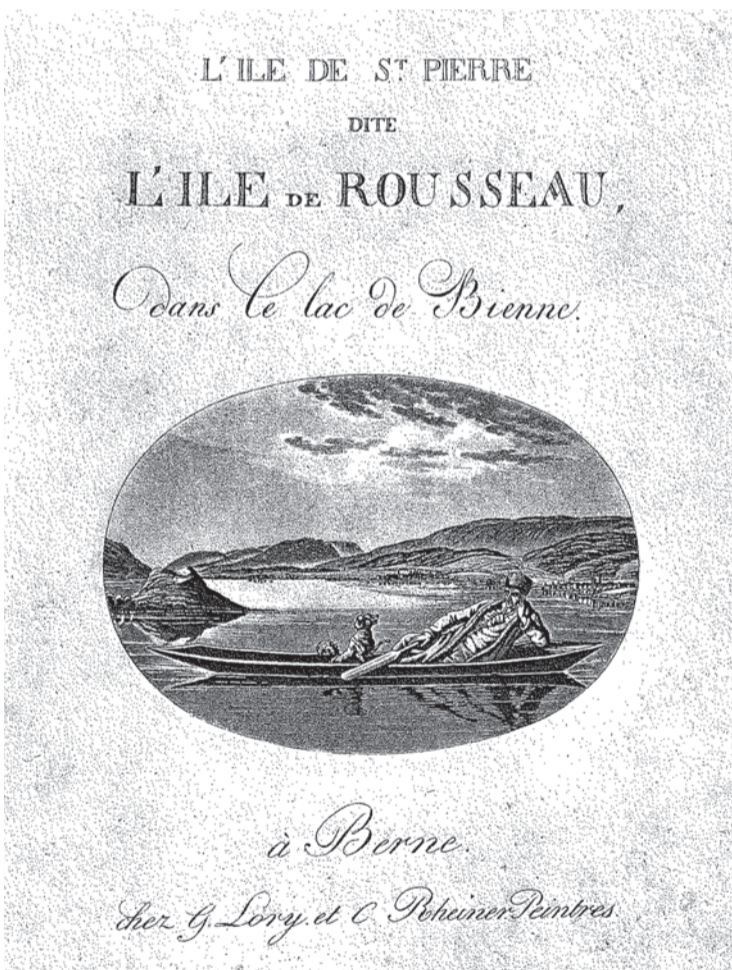
J'avais été frappé en lisant *Les Confessions* par la prose envoûtante réservée aux séjours sur l'île de Saint-Pierre, explorée l'année 1764 avec P.-A. Du Peyrou, et devenue le plus prisé des refuges de Jean-Jacques, vers la mi-septembre 1765, après « la lapidation » de Môtiers et grâce à l'aide financière du même Du Peyrou. Il importe de relire *Les Confessions* pour goûter la jouissance de l'eau et observer toutes les différences avec les Rêveries :

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquais point à mon lever, lorsqu'il faisait beau, de courir sur la terrasse humer l'air salubre et frais du matin, et planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac (...).

Pour revenir au texte de la Cinquième Rêverie, l'Office du tourisme de Biemme a bien compris qu'en le publiant, probablement vers



Sur cette carte postale, non datée, l'île apparaît faussement au milieu du lac. Collection AB



Île Saint-Pierre, la maison du gouverneur, dans le livre de Sigismund von Wagner.

1950, avec en page de titre, la gravure de «l'extase de Rousseau», l'attrait du lieu allait croître à nouveau. Peut-être les lecteurs se rendront-ils compte de la beauté du style et repéreront l'incroyable usage de l'hyperbole, la figure de style la plus employée dans ce texte. Rousseau, conscient de l'emploi de chaque mot, croyait lui-même avoir inventé l'adjectif hyperbolique, «un mot nouveau pour le dictionnaire»! «À tort», rétorquait notre fameux Dictionnaire Littré, qui le renvoyait à un certain Jean Calvin, (incroyable, mais vrai!), puis à Descartes. Jamais, si je ne me trompe, Rousseau n'a usé autant de

l'hyperbole que dans la Cinquième Rêverie; l'hyperbole temporelle, jusqu'à «l'éternité»; l'hyperbole de l'infiniment petit, «un atome végétal», etc.

On voudrait «que cet instant durât toujours»? Rousseau distingue ainsi trois lieux où c'est possible sur l'île Saint-Pierre: soit «couché dans mon bateau», soit «sur les rives du lac agité» ou encore «au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier».

«De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi. De rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant

que cet état dure on se suffit à soi-même, comme Dieu.» Une comparaison hyperbolique. L'eau mène à Dieu!

N.B. Depuis la première version de ce court texte, fin janvier, chaque journée de marché aux puces m'apporte de nouvelles trouvailles. Celle du 7 juin vaut la peine d'être mentionnée: en me penchant sur *La Suisse paradis de la nature*, paru en 1974 dans la collection du Reader's Digest, je constate qu'il est écrit en beaucoup plus gros encore: *L'Île Jean-Jacques Rousseau*.



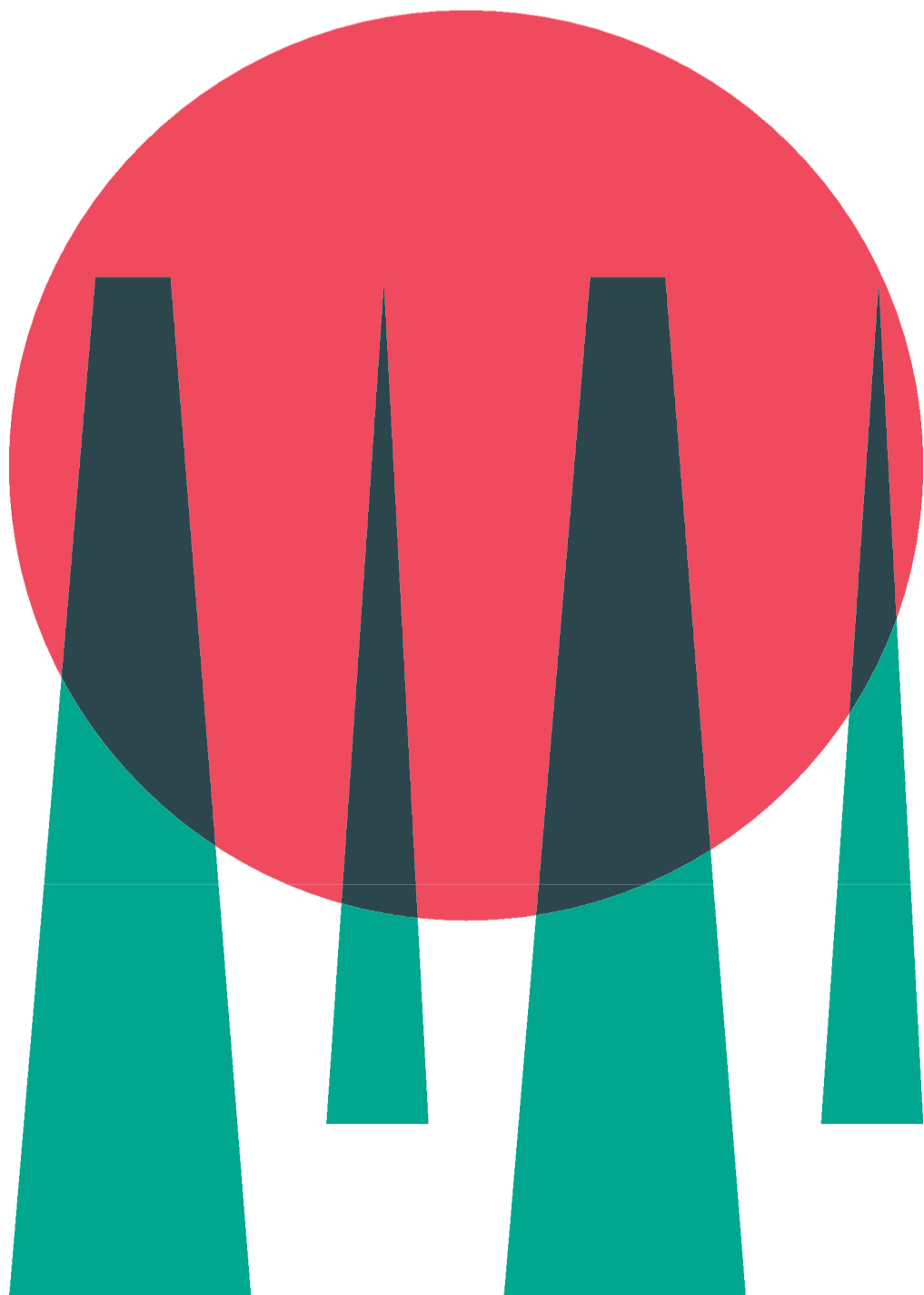
POCHE / GVE

SAISON ■ ÉC(H)●

23/24

- le 01.09** **Ouverture de saison**
RDV dès 17h à la salle de répétition du POCHE pour découvrir 3 spectacles en pleine création
- dès le 02.10** **Solastalgie**
Thomas Köck/Patric Bachmann & Olivier Keller
- dès le 06.11** **Krach**
Philippe Malone/Guillaume Miramond
- dès le 20.11** **Le Talentueux Mr Ripley**
Patricia Highsmith/Jan Koslowski
- dès le 16.12** **Le Père Noël est une benne à ordures**
Guillaume Poix / Manon Krüttli
- dès le 22.01** **Le Pays lointain**
Jean-Luc Lagarce/mAthieu Bertholet
- dès le 04.03** **Et Soudain Mirna**
Sybille Berg/Nicole Seiler
- dès le 18.03** **Au Bord**
Claudine Galea/Selma Alaoui
- dès le 15.04** **femme disparaît (versions)**
Julia Haenni /Giulia Rumasuglia

plus d'informations sur poche---gve.ch



Voyage intérieur

Récemment, certains auront peut-être remarqué une invitation pour le *floating*, affichée aux Bains. Mais au fait, de quoi s'agit-il ?

PABLO-MANUEL VILLARREAL

C'est grâce à un généreux ami que j'ai eu l'occasion de découvrir le fameux *floating*, pratique qui se traduit en français tout simplement par «flottaison». Il s'agit de flottaison, certes, mais plus précisément dans un caisson d'isolation sensorielle... Je n'en avais jamais entendu parler.

Autant vous dire que j'étais un vrai béotien en la matière et que je n'avais jamais non plus fréquenté l'agréable salon de bien-être Namaka, qui pourtant se situe à un jet de pierre des Bains, au milieu du carré des grands hôtels du quai du Mont-Blanc. Un «spa urbain» avec une adresse chic, donc... Est-ce que l'expérience serait aussi «choc»? Elle s'annonçait en tout cas prometteuse: «Tu vas voir, c'est génial, une vraie cure de jouvence» m'avait dit mon ami.

Une personne m'accueille de manière très sereine dans ce lieu feutré dont on penserait que Jean-Baptiste Grenouille lui-même a composé le bouquet olfactif, tant il invite à la détente. Après avoir enfilé les chaussons mis à disposition, la présentation des lieux se poursuit: la salle de repos baignée d'un beau puits de lumière, d'autres espaces pour se rafraîchir après l'expérience, dans un cadre où les matières sont choisies afin que tout respire la paix et l'harmonie.

Mon interlocutrice me conduit dans l'espace où se déroulera la session: une grande chambre privée à la lumière tamisée, équipée d'un large caisson en forme d'œuf semi-ouvert, à moitié rempli d'eau dont la température est proche de celle du corps. J'apprendrai par la suite qu'il s'agit d'eau filtrée, saturée de sel de magnésium, appelé sel d'Epsom. Ceci donne à l'eau toute la portance nécessaire pour permettre à un corps humain de flotter tout en maintenant la tête suffisamment émergée pour respirer confortablement. À condition, vous l'aurez compris, de vous mettre sur le dos, pas besoin de savoir nager pour pouvoir en profiter pleinement.

Après la douche, j'entre dans le grand caisson parsemé de petites diodes qui se déclinent en tons roses et violacées et, une fois le capot de l'œuf refermé, les lumières s'ameublissent jusqu'à l'obscurité. Je me retrouve tel Jonas dans la baleine, n'ayant d'autre sensation que celle de flotter en apesanteur dans cette eau au contact très agréable, naturel et sensuel, quasi imperceptible. À part cela, pas d'autre perception sensorielle. La détente est immédiate... en quelques minutes seulement, l'agitation de la ville et le brouhaha du front de quai semblent lointains, fort lointains... Je suis bien, très bien.

Me voilà en transition dans un monde fait de sensations inconnues, agréables, de silence. J'ai l'impression d'être hors du temps et de l'espace, une émotion à nulle autre commune, inconnue, si ce n'est peut-être celle de ma vie intra-utérine inscrite dans les tréfonds de ma mémoire anténatale, mais je ne saurais l'affirmer, je n'en ai pas de souvenir conscient. Est-ce vraiment l'absence de stimulation des sens, grâce à la flottaison, ou alors sont-ce le silence, l'obscurité et cette forme de neutralité olfactive, par ailleurs bien agréable, ou encore l'habitude de méditer qui permettent un tel niveau de détente? Je ne saurais le dire, probablement est-ce la combinaison de ces différents facteurs.

Toujours est-il que, une fois accoutumé à cet environnement pleinement à part, l'esprit apaisé, le voyage intérieur provoqué par l'isolation sensorielle est réel et profond. Où ce voyage me mène-t-il? Ici encore, je suis incapable de vous répondre... Mais si! J'ai d'abord une sensation de forte connexion à moi-même, une pleine sensation d'être. S'ensuit l'impression de me retrouver dans un autre état de conscience, d'aucuns diront dans une autre dimension, induite par ce procédé. Le bien-être est tel que je finis par m'endormir... profondément.

Vient le moment du réveil... une douce musique d'abord, accompagnée d'une voix, toutes deux en léger crescendo au fil des minutes, me ramènent à un état d'éveil. Et pourtant, tout n'est pas tout à fait pareil. Je reste encore un bon moment en apesanteur sur l'eau, goûtant le moment présent. Parmi les nombreuses sensations qui s'offrent à moi, il y a celle d'avoir été ailleurs, de retour d'un voyage intérieur paradoxalement aussi intense que relaxant. Je me sens profondément apaisé, détendu, tant physiquement que mentalement, et m'en vais à la douche, avant de me rhabiller.

Dans la salle de repos m'attendent une tisane accompagnée d'un verre d'eau, le tout baignant dans une musique calme et sereine. Cela peut paraître trivial mais ces détails contribuent à faciliter la transition. J'ai besoin de me poser sur les coussins confortables pour continuer à atterrir en douceur de ce voyage qui n'a pourtant pas duré plus d'une heure. Je reste encore un bon moment pour goûter l'instant, encore entre deux mondes, et tenter de m'imprégner des émotions vécues pour mieux les intégrer. En me regardant dans le miroir, je découvre mon visage que je trouve relâché et j'ai l'impression d'un teint rajeuni.

Je retourne aux Bains.

En marchant sur la jetée, la première personne que je croise me dit «tu rayannes»! C'est tout le bien que je vous souhaite!



Dessin Herrmann

Les mots jaunes

J'ai cherché la définition de l'eau sur internet. L'eau est un liquide naturel, *indolore*, incolore et transparent quand il est pur. Je me suis demandé alors si l'eau était vraiment *indolore*.

JOANA SCHMID

Est-ce que l'eau ne fait vraiment aucun mal? L'eau à l'état pur, sans bordures, c'est peut-être la pluie. Mais la pluie impose elle aussi un contexte, elle dérange ou fait du bien, cela dépend des jours. La pluie avec le soleil colore les esprits. La pluie déchaînée ramène à la vie. La pluie grise, constante, morne, habituelle, lasse ou rend triste. Ce jour-là, c'était une pluie spéciale, chaque goutte d'eau était différente. Cette pluie-là était source d'espoir. Cette minuscule petite goutte d'eau qui avait rempli le désert de mille et une fleurs, des tournesols je crois. L'eau à l'état pur n'existe donc pas, elle glisse sur quelque chose, à un moment précis. L'eau sans bordure n'existe pas. L'eau ne s'étend pas à l'infini, elle se modèle à son récipient. S'il tombe par maladresse, il peut se fissurer. De ses fissures s'échapperont petit à petit les milles petites gouttes colorées; une goutte, une flaque, un lac, un océan. À l'air libre, l'eau va et vient entre ciel et terre, elle parcourt le monde et revient se coucher dans son nid. C'est ce voyage qui permet à l'eau de se purifier, de s'enrichir. Elle s'évapore, puis revient de plus en plus claire, de plus en plus sûre.

C'est le soleil qui parle à la petite goutte d'eau timide, c'est lui qui lui dit de partir, de s'évader. Alors la petite goutte d'eau se laisse guider et monte de plus en plus haut, de plus en plus rapidement. Elle a peur mais la chaleur du soleil l'emmène dans le ciel et la libère dans l'atmosphère. Alors la petite goutte se sent voler, elle traverse les montagnes, croise des oiseaux, s'en va. Elle découvre le secret des aurores boréales, à l'ombre de ses amours anciennes. Elle voit les jardins refluer. Elle traverse les tempêtes, se sent secouée, sa forme change. Elle se sent soudainement prise dans un tourbillon, puis s'endort. Elle se réveille différente. Elle se sent plus légère. Elle vole mais d'une autre manière. Elle s'est étendue. Elle est plus grande. Elle n'est plus la toute petite goutte du début. Ivre d'espoir, elle vole au-dessus du monde.

Un jour, elle s'arrête au-dessus d'un champ de tournesols. Le plus beau de tous les champs de tournesols, elle est émerveillée. Alors, elle les arrose. Et pendant que la goutte arrose, les tournesols se dressent. À la recherche du soleil constant, ils sont comblés de cette jolie pluie. La petite goutte, quant à elle, s'alanguit,



DESSIN CÉCILE KOEPLI

rêve, frissonne. À la fin de la rencontre, elle a dû s'en aller. Alors, pour la remercier, de leur pollen, ils lui écrivirent des mots jaunes et la prière de revenir chaque jour les arroser et de ne surtout pas les oublier.

Pour ne pas mourir de chagrin, la petite goutte reprit sa route et s'en alla se réchauffer près d'un autre soleil. Elle retrouva alors sa place parmi les autres gouttes dans l'océan. Mais les vibrations des tournesols lui apparaissaient comme des reflets dans l'eau, chaque jour. C'était grâce à ces reflets qu'elle pouvait mieux voir, noyée dans l'eau. Ces reflets lui donnaient envie de remonter à la surface, de repartir au-dessus du monde. Ces reflets lui montraient le chemin. N'ayant toujours pas le courage de l'emprunter, elle restait accrochée à son corail mort. Chaque jour, elle attendait que les lueurs jaunes projettent dans l'eau les notes à suivre. Un jour, il a plu

tellement fort que la petite goutte s'est perdue. Naufrage. Elle ne reconnaissait rien. Son univers rassurant s'en était allé. Elle ne savait plus comment trouver son chemin. C'est alors qu'elle regarda en haut, en espérant un signe, une partition à suivre, si ou la. Mais rien. Le violon n'a pas servi, aucun son. Elle attendait qu'on vienne la chercher. Peut-être que quelqu'un se souviendrait bientôt d'elle. Peut-être qu'elle avait raison d'y croire. Mais ils n'étaient jamais au rendez-vous. Alors elle a commencé à apprivoiser son nouvel environnement jusqu'à s'y sentir à sa place. Un jour, elle est partie explorer les environs, en quête d'autre chose, en quête de cet autre. Cet autre qui faisait partie d'elle et la poussait à franchir les contre-courants. C'est alors qu'elle aperçut la lueur d'auparavant, juste au-dessus d'elle, et les mots jaunes réapparaissaient, ces mots justes et tendres qu'elle

connaissait. Ces mots qui lui rappelaient qu'elle était importante, même si mille et une autres gouttes existaient autour d'elle. Ces mots jaunes qui lui murmuraient à l'oreille qu'elle était magnifique, qu'elle n'était pas toute petite mais immense. Qu'à elle seule elle avait su arroser les déserts les plus arides. C'était comme si cette lueur avait toujours été là, c'était chaud et réconfortant. La petite goutte s'élança de toutes ses forces et bientôt elle remonte, jusqu'à arriver à la surface. Je respire. Enfin. Tu m'avais manqué.

J'ai mal lu un mot, j'ai pris *inodore* pour *indolore*. J'ai pris l'amour sans contours.

Méfions-nous des eaux stagnantes qui se répandent sans discernement. Mon cœur assoiffé a pleuré cette goutte. Pour nos cœurs déchirés, est-ce le dernier naufrage?

J'ai oublié le plaisir. Je n'ai pas parlé de lui. Je suis désolée. Tu manques ici.

Oiseaux

ERIK BÄCKDAHL

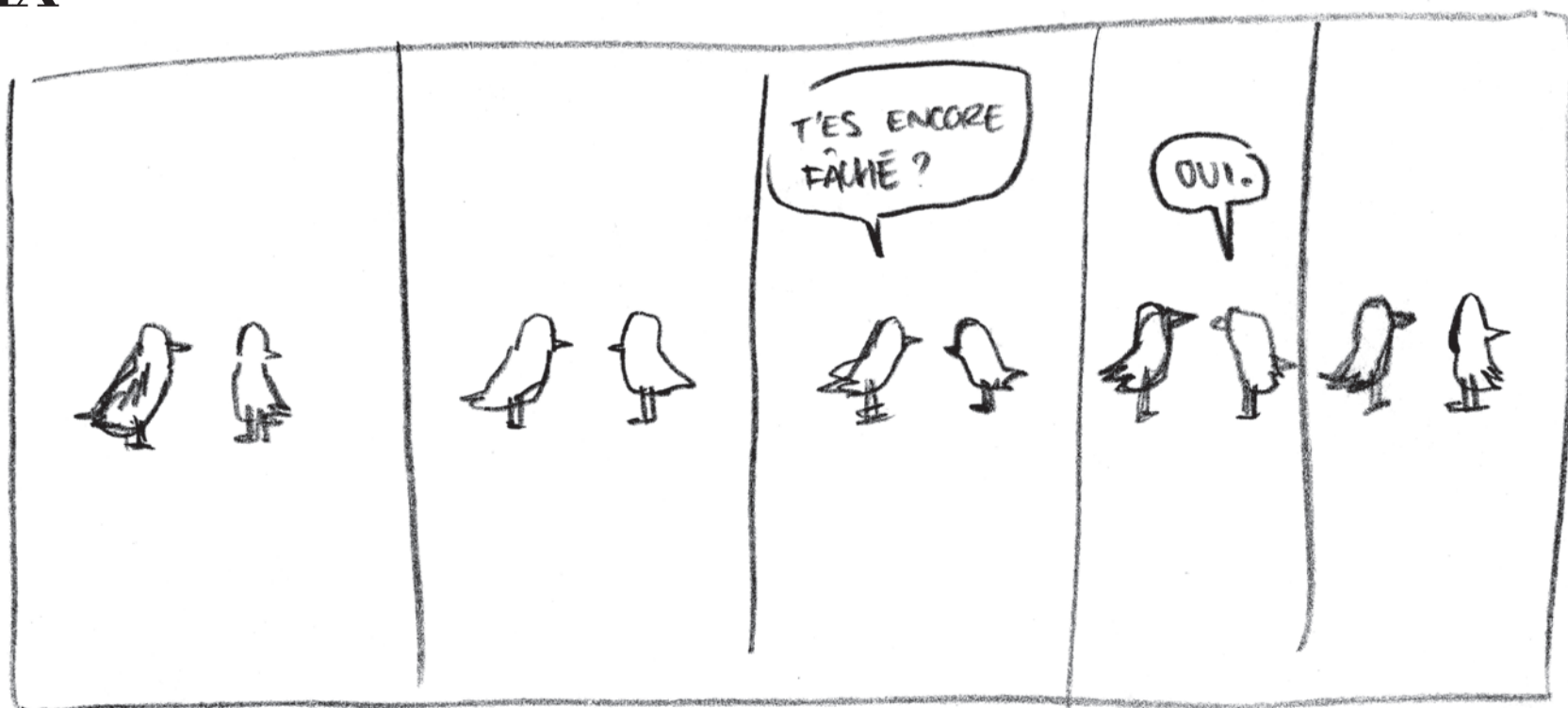


Illustration réalisée dans le cadre du cours de dessin *Speed drawing* animé à la HEAD-Genève par Joëlle Gagliardini. Voir aussi page 19.



Choisir, c'est agir.



Ma contribution au développement
d'une électricité plus verte et locale.



sig-vitale.ch



Noir lumière

Genève. C'est l'été. Quand se pointe à nouveau la chaleur, je retrouve le Léman aux profondeurs froides et obscures et je plonge. Je fais de l'apnée. De la plongée en apnée. Plonger sous l'eau, le plus profond possible en interrompant volontairement sa respiration.

TEXTE ET DESSIN SÉNI

À l'arbre du silence pend son fruit :
la tranquillité.

Arthur Schopenhauer (1788-1860)

L'eau du lac peut atteindre les 25-26 degrés en surface. Mais sous l'eau rien ne change, le froid est immuable. 10 degrés maximum aux environs de 10 mètres de profondeur. On appelle ça la thermocline. Passé ces 10 mètres, plus je descends, plus l'eau refroidit, jusqu'à atteindre 5 degrés vers 60 mètres de profondeur.

Il y a 10 ans, lorsque je fais ma première plongée profonde en lac, je suis pétrifié par l'effet de la thermocline, la dureté de l'eau me bastonne la tronche, c'est franchement désagréable, je veux tout stopper. Mais avec le temps j'accepte ce froid austère des bas-fonds, cela en partie grâce à la chaleur réconfortante de la surface. C'est comme une récompense, comme un juste compromis qui s'installe entre le lac et moi, c'est bon, je peux continuer.

Il y a différentes manières de pratiquer l'apnée. En début de saison, je viens aux Bains des Pâquis et j'explore la zone des 12 mètres de fond autour du phare. J'aime à me laisser aller dans le courant et rencontrer les brochets et silures du coin.

Et si je veux progresser fort, il existe une technique d'entraînement qui implique d'être deux. D'où l'importance d'avoir un bon *body partner*, quelqu'un en qui tu as toute confiance et qui peut te tirer d'affaire en cas de coup dur sous l'eau.

«Yo, c'est moi, ça va?... Ouais, tranquille, bon, on se voit toujours demain, 9 heures?... À Hermance chez les pêcheurs?»

Hermance, seul endroit du bout du lac où l'on trouve de la profondeur depuis le bord, 60 mètres. En plus de mon PMT (palmes-masque-tuba), je m'équipe d'une bouée, d'une corde, d'un poids de 10 kg et d'une combinaison en néoprène.

Au bord de l'eau, je prends encore un temps pour bien m'échauffer, ouvrir ma cage thoracique, visualiser ma plongée avec une courte méditation.

Je suis prêt. Je nage alors paisiblement vers le large, je quitte le monde terrestre, je m'isole et je me concentre sur la mise en place du dispositif.

En premier, j'accroche la corde à la bouée qui reste en surface. À l'autre extrémité, j'attache le poids de 10 kg qui coule dans les profondeurs et va tendre la corde. J'ai maintenant une ligne bien verticale, préalablement graduée tous les 5 mètres par des petites marques, qui va me permettre de me repérer sous l'eau. Avec mon partenaire on se fixe l'objectif d'une profondeur et l'entraînement peut commencer.

Je me laisse flotter à la surface, je respire profondément, je me relâche, je suis complètement détendu puis je prends une dernière grande et longue inspiration avant le grand plongeon.

C'est là que, contrastant avec mon calme intérieur, tout s'enchaîne très vite. Je fais des battements de jambes amples et souples avec mes palmes qui me propulsent loin de la surface. Je compense régulièrement mes oreilles en pinçant mon nez avec les doigts, délicatement je souffle, ce qui permet l'équalisation de mes tympans. Je gagne en profondeur, j'atteins la thermocline, le froid apparaît brutalement, j'accepte la sensation, je stoppe le palmage, me laisse couler le long de la corde, je suis aspiré vers le fond. Ce moment particulier de la plongée s'appelle la chute libre.



Je suis bien, j'atteins la profondeur souhaitée, 50 mètres, j'ai envie de rester un peu, quelques secondes, le froid me tabasse, la pression me plaque au fond, la nuit m'envahit, je suis légèrement narcosé, la mort n'est pas loin et moi je vis!

Et puis c'est bon, rassasié, je quitte cet endroit de perdition et je remonte. Je mets le turbo, plein gaz avec mes jambes qui battent en cadence et petit à petit je regagne la surface. Mon partenaire vient sécuriser la fin de mon «dive», il me retrouve à 25 mètres, ça me rassure sur le bout de chemin supplémentaire à parcourir. Je sens l'eau qui se réchauffe doucement, ça me réconforte encore plus, je sais que la sortie n'est plus très loin.

Ça y est, je vois la surface, je fends l'air, je ventile avec de franches et amples respirations, je récupère gentiment.

Ce fut une belle plongée! Une rétention de 3 minutes et 25 secondes avec de superbes sensations tout du long. Je suis heureux, centré, privilégié.

Je fais de l'apnée, j'apnéise le lac.

Mais alors, pourquoi est-ce que je fais de l'apnée? La réponse se trouve quelque part au fond de l'eau.

Lors de mes plongées, j'expérimente un état d'effacement, de désidentification, ça me pète à la gueule, ça me saisit de toutes parts, ce n'est plus le froid qui m'envahit cette fois mais bien l'absence de toutes pensées parasites et bruyantes. La totalité de mes connaissances et représentations sombrent dans les abysses de mon être et le silence prévaut. Je meurs à moi-même, mon ego s'éteint momentanément, la prise de conscience du peu que je suis, je suis connecté au réel, à l'absolu, l'humilité est partout.

Je savoure ce moment de suspension totale du temps et de l'espace, je suis aspiré dans un grand trou noir, encore plus noir que le noir de Soulages, je ne distingue plus rien, je n'ai plus rien à craindre, je n'espère plus rien, je ne suis plus rien, enfin j'atteins le rien.

Mon état de dépouillement ne s'arrête pas là, plus je coule plus j'approfondis ma sensibilité face à l'illusion du monde de la surface,

plus rien n'est essentiel, plus de dedans, plus de dehors, plus de chaud, plus de froid, plus de haut, plus de bas. Je transcende mon existence en non-dualité, je suis à la fois engagé en surface et détaché en profondeur.

Je deviens un «conquérant de l'inutile».

J'évoque Lionel Terray, célèbre alpiniste français décédé à 44 ans. J'ai souvent l'impression qu'il me suit sous l'eau, qu'il veille sur moi. De l'eau-delà, il est mon *body partner* et nous survivons verticalement, peu important les éléments, dans l'éternité du présent.

Je crois savoir que je fais de l'apnée pour me remplir de tranquillité dans ce vaste espace noir et silencieux du monde immergé, afin de vivre le plus sereinement possible lorsque je refais surface à la lumière et dans ma vie de tous les jours.

Je fais de l'apnée,
l'apnée me fait,
le lac et moi nous nous apnéisons.

Sénimmersion.

Effluves

L'Étuvier, il faut le dire, est un sacré farceur ! Longtemps, il a parcouru les rues de la cité, hélant les passants. Son établissement de bains, abondamment fourni en eau chaude, était ouvert : « Venez, profitez !... » Il agita un mouchoir imbibé d'*Eau cordiale* dont les effluves devaient attirer les gens.

BERTRAND THEUBET

C'est ainsi qu'une légende, colportée depuis plus de deux cents ans, me fut rapportée par ma grand-mère. Elle même la tenait d'une cousine lointaine établie dans une ville d'eaux nommée Piogre.

Assis derrière son guichet, l'Étuvier – on ne lui connaissait pas d'autre patronyme – interpellait les habitués. Il connaissait chacun d'eux et chacun était accueilli par un « Salut citoyen ! » Il se faisait un devoir de rappeler quelques règles d'hygiène. À l'époque, la grande majorité des appartements ne disposaient ni d'eau courante, ni de toilettes, ni de salle de bain. Pour beaucoup, il fallait éviter l'eau, considérée comme nocive. La toilette était sommaire, alors les gens se nettoyaient à sec. Pour qu'ils

profitent de leurs chaudes ablutions, l'Étuvier faisait l'article pour la location de serviettes, la vente de savonnettes. Tel un bonimenteur de foire, il n'avait pas son pareil pour vanter les flacons d'*Eau cordiale* dont les stocks d'invendus s'accumulaient suite à l'achat de quantités phénoménales à un pharmacien-colporteur de passage dans la cité. Il lui avait présenté tous les bienfaits de ce parfum venu d'Asie tropicale et ramené en Occident au temps des Croisades. Il allait même jusqu'à ouvrir les flacons qu'il agita sous le nez des clients en leur promettant tous les bonheurs de ce parfum d'amour. Mais les senteurs d'ambre odoriférantes provoquaient la répulsion des baigneurs qui s'acquittaient de la modeste entrée en se moquant de ses boniments. Refermant les flacons et encaissant les petits sous, l'Étuvier se fendait d'un « au plaisir ! » à tous. Certains quittaient les lieux un peu écoeurés, reprochant à l'Étuvier de verser le contenu de ses fioles dans les bassins fumants d'où émanait l'odeur de ce camphre de patchouli.

D'autres bains publics commencèrent à voir le jour. L'Étuvier ne vit rien venir de cette concurrence fatale. Il fut limogé. Pour noyer son chagrin, il décida de quitter la ville. Il se dirigea vers le nord et pensa faire fortune en détarrant les fameux diamants noirs très prisés dans les meilleurs restaurants d'Europe. Malheureusement, son chien se révéla piètre truffier. Sans revenus, il continua son chemin.



Un jour il arriva à Cologne. L'Étuvier avait conservé deux flacons de son *Eau cordiale* et s'en était enduit dès son arrivée en ville. Mais cela ne suffisait pas à dissimuler l'odeur repoussante accumulée lors de son périple par monts et par vaux. Un passant, intrigué par ce vagabond imbibé d'une fragrance si particulière, s'approcha de lui. L'Étuvier raconta son histoire et tenta de lui vendre son dernier flacon d'*Eau cordiale*. Cet homme élégant parlait avec un fort accent italien. Il invita le curieux étranger à rejoindre les bains publics du quartier. L'Étuvier en ressorti lavé et ragailardi. L'homme l'attendait avec des vêtements propres et lui offrit une fiole sur laquelle on pouvait lire : *Acqua Mirabilis – Eau de Cologne de la maison Farina*. Il se présenta : « Piacere, je suis Giovanni Maria Farina et je vous invite à vous frictionner avec mon produit *miracolo* avant de vous rhabiller. »

L'Étuvier s'exécuta et fut envahi par une fraîcheur qui réveilla ses souvenirs olfactifs. Il rejoignit Farina qui l'attendait : « Alors ? » L'Étuvier était intarissable : « J'ai senti la mélisse, la marjolaine, le thym... l'absinthe, peut-être ? L'anis, le citron ? Farina souriait, un peu provocateur. L'Étuvier était enivré : « ...et la cardamome ? la bergamote ? C'est vous qui avez créé ce miracle ? Farina était flatté : « Disons que j'ai un peu amélioré une recette dont on m'a confié le secret... mais là, vous n'avez trouvé qu'une partie de la composition

de mon parfum... et franchement je vous admire parce que votre *Eau cordiale*, c'est un *ammazza desiderio!* »* Farina éclata de rire devant la mine défaits de son nouveau compagnon. On suppose qu'il invita l'Étuvier dans son laboratoire, mais on ignore ce qui advint par la suite. Le mystère reste entier. Par contre, le succès de l'Eau de Cologne se perpétua dans le monde entier.

Cette légende s'est incrustée dans ma mémoire et s'est mêlée au souvenir de ma grand-mère. Chaque dimanche, avant de nous rendre à la messe, elle versait quelques gouttes d'Eau de Cologne sur un gant de toilette et frictionnait vigoureusement mon visage et mon buste. Elle glissait affectueusement quelques gouttelettes derrière mes oreilles, et seulement ensuite me tendait ma chemise blanche encore chaude du repassage amidonné. Légèrement enivré par ces effluves, je l'entendais me dire que j'étais comme un « sou neuf ».

Si un jour vous croisez un colporteur sur les quais de Piogre, ne refusez pas son offre s'il tente de vous vendre la véritable et certifiée *Eau de Cologne – Acqua Mirabilis de la maison Farina*. Il vous montrera des bâtiments au fil de l'eau où se trouvent saunas et bains turcs. « Dites que vous venez de la part de l'Étuvier. Montrez le flacon de mon admirable Eau de Cologne et ils vous feront un bon prix d'entrée ! »

*Tue-l'amour.

AMR GENÈVE

JAZZ &
musiques improvisées
depuis 1973*

Venez découvrir
300 soirées musicales
2 festivals annuels
des ateliers, jams & des stages

*L'AMR fête
50 ans en 2023 !



Un rossignol persan

Tantôt ici, tantôt là, bondissant de feuilles en feuilles, le scintillement virevolte sur la couverture végétale. Difficile d'en deviner l'origine. Ça bouge de façon aléatoire, ça taquine mon œil. À ce propos, j'ai le regard vert d'eau, privilège sans doute d'un lointain héritage en provenance du nord du pays, près d'une mer nommée Caspienne.

TEXTE ET DESSIN GUY MÉRAT

Je suis allongée sur la pierre chaude du bord de la piscine. Chargée du « baby-sitting » de mes turbulents neveux et nièces, je jette des coups d'œil fréquents vers les enfants qui batifolent dans un joyeux tintamarre de cris et d'eau violemment brassée. Ma sœur Parvaneh s'est absentée le temps d'une sieste.

Les papilles gustatives en éveil, j'engloutirais bien une tranche de pastèque juteuse mais pour cela il faut me déplacer jusqu'au buffet installé non loin... Paresseuse, j'hésite ! La douce torpeur dans laquelle je me suis réfugiée interfère avec l'irrésistible envie de laisser dégouliner ce jus rose sur mes joues et mon menton. « Ah ! quel dilemme, entre ces deux envies, mon cœur balance ! Et il n'a pas fini de balancer mais ça c'est pour un peu plus tard.

Un trille mélodieux me tire de ma rêverie. Tournant la tête avec précaution afin de ne pas effrayer l'intrus, j'aperçois le bolbol (rossignol) perché sur une des bouées abandonnées sur la partie la plus profonde du bassin. Ses petits yeux foncés m'épient avec curiosité, nous nous observons. Après s'être brièvement désaltéré, le philomèle m'adresse un impromptu musical. Envoutée, j'ignore si le volatile m'a gringotté un concerto, quiritté une symphonie, trillé un adagio ou plus simplement sifflé un des nombreux refrains dont il a le secret. Je me réfugie dans mes pensées, plus précisément dans l'imaginaire poétique iranien, me remémorant *La Conférence des oiseaux*, écrite au XII^e siècle par le poète soufi Farid ed-Din Attar.

Ma sœur Parvaneh refait surface. D'une démarche féline elle se dirige vers la piscine et y plonge, entamant avec élégance un crawl bien maîtrisé. Je me sens envieuse du physique de ma sœur, moi qui me contente la plupart du temps de quelques échanges journaliers de balles en compagnie de mon ami Fred sur le court de tennis jouxtant la propriété. Espiègle et parfois facétieux, Fred n'hésite jamais à satisfaire tous mes caprices, m'accompagnant dans les farces et les excès les plus fous. À cet instant, je souhaiterais vivement sa compagnie car c'est le moment de l'après-midi où habituellement il se faufile par la haie du jardin.

Soudain, le voilà qui pointe son nez. Et il n'est pas seul... Ils sont tous deux vêtus de leur maillot de bain. Je remarque avec intérêt le vert, le blanc, le rouge du slip que porte le copain de Fred. En guise d'entrée en matière, je questionne : « Iran ? » en pointant les rayures verticales colorées. Il me répond : « Italie ». Je poursuis en lui demandant s'il parle le farsi et en lui proposant de se jeter à l'eau. Réagissant à ma demande il effectue un beau plongeon. Ça sent l'épate à plein nez ! me dis-je en aparté. Je le rejoins dans l'eau sans ostentation, pas besoin d'en rajouter.

« Comment te prénommées-tu ? »

« Roschanak, et toi ? »

« Essy ! »

« Mais c'est un diminutif, quel est ton prénom ? »

« Guy. »

« ...mais cela n'a rien à voir avec ton diminutif ! Quel drôle de Persan tu fais... »

Essy m'explique qu'il a un prénom d'origine française, mais que sa famille et ses amis utilisent le diminutif persan.

Nous poursuivons notre badinage en français agrémenté de quelques mots de farsi. Je finis par comprendre qu'il vit en Suisse, fait des études pour obtenir un titre de maturité fédérale et mange essentiellement du fromage fondu. À mon tour je lui décris mon parcours, ma vie à Téhéran et l'obtention d'un baccalauréat international qui me permettra de poursuivre mes études au sein de l'université de Berkeley. Je le harcèle de questions :

« Woodstock, tu connais ? Quelle musique aimes-tu ? »

« Led Zeppelin, Crosby Stills Nash & Young, Mozart, Ten Years After, The Who... »

« ...les qui ? Moi, j'aime particulièrement Joan Baez, Joe Cocker, Carlos Santana et Max Bruch, surtout le concerto pour violon et orchestre, du pur romantisme ! »

Tout en poursuivant nos échanges, je m'ingénie à le provoquer en lui projetant de l'eau au visage. Manifestement il est passablement coincé, ça doit être une des conséquences du fromage fondu. Afin de pimenter cette mise en bouche aquatique, je me déplace derrière lui et, glissant mes bras sous ses aisselles, je lui enserme la taille tout en me lovant contre son dos. Décidément il a la peau bien douce... Parvaneh et Fred se sont rapprochés de nous. S'adressant à moi en farsi, ma sœur me dit : « Tu devrais tenter de lui subtiliser son maillot, il porte les couleurs nationales. Mais je parie que tu n'y arriveras pas ! » Nous partons tous les trois d'un fou rire, à l'exception d'Essy qui n'a pas compris ce que je lui réserve. Mes deux complices s'éloignent en pouffant, impatients d'assister à la suite.

Quelques brasses plus tard j'attrape mon cavalier par la main en fredonnant la chanson

des Beatles « I want to hold your hand », histoire de détendre l'atmosphère. Répondant à ma sollicitation implicite, il tente maladroitement de me voler un baiser. Je m'esquive sans trop m'éloigner. Il me rattrape en quelques battements de jambes puissants. C'est bien parti mais je n'ai pas encore remporté le défi que m'a lancé ma sœur. Je le laisse se rapprocher et l'autorise à m'effleurer les lèvres. Son baiser est timide et doux. J'en profite pour glisser un doigt entre la ceinture de son maillot que je tire imperceptiblement vers le bas, espérant que ce surcroît d'audace me permettra d'atteindre mon objectif. Occupé à me couvrir d'attentions, il n'a pas perçu mes manœuvres, dont la plus compliquée consiste à tirer d'un coup sec en me projetant au fond de l'onde. Sitôt dit, sitôt fait ! Mince, il a anticipé mon action en remontant son maillot d'un geste alerte. L'opération « Arrachage de slip » s'avère plus complexe que prévue ! Je file le long du mur de la piscine et, m'aidant des deux bras, je prends mes distances avec le mangeur de fromage fondu. S'il me suit c'est que mon attitude libertine ne l'a pas trop effarouché. Les affleurements de l'eau qui glisse le long de mes membres, de mes cuisses, de ma poitrine, de mon ventre déclenchent un sentiment extatique rarement ressenti, une sensation de liberté à nulle autre pareille. Inclinant la tête, j'aperçois Essy qui tente de

me saisir par la taille. Encore un tour de piste, ce sera le dernier... car je suis épuisée par ces apnées répétées. Nous nous enlaçons... et comme dans un drame hollywoodien, je m'autorise un french kiss qui devrait le faire fondre comme un baklava sur la langue. Langoureuse, je me colle à lui et d'un mouvement rageur de la main descend le morceau de tissu tant convoité. « Caramba ! Encore raté » comme dit si bien le perroquet du général Alcazar dans l'album *L'oreille cassée*.

Dépitée, je ne peux m'empêcher de me remémorer le « Don't give up », refrain de la fameuse chanson dans laquelle Kate Busch donne la réplique à Peter Gabriel. Frustrée, je me la joue crawluse et rejoins Parvaneh sur le bord du bassin. L'après-midi touche à sa fin. Nous nous éloignons en direction de la villa, je ne me retourne pas et n'adresse aucun message aux deux garçons qui demeurent comme statufiés dans l'eau de la piscine. Le bolbol nous accompagne d'un chant mélancolique pour l'occasion car il sait bien que les amourettes, comme les chimères, sont sans lendemain. « Farda, farda » comme disent les Persans, ce qui veut dire « Demain, demain », mais qui en réalité signifie jamais.

Ce texte fait écho à « Émois persans », paru dans le *Journal des Bains* 26. Il proposait alors le point de vue du protagoniste masculin.



La partie droite de cette illustration est librement inspirée de *La Conférence des oiseaux*, miniature peinte au XVI^e siècle et intitulée *Le concours des oiseaux*, par Habiballah de Sava, artiste persan.

À la Tour Carrée, on tourne parfois en rond

Pour ceux qui aiment le windsurf, le kitesurf ou le wingfoil, les journées de juin sont les plus belles de l'année.

PHILIPPE JEANNERET

Contrairement aux mois précédents, le lac atteint une température suffisamment élevée pour ne plus avoir besoin d'une combinaison sèche, ce truc infâme qui vous colle à la peau en faisant des plis et qui vous fait ressembler à un sac poubelle. Une combinaison simple suffit.

Quand la bise souffle, que le soleil brille, vous prenez un petit flotteur, rapide, maniable, vous vous laissez porter par le vent entre la Tour Carrée et le Reposoir. Vous surfez les petites vagues devant Port-Tunnel, vous remontez jusqu'au Vengeron. Que du bonheur! Enfin, en théorie.

En pratique, la bise n'a pas toujours la bonne force, elle est parfois irrégulière aussi. Si vous prenez un petit flotteur et que le vent tombe, il faut rentrer à la nage car ces foutus engins ne flottent jamais à l'arrêt. Du coup, vous ressemblez au terre-neuve du Sauvetage de la Belotte en essayant de tenir la tête hors de l'eau pour tirer votre matos, tout le monde se marre.

Pour éviter ce genre de déconvenue, j'avais mis au point une méthode redoutable à l'époque où j'étais étudiant en droit. Plutôt que de préparer mes examens à la bibliothèque de la faculté – endroit particulièrement morose – je m'installais sur les rochers devant la buvette de la Tour Carrée, mon polycopié placé perpendiculairement au vent.

Un vent inférieur à 10 km/h faisait tourner les pages une fois toutes les deux minutes, ce qui me permettait d'en lire le contenu en toute quiétude, et même de le mémoriser. Un vent à 20 km/h permettait en général de multiplier la cadence par deux : à ce rythme, il était encore possible de lire une page entière et d'en retenir les idées maîtresses.

Avec un vent à 30 km/h par contre, les pages tournaient si vite qu'il devenait

impossible de lire quoi que ce soit. Signe que les conditions étaient favorables pour m'élancer sur l'eau! Cette méthode originale m'a apporté de grands moments de bonheur mais je l'avoue quelques galères aussi.

Je me souviens m'être précipité un jour sur l'eau alors que les pages de mon polycopié tournaient frénétiquement, sûr que les airs étaient établis. J'ai tiré un premier bord en direction du Vengeron, puis un deuxième vers la Belotte. Quand le vent s'est mis à faiblir. Deux petites voix se disputaient dans ma tête. La première disait : « Tu t'es planté mon garçon, rentre vite à la Tour Carrée, sinon tu vas nager! » Et la deuxième faisait : « N'écoute pas ces bêtises, ta méthode est infaillible. Va chercher des airs au milieu du lac, tu finiras par trouver ton bonheur! »

Sûr que le vent ne pouvait faiblir, j'ai continué de naviguer. Mais force a été de le constater : au bout de quelques centaines de mètres la pression diminuait dans ma voile, ma vitesse tombait, mon flotteur s'enfonçait. Et moi avec.

Je me suis trouvé pendant quelques instants avec de l'eau jusqu'aux genoux, en essayant de balancer désespérément mes hanches pour tenir en équilibre, comme on le ferait pour la danse de Saint-Guy. Sauf qu'il n'y a pas eu de miracle, j'ai sombré lamentablement. Pour la petite histoire, le sauvetage de la Belotte n'a rien vu ce jour-là. Le terre-neuve m'a regardé en remuant la queue, il s'est bien gardé de sauter à l'eau.

À mon retour, au bout d'une heure, mon polycopié m'attendait sur les rochers. Ironie du sort, je révisais ce jour-là mon cours de propriété intellectuelle, plus précisément le chapitre sur les brevets d'invention. J'ai dû me rendre à l'évidence, mon idée d'anémomètre était vraiment pourrave...

DESSIN MICHEL DUFOURD



THE ATRE CARO UGE 23-24

NEOLITHICA (LE GRAND SECRET)

DE DOMINIQUE ZIEGLER
CAMION-THÉÂTRE
RETROUVEZ LES DATES SUR
THEATREDECAROUGE.CH

PHÈDRE!

D'APRÈS JEAN RACINE
CONCEPT ET MISE EN SCÈNE
DE FRANÇOIS GREMAUD
12 SEPTEMBRE - 3 NOVEMBRE 2023

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

D'APRÈS LE SCÉNARIO D'ETTORE SCOLA
MISE EN SCÈNE DE LILO BAUR
3 - 22 OCTOBRE 2023

CHARLIE

LIBREMENT INSPIRÉ DES FLEURS POUR
ALGERNON DE DANIEL KEYES
MISE EN SCÈNE DE CHRISTIAN DENISART
21 NOVEMBRE - 17 DÉCEMBRE 2023

L'USAGE DU MONDE

DE NICOLAS BOUVIER
MISE EN SCÈNE DE CATHERINE SCHAUB
29 NOVEMBRE 2023 - 26 JANVIER 2024

LA FAUSSE SUIVANTE

DE MARIVAUX
MISE EN SCÈNE DE JEAN LIERMIER
9 - 14 JANVIER 2024

FANTASIO

D'ALFRED DE MUSSET
MISE EN SCÈNE DE LAURENT NATRELLA
23 JANVIER - 11 FÉVRIER 2024

FRÉHEL C'EST MOI

D'APRÈS LE ROMAN LE VENT DANS LA
BOUCHE DE VIOLAINE SCHWARTZ
DE GIAN MANUEL RAU
27 FÉVRIER - 24 MARS 2024

LE SUICIDÉ, VAUDEVILLE SOVIÉTIQUE

DE NICOLAÏ ERDMAN
MISE EN SCÈNE DE JEAN BELLORINI
1^{ER} - 16 MARS 2024

BELLS AND SPELLS

DE VICTORIA THIERRÉE CHAPLIN
AVEC AURÉLIA THIERRÉE
17 AVRIL - 5 MAI 2024

ZOO STORY

D'EDWARD ALBEE
MISE EN SCÈNE DE JEAN LIERMIER
CAMION-THÉÂTRE
+ D'INFOS SUR THEATREDECAROUGE.CH



Photographie Fausto Pluchinotta

Pour de vrai

FAUSTO PLUCHINOTTA

L'eau est limpide, avec des reflets bleus. Un jeune homme est immergé presque jusqu'au cou, les cheveux mouillés, l'eau coule encore sur son corps. L'eau est calme, agréable, attrayante, elle évoque une sensation de fraîcheur. Le visage exprime un état très agréable: la bouche entrouverte, les traits détendus, le regard tendre et souriant. La tête est légèrement inclinée vers l'arrière et le regard monte vers le haut, la position typique d'une personne qui se laisse aller à une douce émotion. Sur la photo, un jeune homme et l'eau, mais surtout le plaisir d'être dans l'eau pour sentir ses bienfaits et flotter dans le bleu.

Je voulais faire une photo qui évoque le plaisir de l'eau, mais il est extrêmement difficile de réunir tous les éléments

nécessaires pour être immédiatement compris. J'ai donc décidé de faire une mise en scène et pouvoir ainsi rassembler toutes les données sur une même image. J'ai choisi une journée ensoleillée et calme, avec une eau transparente d'une belle couleur (fin mai, température de l'eau 17°C).

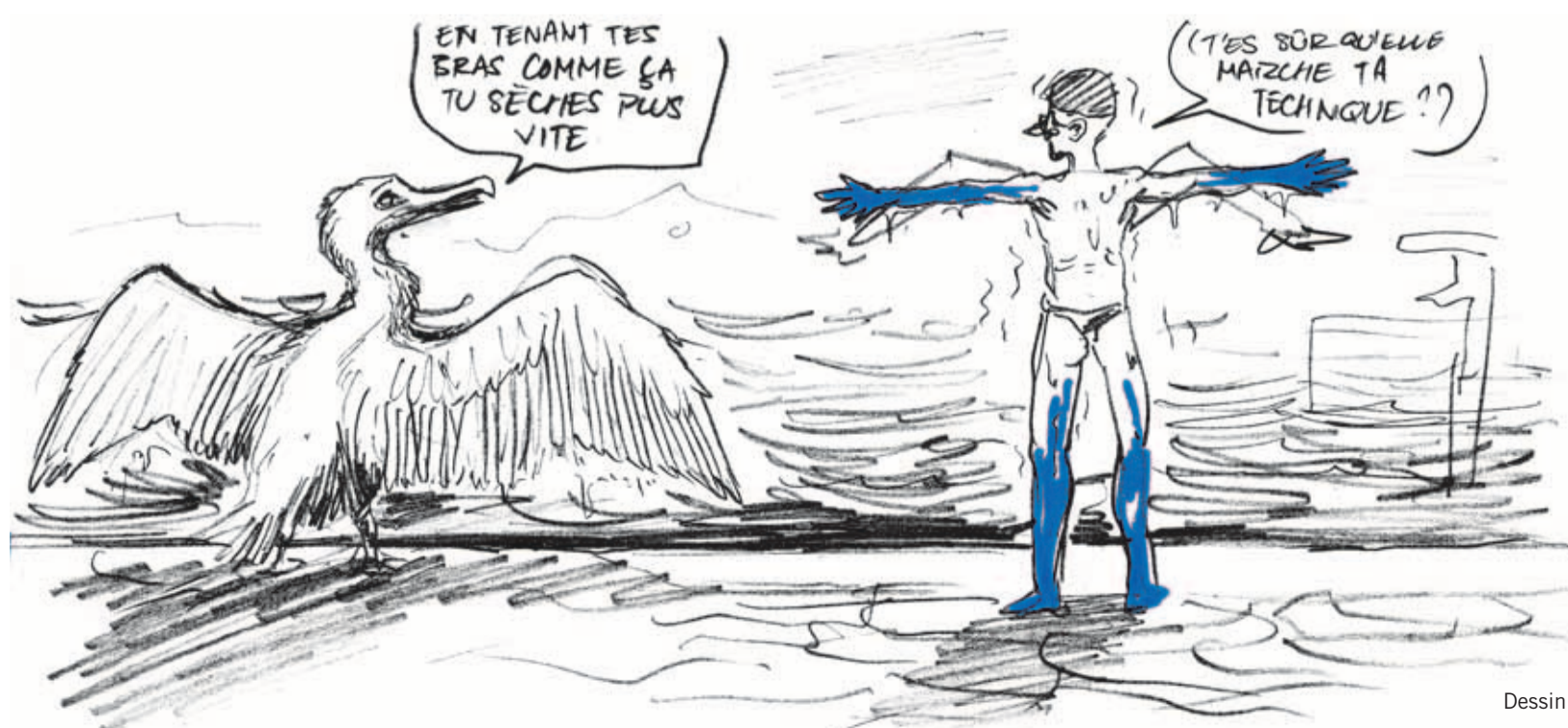
Pour provoquer l'expression de son visage et la direction de son regard, j'ai demandé au jeune homme sortant de l'eau de regarder sa fille, tenue assez haut dans les bras de sa grand-mère. Nous avons répété la scène plusieurs fois. Avec le temps, le froid risquait de crispier les traits de son visage. Heureusement la petite fille m'a aidé en disant à son père: encore... encore!

Tous ces éléments séparés et réunis sur une photographie fusionnent en une seule image dans l'œil du lecteur. Parfois, pour évoquer quelque chose, il faut mentir, car seul un mensonge est vrai.



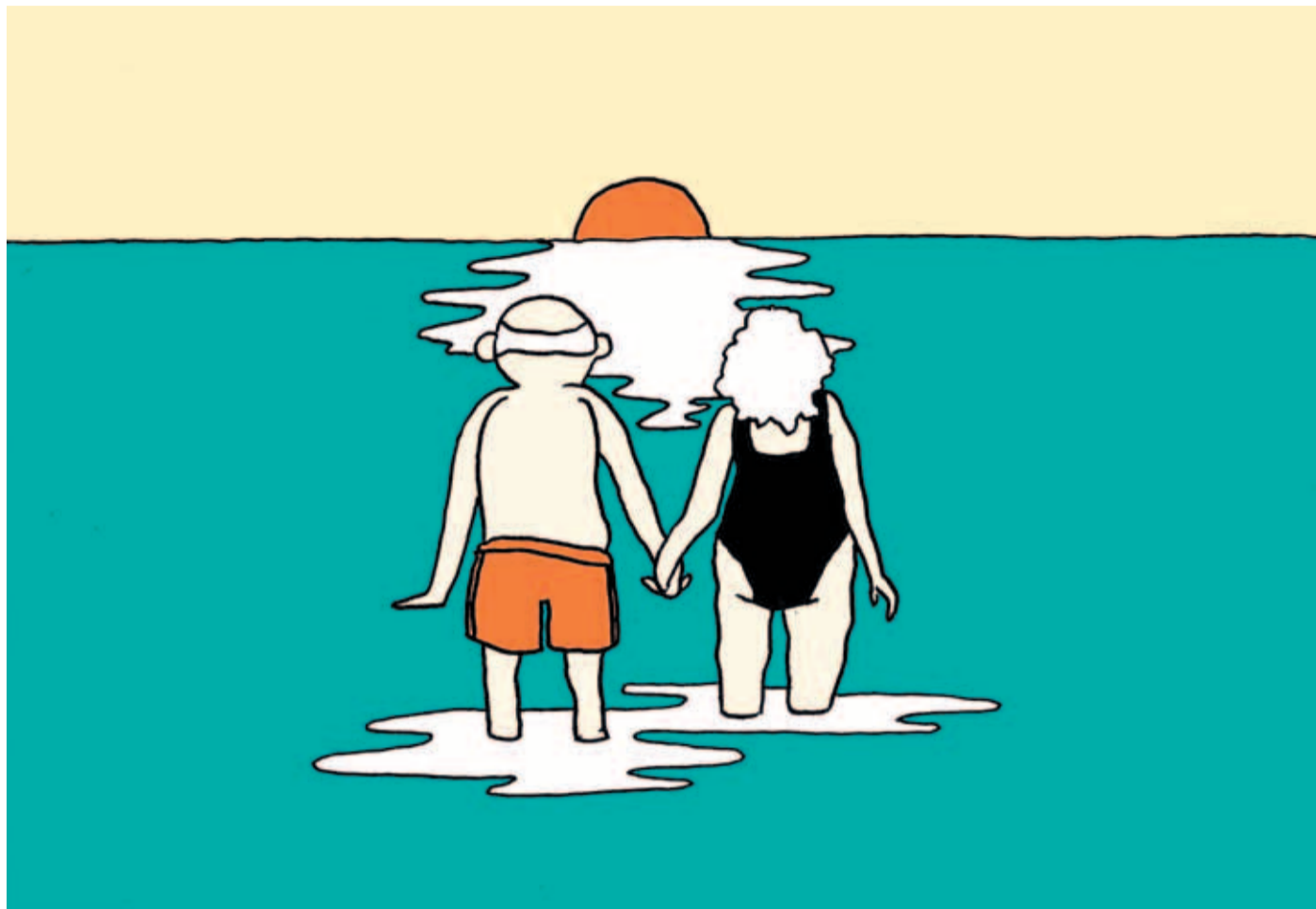
Photographie Stéphane Collins

La nage en hiver aux Bains



Dessin Erik Bäckdahl

Corps en nage



TEXTE CAROLINE DE CORNIÈRE

1

un vent à couper l'équilibre
ciel javélisté nuques enfoncées entre les épaules
écharpes bonnets le long de la jetée
au bout un petit trou
au calme à l'abri
entre le muret et le bac à sable
avec ce vers de Victor H. à chaque
bourrasque *le vent se lève...*
elle est arrivée
droite et concentrée
sans flancher s'est dévêtue
peau de jeune fille tendue et lisse
maillot de bain deux pièces
relevé ses cheveux en chignon
en dehors du vent elle a marché
droit devant nuque tendue eau glacée
comme Virginia W. elle s'est laissée glisser
...il faut tenter de vivre
elle a nagé longtemps très longtemps
la tête hors de l'eau
petit point précis à la surface du monde

2

ils ont fait un pari
chiche que tu plonges ?
deux grands ados à la voix qui porte grave
surpris par la beauté du lac ce matin de mars
chiche que tu plonges ?
deux grands gamins poilus muscles saillants
loin
toujours plus loin
à lancer l'caillou
à force l'élan prend du corps
chauffe le geste
éveille le désir du bain-là-maintenant
se dessaper
hurler courir plonger jurer jouer
s'éclabousser fiers et fous
papillonner de toute force
à deux jours du printemps

3

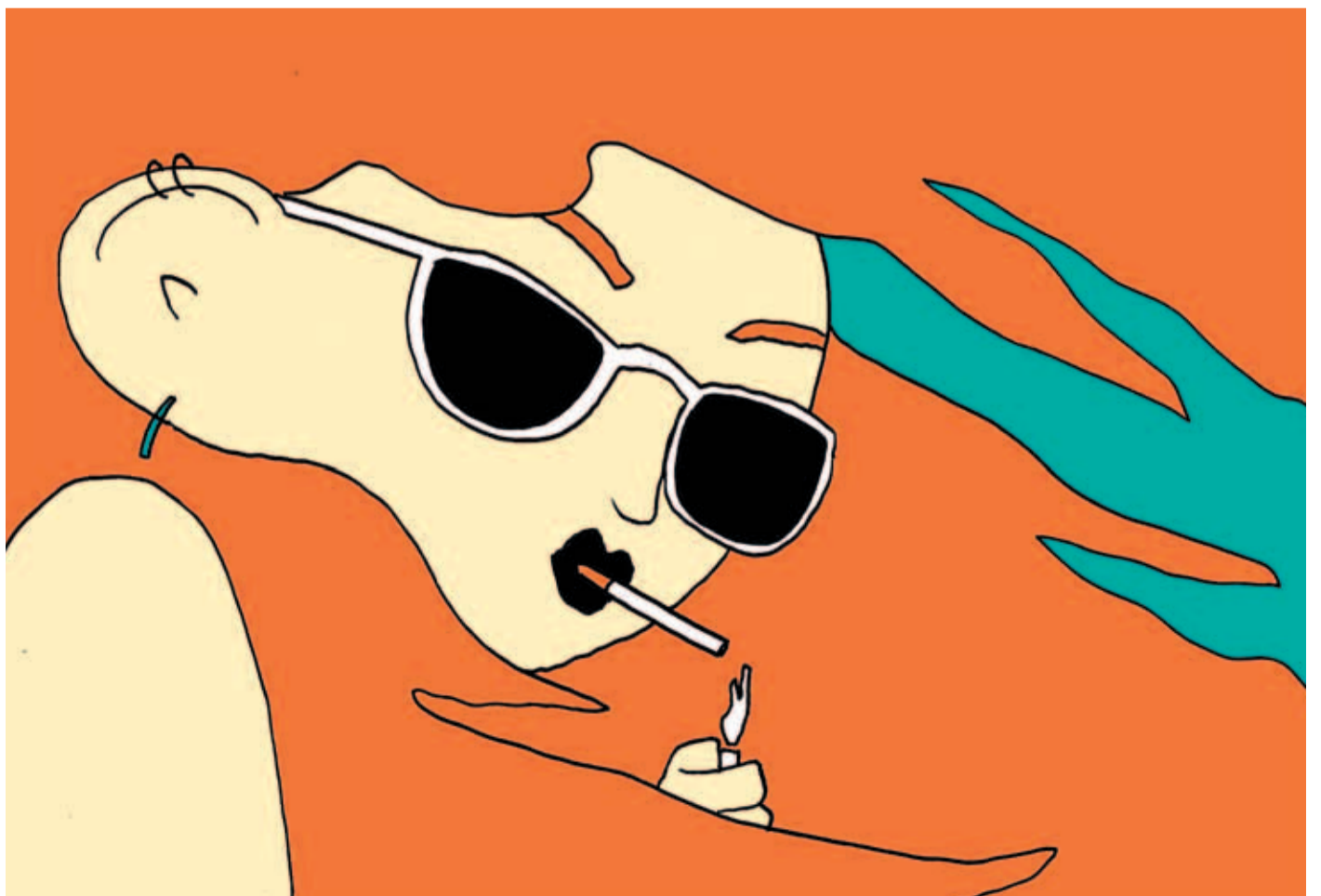
ils se tiennent la main et n'ont plus vingt ans
atteindre l'eau est tout une affaire
les cailloux sous les pieds font plier les genoux
en saccade
le buste part à la renverse
tente désespérément de compenser
la douleur plantaire
maintenir la digne verticalité
leur peau elle
est horizontale
strates rides plis
ils se tiennent par la main tout près du bord
elle porte un maillot une pièce
dos nu rond et doux
lui un short trop large pour ses cuisses maigrelettes
ils entrent se parlent sourient
se retiennent
avant de s'immerger
se lâchent se font face
ont nagé sur place
de lentes brassées dans la même direction
il est sorti en premier pour lui tendre son linge
et l'envelopper dedans

4

la mère discute avec ses amies elle rit
un apéro en fin de journée
plein été
ses deux petits sont nus
elle rit
les regarde de loin allume une cigarette
du coin de l'œil
les suit derrière ses lunettes
le soleil adoucit ses épaules
comme des galets tout chauds
leurs petits pieds ventres mollets
ils courent dans les vaguelettes
le long du bord
tombent rient tombent
pour de vrai font semblant de nager
se regardent la regardent les regarder
dans la confiance pleine
et tiède de l'été

5

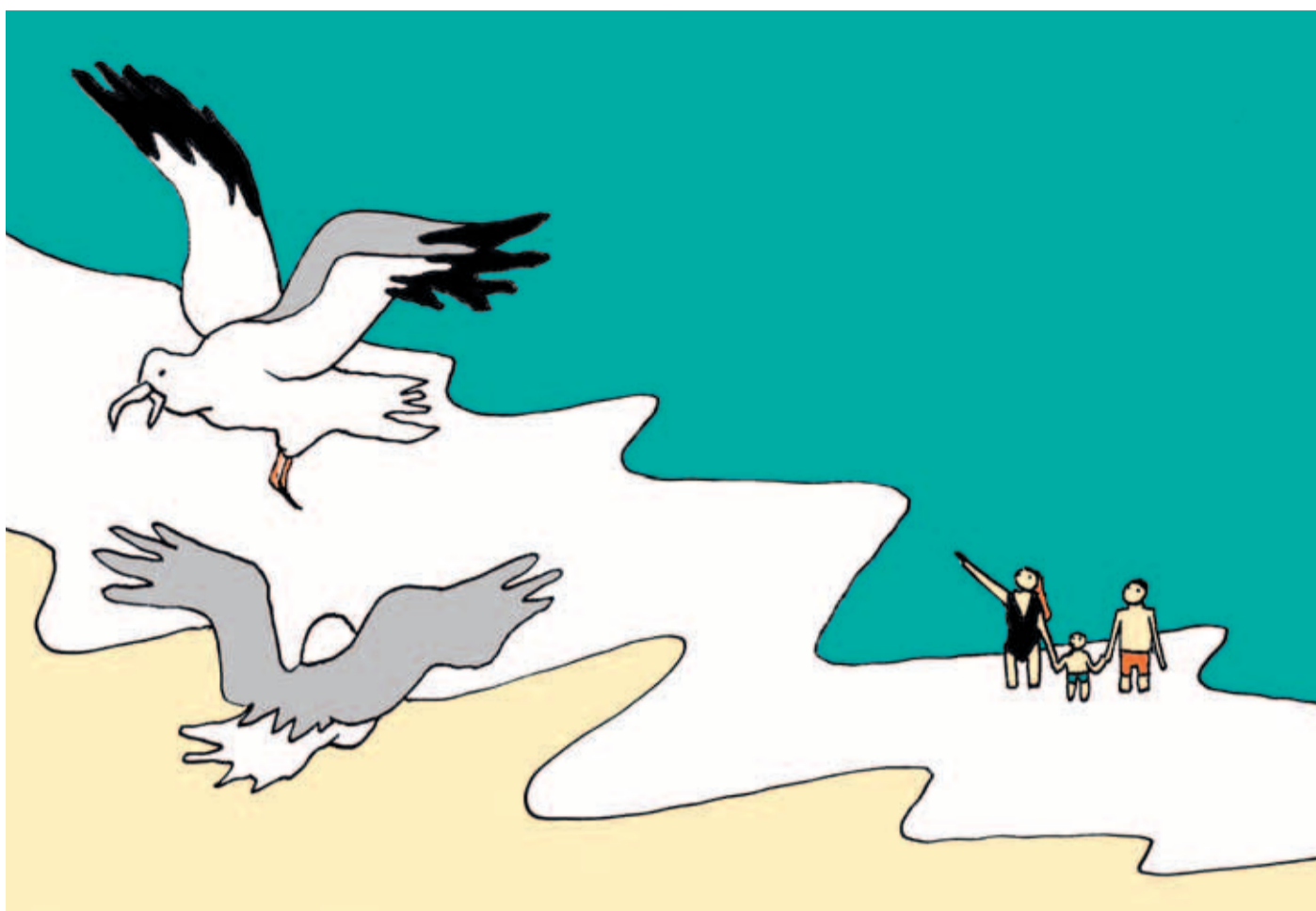
ils sont plusieurs
une belle équipe
depuis des années tous-les-midis-à-heure-fixe
par tous les temps
bien équipés
des grands des petits des longs des ronds
blancs l'hiver rouges l'été
bonnets de bain lunettes de piscine
maillots lycra
des cabines jusqu'à la digue
programmés à nager
ils longent la démarcation
le long des rondins blancs
trait d'horizon
leur crawl musclé ensemble
décalés
ballet rythmé de bras circonflexes
petite musique sérielle du midi
avant la belle tablée



6

swimming girls

c'est leur nom de groupe WhatsApp
trois collègues
avant le boulot faire des longueurs
se retrouvent toujours dans l'eau
c'est la règle
pas de nage à perdre
se récupèrent en route
l'une crawl les deux autres brassent
petit signe de la main ou parole rapide
elles dessinent à la surface
un zigzag en trio
courbes douces aux bouées
elles tiennent le même fil
tirent le temps de l'aube dans chaque inspire
préparent l'espace de leur journée
à chaque expire
sortent ensemble se sèchent se racontent
enfilent des robes
et des sandales dorées



7

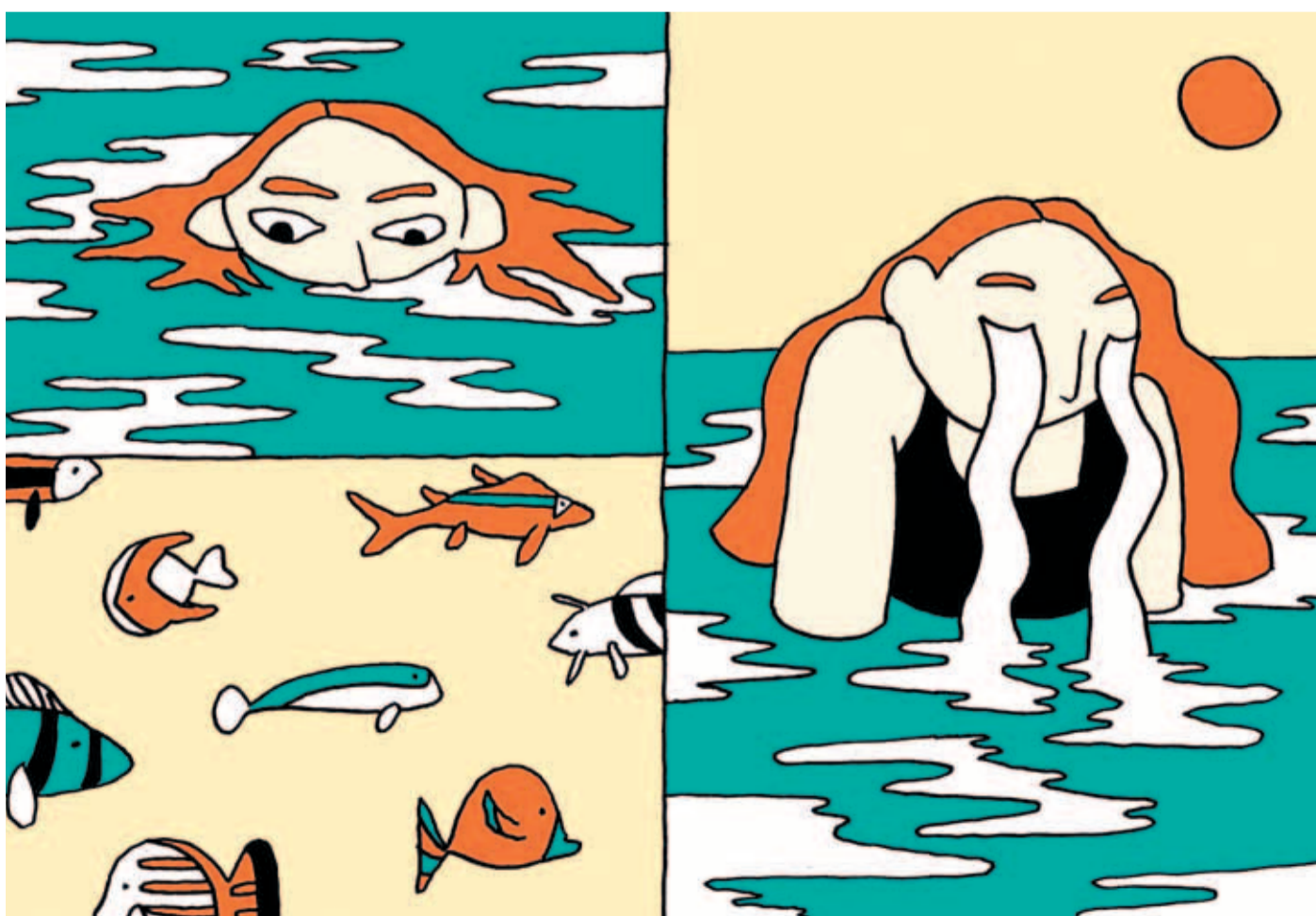
ils n'ont pas encore repris leur souffle
je respire pour eux
un baiser langoureux
bouches immenses yeux fermés
ils sont assis les pieds dans l'eau
une chaleur de catastrophe
ils ont décidé de s'en foutre
de profiter
ils tressent leur langue
nuancent
accélération decrescendo ralentissent
en apnée de ce monde
qui grouille autour d'eux la ville
les grands hôtels
le tourisme traces d'avion dans le ciel
acier l'orage arrive
ne se lâchent pas
se tiennent par leur bouche mêlée
se lèvent lèvres collées
se laissent tomber lourds
s'enlacent
dans l'eau épaisse
d'un monde qu'ils aimeraient noyer

8

peut-être est-il né ainsi
ou suite à un accident
comme on dit
la réponse est dans sa marche
entre le pied gauche et
le pied droit
ses parents lui tiennent chacun une main
cadence fragile
atteindre l'écume de septembre
ces petits cris aigus à l'appel de l'eau
des mouettes pas loin
tant d'efforts face à tout ce bleu
de force
de tenir debout
il hurle jusqu'au cou
de plaisir de joie de jouir
l'eau chaude les mains libres
flotter
flotter
flotter
la gravité se tait
le poids des os
enfin
est léger

9

parce que nager
fait oublier les larmes
sous l'eau la tête
dissout les drames
les algues caressent ses cuisses
elle sait que l'eau douce
fait son travail
élargit ses poumons respirent
les battements réguliers
d'un crawl implacable
elle a trouvé son rythme
elle aime nager seule
ouvrir grands les yeux
frôler le gros poisson
de Charles-Ferdinand R.
traverser le lac
Versoix-Corsier
elle sait qu'il sera là
sur l'autre rive
le temps qu'il leur reste
vivre





Le déserteur

Dans les années soixante les cinéphiles firent la fine bouche quand, rafraîchissant le genre jugé, à tort, exsangue, Sergio Leone lança le *western spaghetti*. Pour quelques raisins de Corinthe de plus, le *péplum pudding* sera de la même farine (*ejusdem farinae*). Nous sommes au quartier latin au milieu du quatrième siècle. Le tout neuf empereur s'appelle Julien, 29 ans. Lutèce est une blonde.



PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

JEAN-LUC BABEL

« Dès juillet les jours déclinent comme la rose latine. » C'est le tube de l'été que fredonne l'empereur entre les dents. Vient l'automne et ses crudités. Ciel bas. « Va-t-il pleuvoir ? » demande-t-il au jardinier.

– Non. Seulement des averses, répond le paysan de Lutèce. L'ondée chère à tes poètes décadents, Seigneur, ce n'est pas la pluie. La pluie n'est pas du ping-pong. Chez nous la pluie promet. Ce n'est pas un jeu. Sauf le respect que je te dois.

Basse ville. Cour des miracles. Midi. Comme une poule mouillée, une petite averse s'aventure enfin à picorer dans la main tendue d'un aveugle, qui se relève en rouspétant.

Dans la soirée, en grosse pécore elle reviendra. Elle jouera des ailes. Les passants s'écartèreront. Décor dressé, la masterclass peut s'ouvrir. Les nuages fourbissent leurs cuivres. Il y aura un grondement lourd de menaces et le ciel sera noir.

Quel bled ! Julien s'embête. Il a froid. Le climat du nord le déprime. Ses dents claquent comme la queue du serpent à sonnette (à castagnettes, plutôt). Mais il se garde de blasphémer. Il n'aime pas qu'on dise « pourri » en

parlant d'un été pluvieux. De son palais du quartier latin, il regarde les noyés pensifs descendre sur la Seine. Il écrit des lettres.

« Ces mangeurs de grenouilles n'ont aucune considération pour ma personne. Leur Montaigne m'a campé, moi son empereur, en jeune singe. L'effronté ! Aura-t-il assez raillé mon goût pour les cartes, l'horoscope, le marc de café et les tables qui tournent ? Je le cite : "Julien est embabouiné de la science divinatoire." Amen. Pardon : ave !

Bien à toi, mon cher Trimalcion.
Ton Julien. »

Il se couche sur un canapé et compte les bateaux-mouches au plafond. Il y a bientôt dix ans qu'il a renié le Christ en secret, et dans son cœur un vide s'est creusé. Il plonge dans le rêve et soudain sursaute, électrisé par une vision : les dieux déboulinés lui ordonnent de remettre leurs soleils sur orbites. Impérativement.

Atalante en jogging est entrée et s'assoit près de lui. Elle reprend souffle. Brusquement joyeux, Julien saisit la lyre et improvise :

« J'ai pleuré à la vie, je peux rire à la mort. Que le crétin analphabète signe avec un X, après tout c'est son nom. La mort ne mettra pas sa petite croix devant le mien. Abjurons à la face de l'univers ! Avant qu'il ne soit trop tard. Sauvons-nous, sauve-moi, ô gentille Atalante ! »

Atalante (son vrai nom est Ajtland) est une blonde sprinteuse de seize ans que Julien a ramenée de chez les Alamans et qu'il compte bien envoyer le représenter à Olympie. Chaque matin il la regarde qui s'entraîne autour des Thermes.

On ne naît pas païenne. On la devient.

Elle disparaît et reparait tour après tour. L'angoisse de Julien dure le temps de l'éclipse.

L'armée romaine guerroye en Alsace pour rétablir la frontière sur le Rhin, divin et fier vieillard à la longue barbe ruisselante. Les soldats aiment beaucoup ce Julien gouverneur des Gaules, leur chef. Ils le hisseront à la tête de l'empire à la place de son cousin Constance, l'empereur détesté.

Julien s'est longuement baigné dans le fleuve allemand. Les hommes y lavent leurs morsures ; les cantinières leurs amphores vineuses et les cuillères en bois. Le climat nordique a endurci Julien. Sa pilosité est devenue plus épaisse. L'hiver promet d'être rude. L'ordonnance démêle au peigne fin cette chevelure de bélier et, des doigts, un à un retire les grains du métal jaune qui fait la réputation du fleuve. (Mais une barrette tient en place une mèche folle à l'odeur de pré-salé.)

Les longues nuits portent conseil. Julien a observé avec bienveillance les Germains, ces barbares lumineux des bois sombres, ces en-

fants intenses du brouillard restés à l'écoute des vents, attentifs aux lueurs et fidèles à leurs légendes. Il a pu apprécier leur ponctualité, leur addiction à l'hygiène, au bon ordre, aux ordres d'en haut. Les siens ont tout à apprendre. Il choisira la méthode douce. À son retour, il décide que le muesli sera chaque matin sur la table du Romain, et chaque maison dotée d'une salle d'eau.

*

Je donnerai l'exemple de la vie saine. Je cultiverai mon jardin. Les carrés seront tirés au cordeau. On trouvera toutes les fleurs, tous les légumes. Les arrosoirs marqueront leurs territoires comme font les chiens, sagement parmi mes pensées.

Moi, le déserteur de religion, les saints des premiers jours m'accusent de repêcher le diable par la queue. Je les vomis. Ils n'aiment rien tant que la pierre pour oreiller, l'herbe amère et l'accordéon, ignorent l'eau, changent en sang le vin de mes vignes, méprisent toute chair et bénissent les canons. Ils complotent un nouveau Déluge, un vaste cimetière marin pour y armer leur arche et fuir jusqu'à Mars.

Ici Rome.

Je décrète la levée des braves. Droit de tous à la maraude !

Cueillons la vie.

Suivons Prométhée. Il ne demande rien. Quand la chandelle est morte, Prométhée ne court pas demander du feu au premier fumeur de gitane qui passe ou à la voisine devant son fourneau.

Il vole !

Il n'attend pas que la nuit le cache. Il vole le feu à la source qui est le ciel d'où provient toute chose. En plein midi.

Que les autruches sortent la tête du sable ! La destruction du monde se fera sans nous...

*

C'est monsieur Tout-le-monde, l'homme de la rue. Les sociologues l'appellent lambda à cause de la ressemblance de la lettre grecque avec l'homme qui marche d'Alberto Giacometti. Il rentre chez lui. La semaine a été dure. Sous un ciel de faïence, plaisir neuf, il s'immerge dans la baignoire. L'empereur a tenu promesse.

L'homme soupèse la douche et, petit curieux, dévisse le pommeau où les paillettes d'or s'agglutinent.

Chantez, lendemains...

*

Flavius Claudius Julianus (331-363), neveu de Constantin I^{er} dit le Grand, qui promulguera le christianisme.

355 : en Gaule.

357 : victoire sur les Alamans à Strasbourg. Rétablit la frontière sur le Rhin.

360 : Proclamé empereur par ses soldats à Lutèce, qui sera toujours Paris. Constance II, empereur en place, marche contre lui, mais meurt de maladie.

361 : Julien seul empereur. Proclame la liberté de culte mais revient officiellement au paganisme, qu'il favorise. Pour les chrétiens, il est l'Apostat.

Juin 363 : meurt en guerre contre les Perses, baby alone, entre Bagdad et Babylone.

Pacifique fait le grand écart

Carnet de bord de l'expédition – 5^e épisode : décembre 2022 - mai 2023



Pour une expédition arctique, passer Noël à Dakar et commencer l'année 2023 en Gambie, c'est pour le moins inhabituel et surprenant. Comme nous vous l'avions conté dans l'épisode « Descendre pour mieux remonter » (*Journal des Bains* 28, hiver 2022-2023), le *Mauritius* a navigué dans des eaux plus méridionales le temps nécessaires à Pacifique de s'organiser en termes d'assurance pour reprendre la route vers le Grand Nord.

Le temps d'une saison, l'équipage a rangé combinaisons et vestes polaires pour sortir les shorts et lunettes de soleil. Nous commençons 2023 sous des auspices plus chauds et faisons face à de nouveaux défis de navigation. Les obstacles à éviter ne sont plus les icebergs mais les filets et embarcations des pêcheurs qui obligent le *Mauritius* à mouiller chaque soir au coucher du soleil.

Stéphanie Stiernon

DESSINS MARFA INDOUKAEVA

La mangrove à la voile

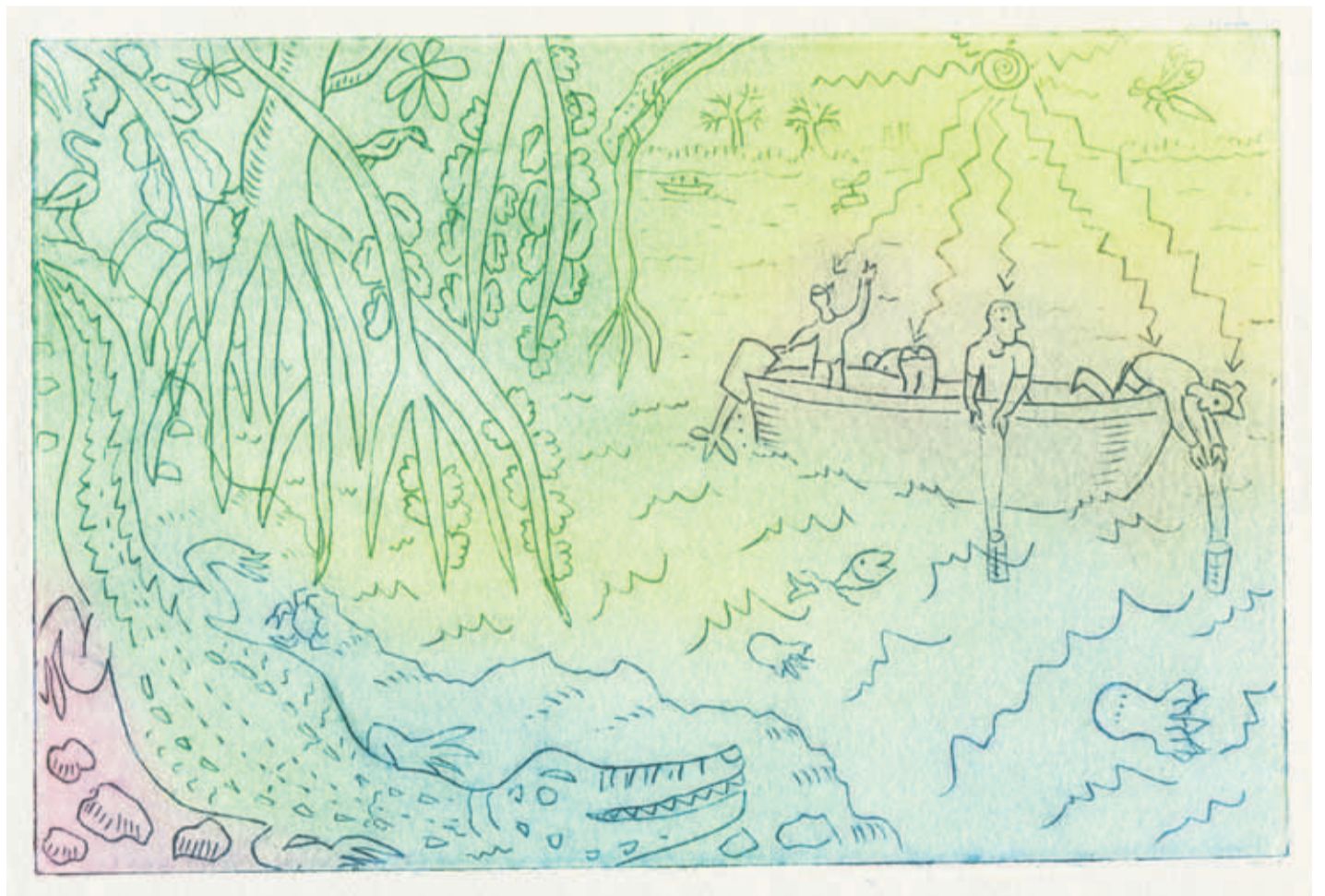
MARION CHERRAK

Entre la minéralité des icebergs groenlandais et la touffeur et vitalité de la mangrove, le contraste est saisissant. Un grand écart thermique et géographique qu'un voilier comme le *Mauritius* peut réaliser avec, comme fils conducteurs, l'eau et le vent. Un changement aussi de palette de couleurs qui passent de bleu, blanc, gris parsemés des teintes bigarrées des habitations groenlandaises aux eaux marrons chargées du fleuve Gambie et à la verdure des mangroves.

La Gambie donc, pays d'Afrique de l'Ouest enclavé dans le Sénégal et bordé par l'Atlantique, est une république indépendante depuis 1965. Sa frontière, résultant d'un partage au temps colonial entre Français et Britanniques, suit le cours de son cœur, le fleuve Gambie. Bordé par la mangrove, une forêt tropicale littorale qui s'épanouit dans les zones à marées, le fleuve dispose d'une faune unique.

Tout comme les écosystèmes arctiques, les mangroves sont mises à rude épreuve et leur survie engagée. Pourtant elles jouent un rôle majeur dans la lutte contre le réchauffement climatique. Ce sont des réserves de grande importance qui participent à la protection côtière et constituent des barrières naturelles contre la salinisation des terres.

À bord du *Mauritius*, un équipage constitué de marins professionnels, d'un jeune en rupture, de deux artistes, de scientifiques, d'étudiants et de membres de Pacifique participe au projet *Sail for Mangroves in the Gambia*. Ce projet de coopération académique emploie le *Mauritius* comme laboratoire flottant avec, pour fil rouge, l'étude des écosystèmes du fleuve.



Les partenaires du projet sont une association gambienne – qui promeut la recherche des écosystèmes maritimes, la formation des futurs chercheurs et océanographes gambiens et l'engagement des communautés locales –, l'institut F.-A. Forel des sciences de l'environnement et de l'eau de l'Université de Genève, l'Université de Swansea (Grande-Bretagne) et Pacifique.

Sur le voilier, les scientifiques se concentrent sur la collecte d'informations écologiques de base : diagnostic de l'état de santé de l'écosystème, notamment des mangroves, par le biais de campagnes d'échantillonnages d'eau et de sédiments et l'utilisation des appareils de mesure présents à bord. Des analyses des émissions de gaz à effet de serre des mangroves, méthane et dioxyde de carbone, sont

réalisées. Ces mesures permettent de mieux comprendre le rôle que joue la mangrove dans la capture du carbone et les échanges gazeux opérant entre eau, mangrove et atmosphère.

Le lancement de la mission se fait en grande pompe dans la capitale gambienne et une journée d'excursion est organisée pour un grand nombre d'étudiants. Enfin, le *Mauritius* commence à remonter le fleuve. Le voilier fera une boucle, de Banjul à Bintang Bolong, s'arrêtant sur plusieurs mouillages pour permettre à son équipage de rayonner dans les mangroves riveraines aux eaux peu profondes.

La vie à bord s'organise. Le cuisinier bénévole, Nicolas, se retrouve rapidement à faire des repas pour une vingtaine de personnes pendant que les scientifiques enchaînent présentations aux étudiants, prélèvements depuis le

Mauritius ou depuis une petite vedette, analyses et conditionnement des échantillons à bord. Le réalisateur Pascal Baumgartner les suit comme leur ombre avec caméra, drone et appareil photo pour documenter l'expédition. Les artistes se plaisent à croquer les contours de la mangrove, les couchers de soleil et dessiner la joyeuse bande des chercheurs et étudiants.

Durant ce projet, Pacifique accomplit pleinement sa mission d'échanges et de partage par la mise à disposition d'une plateforme océanographique menant conjointement des études scientifiques, son projet socio-éducatif et une sensibilisation au travers de l'art grâce aux artistes à bord. Après une semaine bien chargée, le *Mauritius* retourne à Banjul et l'on réfléchit déjà à la prochaine expédition.

Carnet de bord d'une équipière

LISE ZOGMAL

Le voyage, ce n'est pas aller quelque part, mais partir. Theo Angelopoulos

Je vais aux Bahamas avec la Fondation Pacifique, moi qui rêvais de partir avec eux depuis leurs débuts. Hasard du calendrier, je sais au moment où je monte dans l'avion que je serai la seule équipière. Je ne sais pas combien nous serons exactement en tout. Je fais le choix de ne plus projeter, de simplement partir.

Partir au cœur de la mer des Caraïbes, découvrir ces îles et îlots qui déploient leur beauté sauvage. Découvrir la nature souveraine, éviter la vingtaine d'îles habitées, profiter du luxe de la navigation qui permet, comme l'explorateur ou le pirate, d'aborder la terre depuis la mer, de changer de perspectives, de

mouiller où bon lui semble. S'identifier au boucanier audacieux qui pillait les bateaux naviguant le long des routes commerciales pour amasser des trésors, créateurs de la démocratie, selon certains. Chaque jour ou presque, nager, plonger peut-être dans les calcaires coralliens et dans les rochers qui émergent d'un plateau de moins de cent mètres de profondeur. Rencontrer une tortue géante qui prend son air pour aller nager avec moi et se planquer sous une pierre, frôler des raies de plus d'un mètre et prendre conscience du danger potentiel. Se laisser porter par la mer bleue et turquoise, émerveiller par les coraux violets, jaunes fluorescents, verts et marrons, animaux subtils de l'océan, coraux solitaires, coraux coloniaux, constructeurs de récifs, coraux mous qui ressemblent à des cerveaux. Se déplacer dans les mangroves et ne plus savoir la limite entre le ciel et l'eau, entre la terre et le ciel, puis remonter sous le ventre du *Mauritius*, re-

garder ses petits ailerons qui le font ressembler à un mammifère marin géant qui roule dans les vagues, veillé par un barracuda. Étaler, avec l'annexe, le courant d'une passe pour découvrir une marina abandonnée dans son paradis perdu, vestige des barons de la drogue, sable blanc; bleus, blancs, verts qui se côtoient, se mélangent, pour créer un paradis subtil parfois fracassé par les ouragans.

Retrouver le capitaine Khaled, le second Émilien et le bosco Matthieu, dit Cyril Lignac. Déguster le thon pêché la veille à la ligne, en carpaccio, en tartare, en sushis et sashimis, en mi-cuit. Se refaire une santé en mangeant du thazar, parler de la gratte (*ciguatera*), intoxication déjà décrite par J. Cook et continuer à se lécher les babines de poissons. Attraper une daurade coryphène, arc-en-ciel des mers, qui s'échappe, au grand dam de notre chef cuisinier. Réaliser que sur l'eau, en mer, je me sens stable, solide, ancrée à ma nature pro-

fonde, rester calme, rester joyeuse, rester curieuse. Descendre les eaux translucides des Exumas dans les grains, avoir soudain l'horizon restreint et sentir la finitude de l'humain, respirer l'horizon ouvert, dégradés de bleus incomparables. Rire de la plage aux cochons et dormir, bercée par le bruit de la chaîne au mouillage qui parfois racle la coque ou les fonds, se réveiller la nuit au bruit d'un dérapage inattendu. Enfin... entendre le bruit du vent dans les voiles et glisser doucement au portant vers le nord, à nouveau.

Nassau, 22 avril, 29°C, il est temps de reprendre l'avion. Merci à ces trois boucaniers audacieux qui m'ont offert la joie pure et simple de la communauté des marins. Être équipière sur Pacifique, c'est peut-être apprendre à s'équiper de la mère des vertus: la patience ou l'exaltation de l'impromptu.

DESSIN MATTHIEU BERTHOD



Renaissance de *Fleur de passion*

SÉBASTIEN SCHWARZ

En ce mois de mai 2023, presque deux ans après son naufrage dans le golfe d'Aqaba en mer Rouge, *Fleur de passion*, le voilier emblématique de Pacifique, a enfin été remis à l'eau. Il aura fallu deux années de durs labeurs pour effacer progressivement tous les stigmates de cette fortune de mer. Une quarantaine de personnes ont participé à ce colossal chantier: charpentiers et charpentiers, calfauteurs, gréers, mécanicien-ne-s, soudeurs, électriciens, technicien-ne-s, bénévoles, jeunes du programme «Jeunes en mer»...

Bravant les contraintes techniques, climatiques (dans la chaleur estivale du sud du

Portugal), administratives et financières (les assurances n'aiment pas les sinistres), tous ces artisans ont su partager leurs expériences, en équipe d'une dizaine de personnes et au Portugal.

Les bordés brisés (la peau du navire) ont été remplacés par de belles pièces neuves et ajustées, les fuites dues aux diverses déformations et ruptures ont été colmatées par un calfatage de coque tout neuf. Les membrures et varangues cassées et déformées (le squelette du navire) ont été redressées ou changées, les pièces mécaniques démontées et révisées les unes après les autres, de la petite pompe à eau de mer de la cuisine à l'hélice en bronze d'un mètre de diamètre, en passant par les arbres de transmissions, les moteurs et les réseaux du bord. Tout le grément a été démonté et

inspecté en atelier, du grand mât de 27 mètres aux petites goupilles de 3 cm qui sécurisent certaines manœuvres. L'échouage d'un voilier de 100 tonnes lancé à 7,5 nœuds, ça ne s'efface pas facilement.

Quelques cicatrices restent gravées dans la matière et viendront s'ajouter aux nombreux souvenirs de cet ancien dragueur de mines allemand de 1941.

Les derniers coups de pinceaux recouvrent enfin les marques de cette longue lutte contre l'abandon, la fatigue et le désespoir. Nous parlons à nouveau de projets de navigation!

Cap au large pour 2023, qu'un vent pacifique gonfle à nouveau les 300 m² de la voilure de *Fleur de passion*! Et bravo aux passionné-e-s qui ont su offrir à ce «vieux grément» sa cinquième vie!

Perspectives

Après une année de suspension, l'expédition en Arctique reprend son cours avec le même objectif: explorer l'océan Arctique, franchir le passage du Nord-Ouest et mener des projets pluridisciplinaires avec nos partenaires. Afin de poursuivre au mieux ses missions, Pacifique continue l'expédition sur un autre voilier, le *Que Sera*, plus adapté pour le pôle. Pour garantir le suivi du projet socio-éducatif «Jeunes en mer», le voilier *Mauritius* va venir suppléer *Fleur de passion*.

En plus des projets scientifiques et artistiques existants, Pacifique a le plaisir d'accueillir à son bord le projet «Beyond her Horizons». Une expédition polaire féminine qui se déroule dans le passage du Nord-Ouest. Le voyage a pour objectif de documenter et d'honorer les histoires inédites des femmes inuites et canadiennes dans l'histoire de l'exploration de l'Arctique. Une mission scientifique sera menée par l'une des initiatrices dans le cadre de ce projet, de Pond Inlet à la mer de Beaufort.

www.pacifique.ch

PRÈS DE CHEZ VOUS LA CULTURE
PREND SES QUARTIERS D'ÉTÉ

ÉTÉ 2023
WWW.VERNIER.CH/LACONTRESAISON

VERNIER
culture

LA LA LA LA LA
CO CO CO CO CO
NT NT NT NT NT
RE RE RE RE RE
SA SA SA SA SA
IS IS IS IS IS
ON ON ON ON ON

VERNIER 
Une Ville pas Commune

Culture et communication
022 306 07 80 • scc@vernier.ch
www.vernier.ch/lacontresaison

  
Ville de Vernier

www.vernier.ch

Bourses de création en bande dessinée
Dépôt jusqu'au 1er septembre 2023
www.myprohelvetia.ch/litterature

COMIC



ILLUSTRATION MATTEAGIANOTTI.CH

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Saison 23-24

Théâtre / Comédie / Création
19.9—15.10.23
La Comédie des erreurs
William Shakespeare

Les Contes du Crève-Cœur
Dimanche 26.11.23
Contes croustillants
Par Barbara Sauser / dès 6 ans

Performance boulangère / Voyage multi-sensoriel / Accueil
14.11—10.12.23
Le Chant du Levain
MG-Compagnie

Théâtre / Comédie romantique / Création
16.1—11.2.24
Le Mec de la tombe d'à côté
D'après le best-seller de Katarina Mazetti

Les Contes du Crève-Cœur
Dimanche 17.3.24
L'enfant qu'on ne croyait pas
Par Deirdre Foster / dès 8 ans

Théâtre / Comédie / Création
5—31.3.24
Crocodiles
Fanny Gurunlian

Les Contes du Crève-Cœur
Dimanche 12.5.24
La parole est un fruit !
Par Cathy Sarr / dès 5 ans

Opéra-Théâtre / Humour / Création
23.4—19.5.24
La Famille Don Juan
Compagnie Comiqu'opéra

LE CRÈVE CŒUR

Chemin de Ruth 16 | Cologny | Genève
+41 22 786 86 00 | lecrevecoeur.ch

L'enregistrement de la mort en direct

La mort ne m'aura pas vivant. Jean Cocteau (1889-1963)

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

Un homme est subitement décédé alors qu'il passait un électroencéphalogramme. L'appareil a relevé alors une activité proche de celle des rêves et des souvenirs.

Comment savoir ce qui se passe dans notre cerveau au moment de notre décès ? C'est par hasard que des chercheurs ont obtenu un élément de réponse. Paradoxalement, la mort tragique d'un patient a offert aux scientifiques l'opportunité d'une vie, leur permettant d'enregistrer inopinément l'activité cérébrale 30 secondes avant et après que le cœur du patient a cessé de battre, écrit *ZME Science*. «Juste avant et juste après que le cœur a cessé de fonctionner, nous avons observé des changements dans une bande spécifique d'oscillations neurales, appelées oscillations gamma, mais aussi dans d'autres telles que les oscillations delta, thêta, alpha et bêta», explique le Dr Ajmal Zemmar, neurochirurgien à l'Université de Louisville (États-Unis).

Pour connaître la place du hasard dans la recherche scientifique, je sollicite la professeure Fabienne Picard, médecin adjointe dans l'unité d'épileptologie du service de neurologie des Hôpitaux universitaires de Genève. «Une certaine forme de hasard joue parfois un rôle dans les neurosciences. Plus largement, un exemple de hasard en médecine a été la découverte de la pénicilline. Alors que le chercheur Fleming avait laissé des boîtes de Petri contenant des staphylocoques dans son laboratoire pendant ses vacances, à son retour des moisissures provenant d'un champignon avaient tué les staphylocoques. Ces moisissures contenaient une substance anti-bactérienne, la pénicilline.»

Comme le rapporte le neurochirurgien de l'Université de Louisville, l'étude parle d'oscillations bêta, delta, alpha, teta qui seraient liées à la mémoire. «Ces ondes gamma sont les oscillations cérébrales les plus rapides et sont associées à des fonctions d'acquisition de connaissance et de récupération de la mémoire. Il est intrigant de supposer qu'une telle activité pourrait soutenir l'idée d'un dernier rappel de vie qui pourrait avoir lieu à l'état proche de la mort.» Un rappel de vie à l'état proche de la mort, c'est possible, professeure Picard ? «Cette mise en évidence d'ondes gamma prédominantes permet d'émettre l'hypothèse selon laquelle il y aurait à un moment donné suffisamment d'activité cérébrale pour vivre une expérience intense telle qu'une expérience de mort imminente (EMI ou *Near Death Experience*). Dans certaines expériences de mort imminente, en dehors de la vision d'une lumière, d'une union au monde, parfois d'une expérience de sortie du corps, des épisodes de réminiscence de sa vie sont parfois décrits. Il est difficile de savoir si de véritables souvenirs arrivent à ce moment ou si ceux-ci ne se forment pas a posteriori, juste après l'expérience, la mémoire étant très malléable.» Professeure Picard, est-il possible, au moment de notre décès, de voir défiler le film de sa vie ? «Pas forcément voir défiler le film de sa vie, mais il pourrait s'agir d'un état de clarté mentale, par une sorte de saturation des systèmes de prédictions et d'anticipation habituelles liées aux expériences passées, laissant le cerveau dans un état de présence et de perception directe avec une sensation d'unité avec le monde. L'homme a toujours cherché à savoir ce qui se passe après la mort.» Cette



Photographie Eden Levi Am

étude ouvre-t-elle des pistes de recherche ? «Je ne pense pas qu'en découvrant ce qui se passe au moment de la mort cela donne des réponses sur ce qui se passe après la mort. Pour ma part, j'ai travaillé sur l'épilepsie extratemporelle, qui est une forme rare d'épilepsie au cours de laquelle les patients ont des crises qui peuvent débuter par un état extraordinaire de clarté mentale et de sensation d'union avec "le tout", semblable à une expé-

rience mystique (qui présente quelques similarités avec l'expérience de mort imminente, mais aussi des différences, en particulier quant au ressenti de la conscience de soi). Le fait que notre cerveau soit capable d'engendrer un état "mystique" lorsqu'il est le siège de décharges épileptiques dans certaines régions cérébrales pourrait nous interroger, par rapport à l'existence ou la non-existence de Dieu.»

L'interprétation d'un enregistrement de 30 secondes avant et après la mort reste un questionnement pour les scientifiques. Et voilà qu'une équipe de chercheurs basée aux États-Unis a stupéfié la communauté scientifique en réussissant à restaurer la fonction cellulaire dans le cerveau de porcs quelques heures après leur décapitation. Dans leurs dernières recherches, publiées dans la revue *Nature*, ces scientifiques ont cherché à étendre cette technique à l'ensemble du corps de l'animal. Ils ont provoqué une crise cardiaque chez des porcs anesthésiés, ce qui a empêché le sang de circuler et privé leurs cellules d'oxygène – sans oxygène, les cellules des mammifères meurent. Au bout d'une heure, ils ont injecté dans les corps morts un liquide contenant le sang des porcs (prélevé de leur vivant) et une forme synthétique d'hémoglobine – la protéine qui transporte l'oxygène dans les globules rouges. Ils ont ajouté des médicaments qui protègent les cellules et empêchent la formation de caillots sanguins. Le sang a recommencé à circuler et de nombreuses cellules se sont remises à fonctionner pendant les six heures suivantes, y compris dans des organes vitaux comme le cœur, le foie et les reins. «Ces cellules fonctionnaient des heures après, alors qu'elles n'auraient pas dû fonctionner. Cela montre que la disparition des cellules peut être stoppée», a déclaré lors d'un point presse Nenad Sestan, auteur principal de l'étude et chercheur à l'Université de Yale. L'équipe espère que cette technique, baptisée OrganEx, pourra être utilisée pour «sauver des organes» en prolongeant leur fonctionnement, a-t-il expliqué.

C'est tellement ahurissant que je contacte le Dr Zak Allal, ancien cofondateur de l'Organ Preservation Alliance, actuellement chercheur en neurosciences à l'Université de Finlande Orientale, pour lui demander si ces recherches permettront de sauver la vie de personnes en attente d'une greffe ? «Effectivement, stopper la mort cellulaire, et restaurer les fonctions biologiques, est bel et bien possible en théorie et en pratique en laboratoire. Cela-dit, son adoption et sa démocratisation à travers le monde prendront beaucoup plus de temps, à cause du coût élevé de ces technologies et de la question de leur financement sur une échelle systémique. Je ne parle pas des cas spéciaux d'utilisation, comme par exemple le fait que le Département de la défense américain a déjà financé et eu recours à ces technologies pour les soldats des forces spéciales. Il y a aussi les aspects éthiques et les questions d'ordre réglementaires que cette technologie posera, et auxquels les systèmes de santé voudront avoir des réponses avant de les intégrer en masse.»

Docteur Allal, stopper la mort cérébrale, cela pourrait-il ouvrir la voie à l'immortalité ? «Il me semble crucial de souligner qu'il faudra faire la différence entre stopper la mort cellulaire/restauration des fonctions biologiques des organes comme le cœur, les poumons, le foie, les reins, le pancréas d'une part, et le cerveau d'autre part. Je le dis, car des annonces de résultats pareils ouvrent la voie à la spéculation transhumaniste et à la question de l'immortalité. Nous mesurons bien que nous savons peu sur la mémoire, la conscience et la mort. Faire le raccourci et dire que nous serons en mesure un jour de stopper la mort du cerveau et donc pourrons bientôt être immortels est pour ma part une erreur.» Comme le rappelle Albert Einstein (1879-1955) : «La mort n'est pas la pire chose de la vie. Le pire, c'est ce qui meurt en nous quand on vit.»

Un don, un droit...? Un bonheur!

La question de l'imbrication de l'eau dans nos vies, de ses rôles dans nos sociétés ou de notre implication vis-à-vis d'elle se pose avec toujours plus d'acuité, en parallèle ou en lien avec les changements climatiques. Il est même surprenant, alors qu'une conférence onusienne vient de se tenir fin mars à New York – 46 ans après la première! –, que ce sujet crucial pour la vie sur Terre ne soit pas au même niveau dans l'agenda politique que le climat et la biodiversité.

GILLES MULHAUSER

L'autorité cantonale que j'ai la chance de diriger – l'Office cantonal de l'eau – intègre aujourd'hui, dans la mise en œuvre de la politique publique concernée, la prise en compte de pas moins de vingt usages, services ou prestations écosystémiques dus à l'eau.

Pour les plus connus – hydroélectricité, énergie thermique, eau potable, irrigation, navigation, pêche professionnelle –, l'usage de la ressource fait l'objet d'un prix qui permet d'en financer les infrastructures, d'en gérer la distribution la plus équitable possible et la dépollution la plus complète.

D'autres prestations, d'importance variable selon le bassin versant considéré et les habitudes culturelles des riverains, sont délivrées par les écosystèmes aquatiques d'eau douce sans qu'une comptabilité directe n'intervienne : baignade, purification spirituelle, inspiration artistique, sports d'eau vive, pêche de loisirs, etc.

Enfin, et cela me paraît la part qui devrait être la moins négligée, l'eau assume des fonctions régulatrices pour les grands cycles de la planète (thermique, épuration, transit sédimentaire...) et pour les autres êtres vivants (reproduction, communication, migration, santé...): cette grande partie, invisible pour l'humanité, semble « aller de soi » puisqu'elle n'est pas monétarisée. Paradoxalement, c'est parfois sur les bords d'une grande masse d'eau que la prise de conscience de tous les bénéfices dus à l'eau sont appréhendés le moins globalement, comme si l'abondance permettait de remettre à demain une responsabilité d'économie (dans les deux sens du terme).

Revenant tout récemment d'un voyage de plusieurs semaines dans le bassin du Mékong, je poursuivrai la réflexion en fonction des observations que j'ai pu y faire et qui n'ont pas la prétention d'une quelconque anthropologie. Invité à la prestigieuse Commission du Mékong – à laquelle la Chine n'est pas partie prenante –, j'y ai fièrement montré quelques exemples de la gestion transfrontalière du Léman et du Rhône en espérant que cela puisse inspirer un tant soit peu le dialogue entre les six pays concernés: Laos, Thaïlande, Birmanie, Cambodge, Vietnam et Chine, qui comme chacun le sait tient les sources du fleuve. La conférence a beaucoup parlé du modèle de développement et de la question des barrages, assez peu des enjeux écologiques et sociaux...

Sur le terrain, j'ai vu la joie des enfants jouant et se jetant dans les eaux jaunies du fleuve, oubliant quelques minutes leur téléphone portable sur la berge; j'ai vu l'énergie mise par les pêcheurs à renouveler sans cesse les techniques pour assurer le repas quotidien de leur famille; j'ai vu l'activité de navigation qui relie les villages et permet un brin de tourisme; j'ai vu les grottes sacrées aux mille bouddhas accessibles seulement par bateau, j'ai vu des formes de vie – oiseaux, insectes – qui n'existent que dans ce bassin versant; j'ai vu les vœux adressés au fleuve lors du Nouvel An sous forme de barquettes en feuille de bananier portant une bougie ou, sur les berges, de tas de sable avec des banderoles votives; j'ai vu comment les temples khmers avaient composé avec la gestion de l'eau il y a plus d'un millénaire; j'ai vu comment les rizières épousaient joliment les fonds des vallées... Oui, dans un sens, le fleuve est encore la « mère des eaux » du bassin, bien vivant, jouant ses fonctions essentielles.

Mais j'ai vu aussi toute la montagne et ses lambeaux de forêt primaire qui brûlent pour



Sur les bords du Mékong. Ci-dessous, chercheuses d'or. Photographies Gilles Mulhauser



une agriculture de subsistance aléatoire, couvrant le pays entier d'un écran de fumée affectant la respiration de tout le monde; j'ai vu les torrents de cendres se déverser dans le fleuve réceptacle; j'ai vu des femmes immergées toute la journée à la recherche d'une éventuelle paillette d'or; j'ai vu les tonnes de plastiques, pour la plupart des bouteilles en PET d'eau «minérale», couvrir intégralement la surface des contre-courants à l'aval des rapides; j'ai vu l'extraction du sable n'alimentant plus le delta qui doit être artificiellement protégé de l'érosion. Je n'ai vu quasi aucun raccordement pour la gestion des eaux usées. Et tout ce que je n'ai pas vu...

Bousculé par ces observations, j'ai aussi pu vivre l'expérience physique d'une maison qui brûle et j'avoue avoir de la difficulté à recomposer le puzzle entre tous ces cycles complexes et à tenter de formuler quelles seraient les

mesures les plus urgentes à réguler à l'échelle d'un tel bassin versant (800 000 km²).

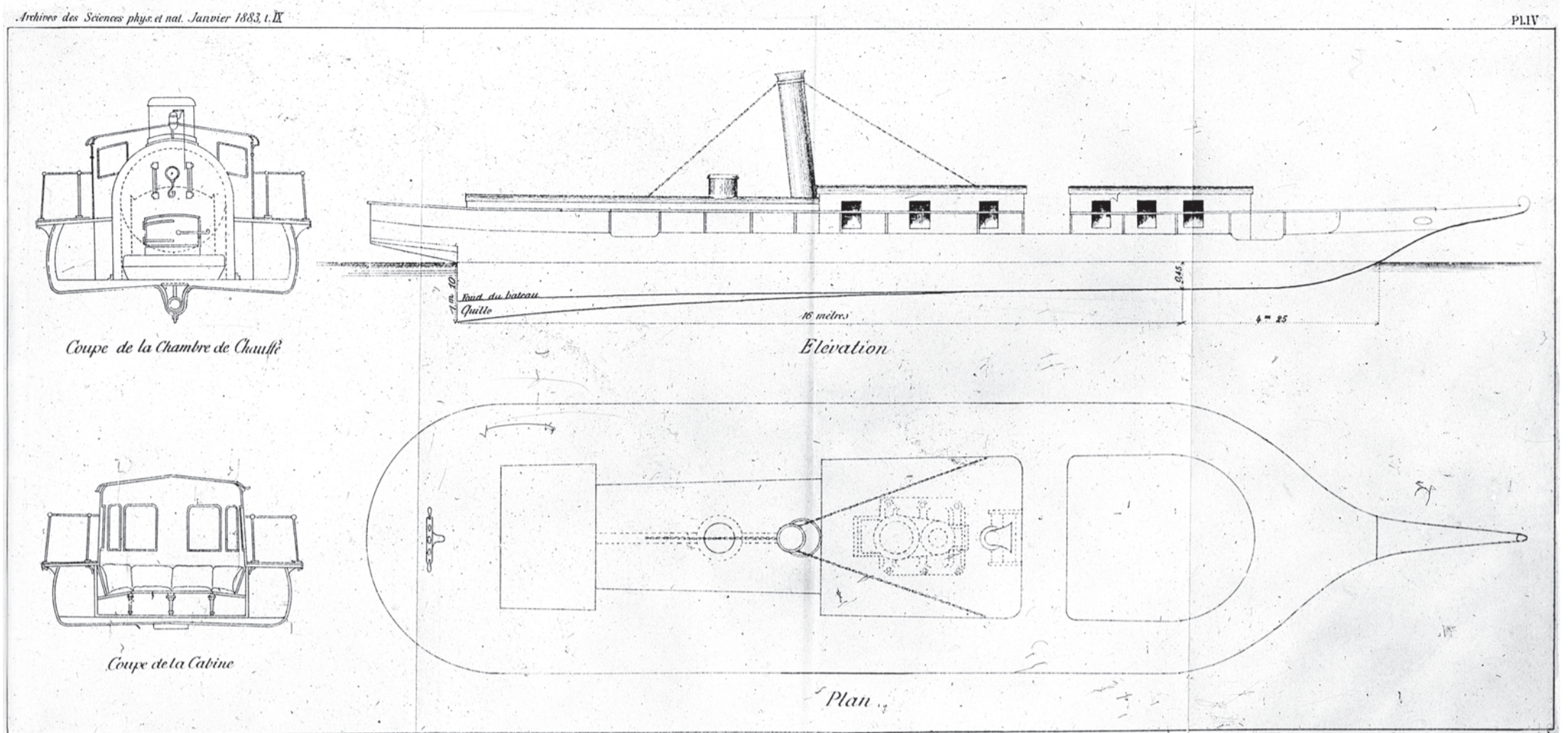
Mettre en cohérence l'économie circulaire de l'eau sous nos latitudes, malgré les nombreuses données disponibles, est déjà éminemment complexe; parvenir à un juste prix, à une juste distribution des bénéfices écosystémiques pour chacun des usages et services, dans notre système pourtant institutionnellement bien rôdé, nécessitera encore de nombreux ajustements.

Je reste pourtant profondément convaincu que les solutions proviendront plus de la relation et des expériences individuelles que chacun développera avec l'eau en tant que sujet. Que cela soit à travers la notion de plaisir ou celle de responsabilité relationnelle, la question peut rester ouverte pour offrir plusieurs angles d'approche... À titre personnel, je peux dire que, le matin du dernier jour de mon

voyage, quand j'ai entendu les impacts des gouttes du premier orage annonciateur de la saison des pluies venir «laver», «dépoisser» tout cela et rafraîchir d'un coup l'atmosphère de quelques degrés, une gratitude soudaine est montée en moi pour tous ces cycles qui vont tellement de soi que nous les oublions. Comme libéré des questions sans réponse, j'ai pu sourire sous la pluie, laisser de côté l'eau en bouteille – une eau «morte», à 28 degrés, ayant subi les sept traitements nécessaires certifiés par l'autorité – et, en ouvrant simplement la bouche, me laisser abreuver en disant merci à cette eau du ciel, vivante.

En écho, j'ai pu aussi dire merci à l'eau des torrents de nos montagnes que je peux boire à même le rocher pendant mes randonnées alpines: imaginez bien alors que cette sensation, cette expérience physique, emmène bien au-delà du plaisir!

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques coups bas.



Plan du bateau de Raoul Pictet, 1882. Collection du Musée du Léman

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Le moins que l'on puisse dire est que le savant genevois Raoul Pictet avait les moyens de ses ambitions grandioses. Lorsqu'en 1882 il se décide à étudier la vitesse des bateaux, il ne se contente pas de théories et de calculs, mais fait construire à Morges un véritable bateau à vapeur. D'une longueur de 20,25 mètres pour une largeur de 3,90 mètres, l'engin est certes moitié plus petit que le *Dauphin*, le bateau de transport (500 passagers) construit concomitamment dans le même chantier naval, mais incroyablement plus grand que tous les instruments de laboratoire classiques.

Mis à l'eau le 6 août 1882, le bateau a pour mission de confirmer que sa forme, imaginée par Pictet, lui permet de glisser sur l'eau à partir d'une certaine vitesse et donc «de transporter le plus vite et le plus économiquement possible [...] un poids donné de marchandises». Malgré de premiers résultats encourageants – le *Journal de Genève* annonce «une éclatante confirmation du principe sur lequel le bateau a été construit» –, Raoul Pictet doit déchanter car la machine à vapeur de son bateau n'est pas suffisamment puissante pour mener son projet à bien. Qu'à cela ne tienne, il se tourne vers la Compagnie générale de navigation sur le lac Léman pour louer le fameux *Winkelried*, ce bateau de plus de 60 mètres capable d'embarquer 1200 passagers. Remorqué par ce colosse du lac, son

«bateau modèle» ou «bateau géométrique» – Pictet emploie les deux appellations – atteint finalement une vitesse suffisante, soit 27 km/h. Pictet peut ainsi confirmer que son bateau parvient bien à glisser sur l'eau.

Pour mettre en lumière l'intérêt d'un tel bateau, Pictet fait appel au *Gitana*, le célèbre yacht de la baronne de Rothschild, qui peut atteindre la vitesse de 41 km/h. En analysant les performances de son bateau et de celui de la baronne, il montre qu'à petite vitesse le *Gitana* «marche plus aisément et prend moins de force», mais qu'à partir de 19,5 km/h son bateau prend l'avantage. Avec la vitesse, le *Gitana* «s'enfonce tellement au-dessous de ses lignes que les bordages de l'arrière sont au niveau de l'eau, tandis que notre modèle s'élève simultanément à l'avant et à l'arrière en diminuant ainsi considérablement la section immergée». Le verdict est sans appel: à 27 km/h, le bateau de Pictet demande un effort 52% plus faible que le *Gitana*.

Ces beaux résultats ne sont pas suffisants pour assurer un avenir au «bateau géométrique» qui, pourtant, est considéré comme le premier hydroglisseur de l'histoire. Début 1884, il est en effet vendu à l'entreprise des forces motrices du Rhône qui l'utilisera vraisemblablement pour remorquer des dragues. Quant à Raoul Pictet, il ne semble pas avoir persévéré dans l'ingénierie navale, se consacrant à ses travaux, scientifiques et industriels, sur la réfrigération.

* Conservateur du Musée du Léman.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Mais qui était donc Raoul Pictet? On ne se souvient globalement de lui que pour ses travaux sur la réfrigération et leur mise en pratique. Pourtant, en scientifique éclairé, Raoul Pictet s'est aussi intéressé à d'autres projets, dont celui, un peu fou, d'imaginer le premier hydroglisseur de l'histoire.

Nous voilà donc loin des gaz et des fluides propres à fabriquer de la glace. Mais Raoul Pictet n'est pas tout à fait un néophyte en la matière. Il a tout de même gagné, plus jeune et à deux reprises, un prix pour ses travaux sur la résistance de l'air. De là à travailler sur la résistance de l'eau, il n'y avait qu'un pas, ou une brasse à franchir.



Raoul Pictet (1846-1929)
archivesfamiliepictet.ch

Son intérêt pour ce projet a priori farfelu n'est pas né dans son seul esprit. Ami du général Guillaume Henri Dufour et de l'un de ses arrière-grands-oncles, médecin et grand voyageur devant l'éternel, l'idée leur était venue ensemble un soir de juillet, alors qu'ils dégustaient un sorbet produit par l'une des fameuses machines de Raoul.

Le général Dufour, vainqueur du Sonderbund, voulait à tout prix protéger les côtes suisses d'une possible invasion par le lac depuis la France voisine, le spectre de Napoléon et de son département du Léman planant encore au-dessus de Genève. Mais son idée principale était de mettre en place un transport rapide des troupes par voie lacustre, pour éviter la lenteur et les cahots des chemins de campagne. Mon lointain aïeul, à peine de retour d'Hawaï et de Maui plus particulièrement, où il avait décidé de panser les déboires de son échec de ferme de lamantins dans le vieux Rhône, était encore tout ébouriffé du vent et du sel de ses interminables journées à surfer sur un longboard.

Ainsi, peu à peu, le projet commença-t-il à prendre forme. Gagner en rapidité tout en faisant surfer le navire, afin que celui-ci ait le moins de prise avec l'eau. Le problème était simple. La réponse complexe. Aller plus vite pour que le bateau déjauge et vole comme un exocet au-dessus des flots. Le tout consistant à trouver la forme adéquate et la force suffisante pour soulever l'embarcation et cela avec un fichu bateau à vapeur.

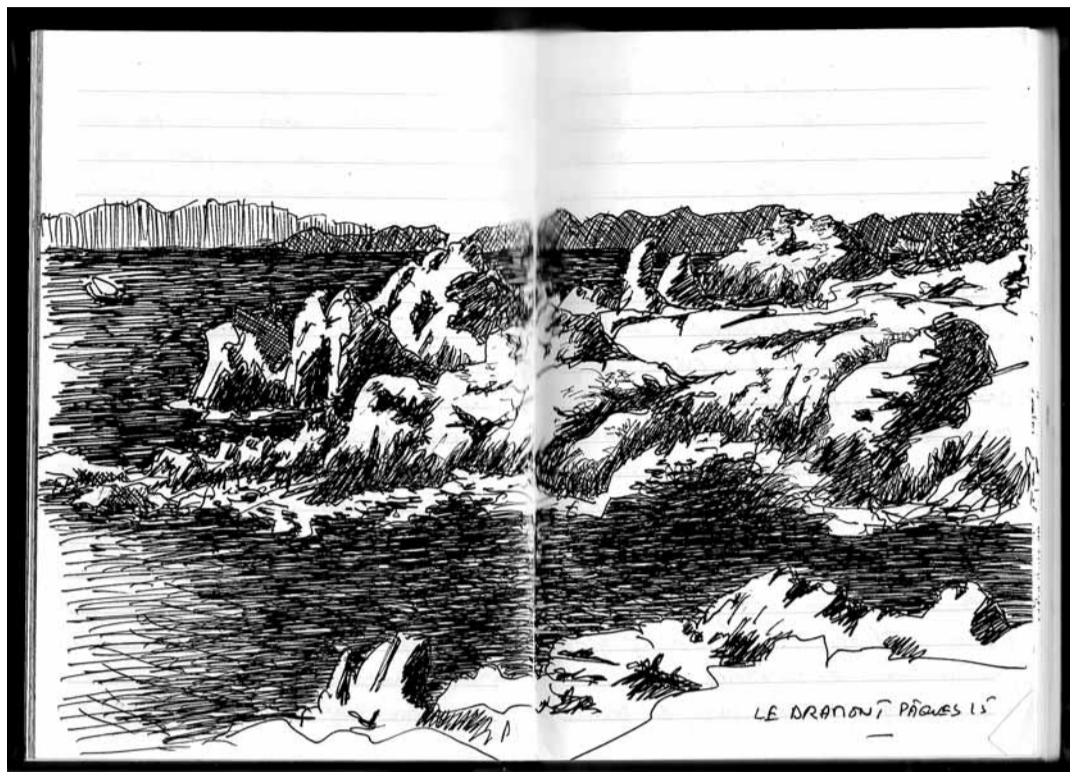
Un jeu d'enfant en théorie. Un casse-tête en pratique. Les bonnes idées mettent du temps à mûrir et la technologie doit aller de pair. Le siècle n'était malheureusement pas encore prêt pour cette invention, mais il est certain qu'elle aura insufflé, pour les chercheurs suivants, l'énergie nécessaire à faire avancer la science.

Et bien heureusement, depuis la chute de Napoléon, la France n'a plus jamais tenté d'envahir la Suisse.

Du Léman à la Méditerranée

FRÉDÉRIC D'AGAY

Mon excellent ami et confrère genevois, Serge, me surprend en évoquant Agay, ma patrie des bords de mer dans son article de votre cher journal (voir en page 4). Agay et Maupassant... ce Normand épris de la Provence et de sa côte. Il fuyait – déjà – les premiers touristes de Cannes, la ville qu'il détestait (« Des princes, des princes, partout des princes! Ceux qui aiment les princes sont heureux! ») et sur son bateau *le Bel-Ami* voguait vers Agay, où se déroulent les plus belles pages du roman, et Saint-Raphaël. Dans cette ancienne bourgade de paysans et de pêcheurs, le grand écrivain Alphonse Karr s'était réfugié avec son bateau de pêche. Ce personnage bien oublié aujourd'hui pourrait être qualifié de « Jean d'Ormesson du XIX^e siècle » : comme lui, directeur du *Figaro*, auteur à succès jusqu'à sa mort, bourreau des cœurs, doté d'un esprit brillant et recherché dans Tout Paris! Ses bons mots faisaient fureur dans ses recueils intitulés *Les Guêpes*. Son aphorisme le plus fameux est son avis sur la suppression de la peine de mort, souhaitée par son ami et rival Victor Hugo : « Que Messieurs les assassins commencent! » Rivaux en amour, ils étaient à la fois rivaux et complices en littérature. Lorsque Victor Hugo entra à l'Académie française, il écrivit un billet à son confrère : « Mon cher Alphonse, Présentez-vous à l'Académie, je serai la porte béante par laquelle vous entrerez... » Il lui fut répondu : « Mon cher Victor, si je me présentais demain à l'Académie, j'aurais toutes les voix sauf une, la vôtre. » Les deux écrivains étaient farouchement opposés à Napoléon III. Lors du coup d'État de « Badinguet », ils s'exilèrent. Alphonse Karr se réfugia à Nice, alors ville des États de Savoie, et dans le grand jardin de sa villa cultiva des roses expédiées à Paris dans le train du soir et vendues fraîches le lendemain matin. Sa notoriété fit que nombre de Parisiens et surtout de Parisiennes, de touristes, venaient l'importuner.



Croquis de Frédéric d'Agay

Avec son gendre, Léon Bouyer, ils découvrirent la plage des Corailleurs, à l'entrée de Saint-Raphaël avec leur *pointu*... et cet endroit virgilien leur parut être l'Éden. Alphonse Karr acheta une ancienne fabrique qu'il appela *Maison Close* et où il se fixa avec sa famille. Et sur son yacht *le Nautilus*, ils rejoignaient au printemps Maupassant sur son *Bel-Ami* et ancrèrent dans la rade d'Agay, sous le château... La fille d'Alphonse Karr, Jeanne Bouyer, jouait de l'harmonium sur le pont pendant que leur parvenaient les effluves des orangers en fleur. Ces souvenirs merveilleux m'ont été racontés toute mon enfance par tante Violette Bouyer-Karr, marraine de mon grand-père, morte centenaire en 1977. Voilà ce que je voulais ajouter au papier de Serge! Mais j'étais parti sur les liens entre la Suisse et la Provence, entre le Léman et la Méditerranée...

Parmi mes voyageurs suisses préférés en Provence, je citerai tout d'abord Horace

Bénédict de Saussure, le célèbre naturaliste et alpiniste genevois! Il vint en 1780 et 1787 en Provence, périple raconté dans ses *Voyages dans les Alpes*, parus entre 1779 et 1796. Il commence par la côte de Nice à Agay – s'est-il arrêté à la maison? –, excursions dans l'Estérel à la Sainte-Baume de Saint-Honorat, à la recherche des volcans éteints. De Fréjus à Hyères, il va aux îles, au Mont des Oiseaux de Carqueiranne, sur les volcans éteints de Gémenos, à Toulon, Marseille, Aix, à l'ancien volcan de Beaulieu à Rognes, Avignon, une excursion à Vaucluse autour de Grignan, puis Arles, Salon et La Crau.

Ainsi, c'est un voyage principalement centré sur la géologie mais en définitive assez complet et passionnant par sa description des panoramas, points de vue, spectacles des montagnes et des cours d'eau, la qualité de l'air, comme sur le caractère défiant puis très obligeant des Provençaux qui démontre un bon

esprit d'observation, et une habitude suisse de contact sans morgue.

J'aime énormément aussi Rodolphe Töpffer, autre Genevois qui évoque la Provence dans ses *Nouveaux voyages en zig-zag*, publiés avec une préface de Sainte-Beuve, à Paris, en 1853. Arrivé de Suisse en Italie par les Alpes avec sa famille, il emprunta la corniche à partir de Menton et Monaco pour Nice, Antibes, Grasse. À partir de là, trait original, il prend la route Napoléon : Le Logis du Pin, Castellane, Barrême avant de gagner le Dauphiné.

Il parle de lui à la troisième personne dans son récit et avance toujours content, positivant tout, avec esprit, ironie et malice. Il nous raconte avec force détails et humour les auberges et les hôtes, les douanes, la police des frontières et les attentes dans les consulats pour les passeports, essaie de parler provençal... Ce sont des détails de vie quotidienne de très grande valeur qui en font un des textes majeurs du voyage en Provence au XIX^e siècle.

Et enfin je voudrais citer un dernier Genevois, Jacob-Frédéric Lullin de Châteauvieux (1772-1841), agronome et fin lettré qui a laissé des *Voyages agronomiques en France*, publiés *post mortem* en 1843. En Provence, il donne un panorama général du pays avec un fort esprit de synthèse et d'une grande hauteur de vue. Il s'intéresse aux oliviers, à leur amélioration et à la production d'huile d'olive, compare les huiles d'Aix, celles du Var et des Basses-Alpes. Il détaille les cultures des bords du Rhône et du Var, l'élevage et la transhumance des moutons. J'aime cet agriculteur qui rejoint Alphonse Karr et Léon Bouyer... Je termine, disant que dans ma bibliothèque trône le *Voyage dans les départements du Midi de la France*, par Aubin-Louis Millin, daté de 1807, récit de voyage fondamental d'un grand antiquaire et savant, dans la continuité du siècle des Lumières et des encyclopédistes. Eh bien, cet ouvrage je l'ai acheté dans une librairie de la Grand-Rue à Genève, il y a vingt ans, en allant aux Bains des Pâquis, et il provient de la bibliothèque d'Henri Tronchin dont il a l'*ex libris*... Vive les Pâquis, vive les bouquinistes genevois!

Le grand atlas du Léman



Quel enfant n'a pas rêvé devant son grand Atlas partir explorer tant de contrées éloignées aux noms si évocateurs. Le géographe sourcilieux et pointilleux, amateur de belles cartes réalistes et précises, ne trouvera peut-être pas ici son compte. Évoquer Ptolémée, Mercator, les longitudes et les latitudes, les parallèles et les méridiens n'est pas de notre ressort.

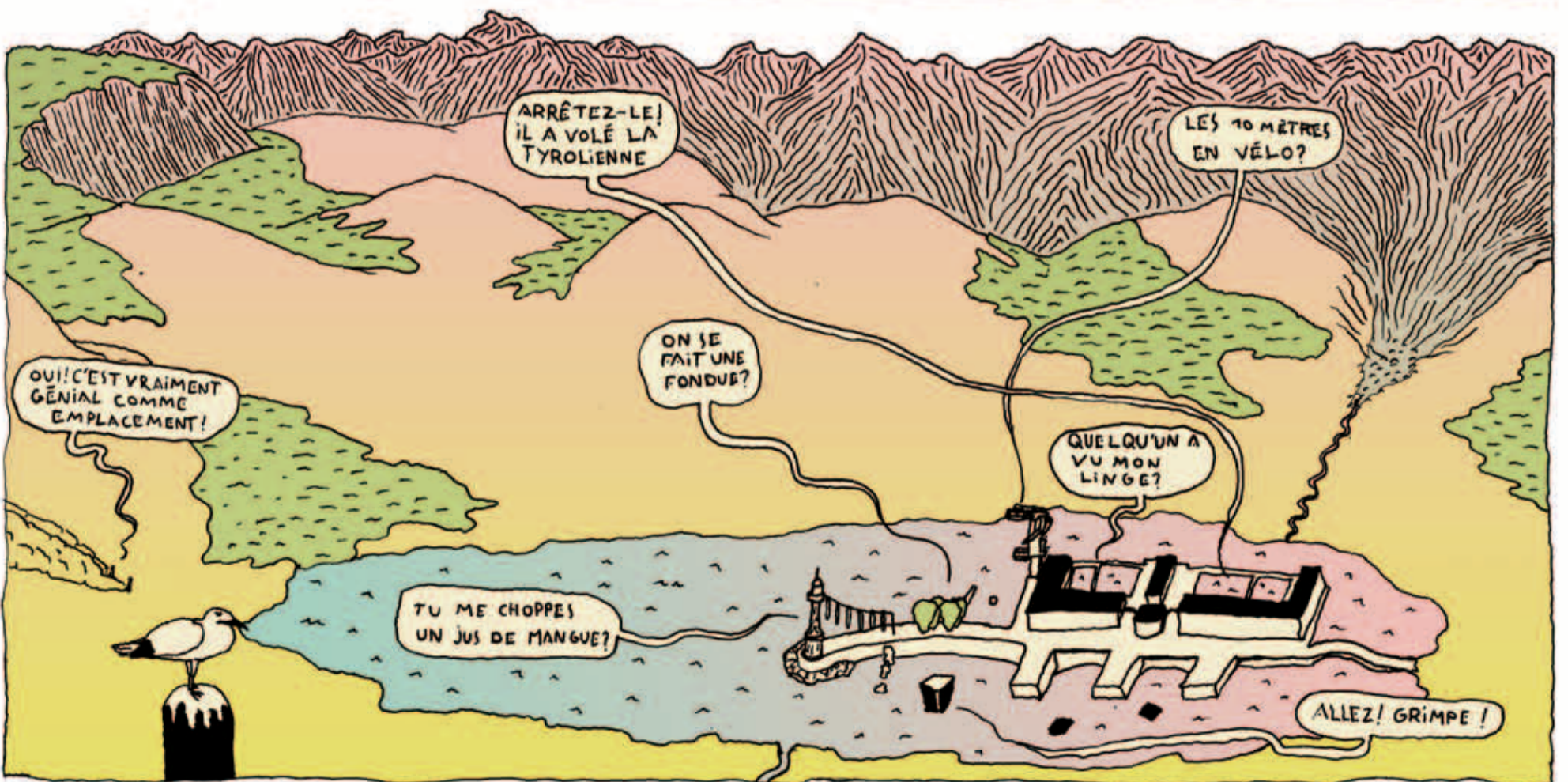
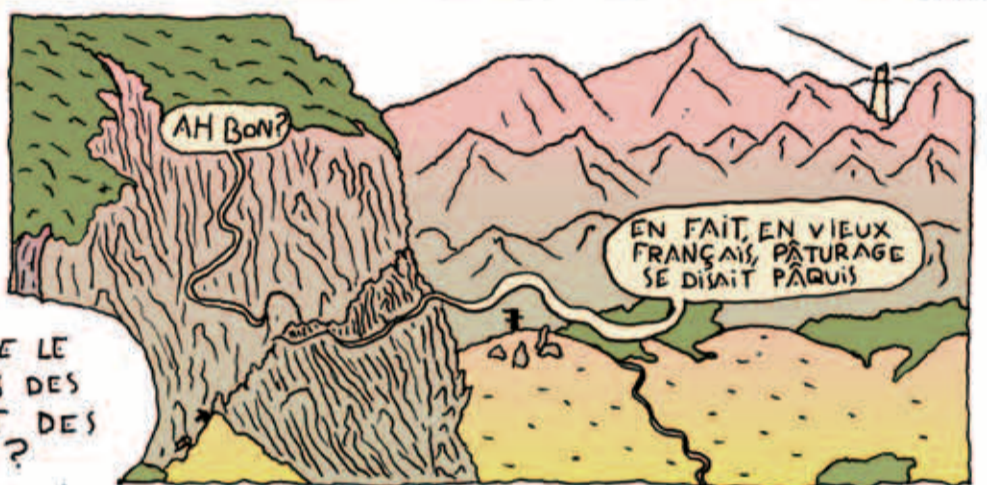
L'histoire d'un lieu se cartographie heureusement aussi par l'imaginaire, par ses anecdotes et ses récits plus ou moins fabuleux. Mais surtout, elle ouvre sans cesse de nouveaux territoires à découvrir quand chacun tient à dresser la carte de ses propres désirs ou de ses propres besoins.

Cette exposition déroutante qui a nécessité d'exhumer des cartes restées largement inédites, révèle avec extravagance quelques facettes d'un Léman insoupçonné.

Exposition aux Bains des Pâquis
du 7 juillet à mi-septembre
en partenariat avec le Musée du Léman à Nyon

Apocalypse de Saint-Sever, manuscrit enluminé
du milieu du XI^e siècle, folios 45 verso et 46 recto.
Bibliothèque nationale de France
Cherchez le Léman!

PÂTURAGE AQUATIQUE



FÉLIX SIEBER

FS
© SYBER.F

Nager et jouer

Qui l'eût cru ? Aux Bains, on ne se contente pas de faire trempette et bronzette ; de ruper et de siroter ; de séduire et de s'instruire. On bouge aussi, et plutôt deux fois qu'une ! Deux groupes de l'AUBP (« sports et loisirs » et « baigneuses-baigneurs ») s'ingénient ainsi à ne pas laisser les usagers s'amollir totalement sur la plage en leur proposant quantité d'activités sportives et de loisirs, histoire de faire travailler muscles et neurones. Sans esprit de compétition, bien sûr, et dans la bonne humeur ! Que les plus frileux se rassurent : il n'y a aucune obligation de se lancer dans la Traversée de la rade à la nage ou de participer à un tournoi de backgammon, voire de pétanque. Tout est question de plaisir, aux Bains !



Water-volley

Les nombreux amateurs de ce sport aquatique se retrouvent régulièrement dans le petit bassin, côté hommes, où un espace de jeu est aménagé à leur intention à la belle saison. Le premier tournoi de water-volley mixte, organisé l'été dernier, a séduit les foules. Rebelote cette année. Le tournoi réunira au début du mois d'août 18 équipes au maximum, chaque équipe étant composée de six personnes, dont deux filles au minimum. Bonne ambiance et fair-play sont de mise dans cette compétition rythmée par la musique de DJ Rouni.

Tournoi, dimanche 5 août, 14h

Pétanque

La pétanque a pris ses quartiers sur la jetée depuis une bonne trentaine d'années et compte de nombreux mordus. Des terrains ont donc été créés sous les platanes, offrant un cadre de rêve à ce jeu de boules. C'est là que se déroulent les traditionnels tournois annuels rassemblant dames et messieurs de toutes origines. L'exiguïté des lieux limite la participation à ces joutes : seules 16 équipes de trois participants des deux sexes peuvent se mesurer. Des triplettes mixtes, naturellement. Alors, tu tires ou tu pointes ? Les parties se terminent dans une bonne ambiance par une verree et la remise des prix.

Triplette mixte, 18 juin et 24 septembre à 10h

Photographies AUBP

Le plongeur

Les jeunes apprécient plus que la moyenne des usagers de se lancer des dix mètres en poussant de hauts cris ou en réussissant le saut parfait. Ils se pressent au grand plongeur quand son accès est ouvert et son utilisation surveillée. Une initiation à cette pratique et un concours de plongeurs freestyle sont prévus cet été. Avis aux amateurs.

Samedi 22 juillet, 14h

La tyrolienne

Elle était aux abonnés absentes ces dernières années mais elle fait son grand retour cet été, pour le plus grand plaisir de tous. Qui n'a pas rêvé, un jour, de se laisser glisser dans les airs, survoler le grand bassin en ayant une vue plongeante sur la rade ou la terrasse de la buvette, avant de faire plouf dans l'eau ? Frissons garantis.

Tous les jours de 14h à 17h jusqu'au 20 août



La Traversée

Lors de la première édition de La Traversée, ils étaient 60 nageurs à relier Genève-Plage à la plage des Bains des Pâquis, sur une distance de 1,8 km. Pour cette 7^e édition, les 1200 places disponibles ont toutes été prises en quelques heures ! Comme toujours, une trentaine de paddles, des kayaks, bateaux de sauvetage, samaritains et le personnel des Bains sont mobilisés pour veiller à la sécurité des nageurs. Le premier départ a lieu à 8h du matin, puis toutes les 15 minutes, par vagues de 300 participants. Une animation musicale surprise et des sirènes les attendent à l'arrivée, avec la traditionnelle soupe à l'oignon et le thé de la buvette. Pour se préparer à cette magnifique traversée, trois bouées blanches sont installées à 50 m de distance chacune avec la marque 0-50-100, permettant ainsi aux nageurs de faire des longueurs en connaissant la distance parcourue.

La Traversée, dimanche 20 août, dès 8h



Ping-pong

Pongistes, à vos raquettes. À deux reprises cet été, les amateurs de tennis de table sont invités à participer à un tournoi convivial ouvert à tous les niveaux, les sexes et les âges. Les matchs se jouent sur un set gagnant jusqu'à 21 points, les demi-finales en deux sets gagnants. Le matériel est mis à disposition des joueurs, l'inscription au tournoi est gratuite et des prix sympathiques sont à gagner. Que demander de plus ? Participer, peut-être !

Tournois les 1^{er} juillet et 19 août, 14h

La course autour du phare

La doyenne des manifestations aquatiques clôture la saison d'été aux Bains. Elle a été créée à l'origine pour permettre au plus grand nombre d'usagers de s'aventurer dans des eaux interdites à la nage par la police du lac et de le faire ainsi de manière autorisée et sécurisée. Aujourd'hui, cette course annonce la reprise scolaire à Genève et l'ouverture de la saison du sauna. Elle comporte plusieurs catégories : une compétition pour l'élite, une

version raccourcie pour les juniors. Et pour tous les autres, les 440 m du tour du phare. Prix souvenirs assurés aux participants. Les poissons qui flottent entre le phare et les platanes annoncent loin à la ronde cet événement. Inscriptions sur place le jour de la course.

Course autour du phare, dimanche 10 septembre, 14h



Animations du 1^{er} Août

Le lancer de la pierre. Les versions balnéaires de la fameuse pierre d'Unspunnen (83,5 kg) sont plus légères : 35 kg pour les hommes, 18 kg pour les femmes. Mais tout de même, il s'agit de les lancer à deux reprises dans le sable ! Les records de longueur enregistrés sur plusieurs années sont de 3,69 m pour les messieurs et de 3,18 m pour les dames. La doyenne du concours compte 77 printemps... Inscriptions ouvertes 30 minutes avant le début du lancer de la pierre. (16h)



Concours de grimpe sur le psychobloc. Top chrono : les participants partent de la plage, nagent au plus vite jusqu'au mur de grimpe émergeant des flots, l'escaladent, lèvent les deux bras avant de plonger et revenir sur les galets. Il faut être vif et rapide pour réussir cette course d'obstacles. Ambiance assurée sur la plage. Là aussi, inscriptions sur place une demi-heure avant le concours. (15h)

Pêche au canard pour les enfants et parfois concours de ricochets complètent ces animations sportives. Le reste, c'est une autre histoire, faite de musiques un brin patriotiques et de fondues...



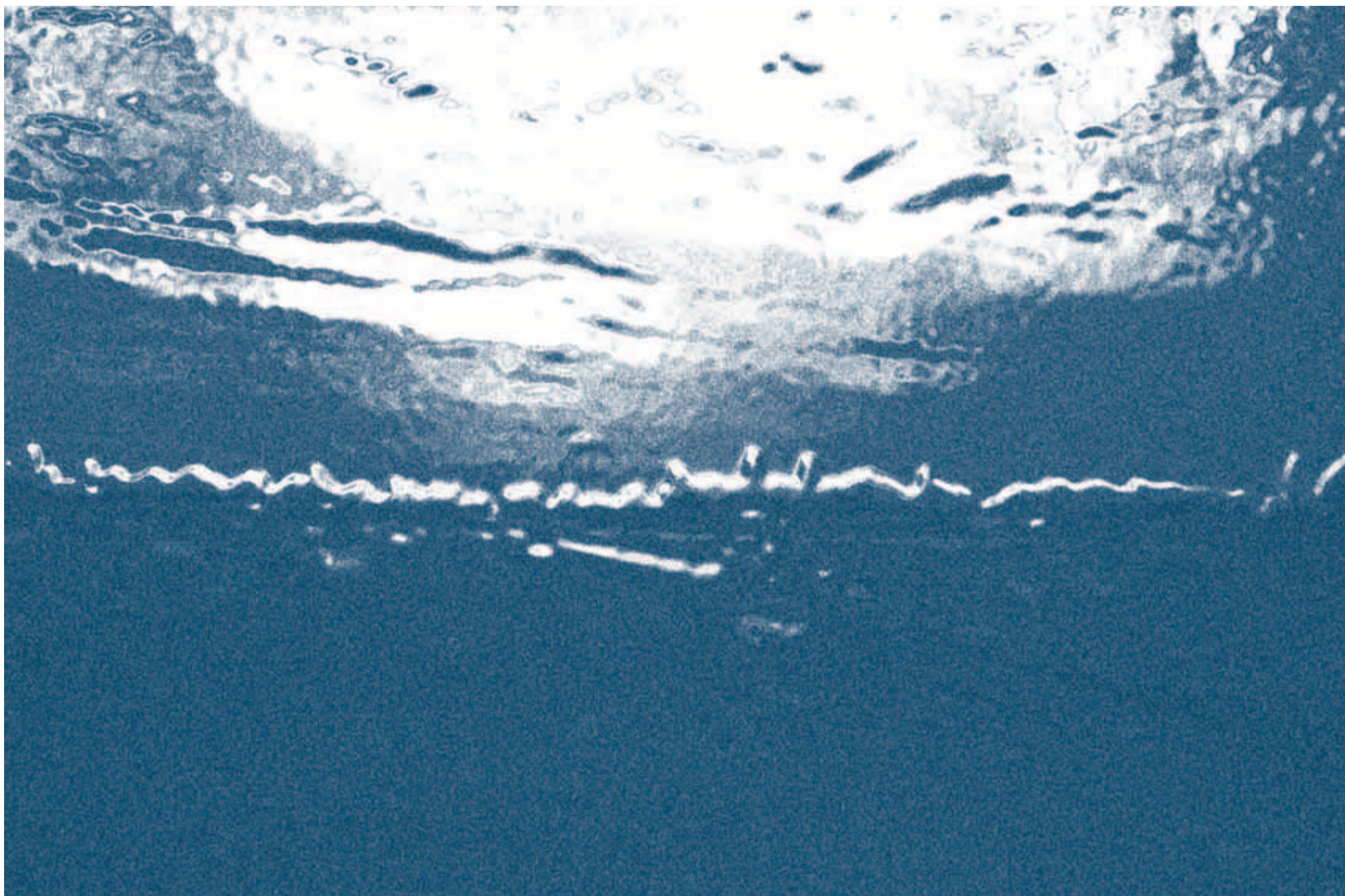
Backgammon

Quel pied de jouer au backgammon avec d'autres passionnés dans un cadre idyllique ! Les amateurs de ce jeu se passent volontiers le mot et viennent jouer à toute saison. Ils se donnent aussi rendez-vous mi-juillet pour participer à la nouvelle édition du tournoi ouvert à tous les niveaux de jeu, organisé par l'AUBP en partenariat avec l'Association genevoise de backgammon (AGB). Les matchs se jouent en neuf points. Pas besoin de venir avec son plateau et ses dés, les jeux sont mis à disposition des participants, qui peuvent, à cette occasion, perfectionner leur jeu ou défier des joueurs plus aguerris. Des prix sympas sont prévus pour les gagnants. Faites chauffer les dés !

Tournoi, samedi 15 juillet, 14h30

Et encore

À cela s'ajoutent les cours de natation pour enfants et adultes, le tai chi, le yoga, le paddle, le tricot participatif. Et la nage, telle que pratiquée par les milliers de personnes qui viennent profiter de ces plans d'eau au cœur de la rade. Oui, on se bouge vraiment aux Bains ! Qui en doute encore ?



Le bain des souvenirs

Toboggan, cabines, phare, plongeoir. Écoutez ! Ils vous parlent, nous écoutent, nous observent, ressentent cet environnement avec nous. Une mise en abîme sonore au cœur des Bains des Pâquis.

Le toboggan



L'été je suis tout heureux, l'hiver je suis tout triste. Je n'ai plus de petites fesses pour réchauffer mon corps froid. Les mouettes viennent se poser sur moi mais leur cri strident est bien différent des gloussements que je procure l'été. Je crois que je préfère l'été. Oui oui, je préfère l'été. On me touche, on monte sur moi et hop, on descend. Quand on glisse ça me chatouille. Encore ! Encore ! Me crie-t-on. Je suis tellement rapide qu'on en demande encore. Parfois, le soleil tape sur ma peau mais l'eau qui vient toucher mes pieds me fait du bien. Finalement, on me rencontre aussi vite qu'on me quitte. Les enfants m'adorent, les adultes un peu moins. Je crois que je leur fais peur. Ou plutôt je les inquiète. Je me sens constamment surveillé par eux. Je n'y suis pour rien moi si je glisse.

Melissa Steenman

Les cabines



Oh salut, toi ! Tu viens me voir ? Ah non, tu te déshabilles. Je crois qu'on ne s'est pas bien compris toi et moi. Quand je t'ai ouvert ma porte, je ne pensais pas que c'était pour voir ton petit corps tout trempé. Voilà que tu enlèves tout. Tu as froid maintenant ? Rhabille-toi vite alors ! Mais pas trop vite s'il te plaît. J'aimerais que tu restes un peu avec moi. Parfois, vous venez même à plusieurs, et là c'est rigolo. Je dois être encore plus discrète. Vous venez pour vous cacher mais moi je vois tout. Mais ne vous inquiétez pas, je garde bien vos secrets.

Melissa Steenman

Le phare



Le retour de l'hiver me replonge dans ma solitude. Au bout de cette île, je suis seul, combattant les eaux et le vent glacial qui tourbillonne autour de moi. Et dans les tourments des eaux, les vagues me vêtissent. Du haut de ces rochers, j'observe les quais, je vois tout ce qui se passe. De loin, je m'émerveille devant tant de rencontres. Parfois, dans la brume matinale, un visiteur vient, mais cela ne dure jamais longtemps, car personne n'est vêtu d'un long manteau blanc tel le mien pour tenir dans ces temps de déferlement. Les mouettes sont les seules à pouvoir me chuchoter à l'oreille leurs secrets les plus doux. Je suis leur confident, elles viennent souvent se reposer sur mes épaules, pour un instant d'apaisement. Au fond, tout le monde me connaît, mais personne ne fait vraiment attention à moi. Je suis plutôt éteint, inerte. Je ne fais pas souvent de bruit, mais quand la tempête surgit je m'éveille et là tout le monde me regarde, me cherche, j'illumine tous les environs, pour apporter sécurité et confort.

Fanny Tauxe

Le plongeoir



Leurs jambes tremblant de peur et d'adrénaline, allant de pas à pas sur mon estrade surplombant le lac, symbole de cette poésie perdue. Leur présence si abondante durant l'été, les badauds me remplissent de fierté et de joie, l'hiver mon corps est aussi glacé que les profondeurs de l'eau. Je suis le symbole que tout le monde voit, sans jamais réellement porter d'attention, je suis le défi de certains, la phobie d'autres. Les lettres que je prononce durant l'année, sont cette représentation de l'amour de cette culture, de cette ville.

Paul Rigal

Ce projet a pour but de rendre visible l'invisible, donner la parole à ceux qu'on n'écoute pas, ceux dont on ne questionne même plus l'existence.

À l'aide de dispositifs audio, trois étudiant-e-x-s de la Haute école d'art et de design de Genève – Melissa Steenman (arts visuels), Fanny Tauxe et Paul Rigal (architecture d'intérieur) – imaginent les récits des ces entités iconiques des Bains des Pâquis. Vous trouverez sur chacune de ces structures emblématiques un code QR qui vous mènera directement dans leur intimité.

Projet réalisé dans le cadre du cours de dessin Speed drawing animé à la HEAD-Genève par Joëlle Gagliardini.

Journal d'une amoureuse

Paris a sa tour, San Francisco son pont, Londres son horloge et Genève ses Bains des Pâquis. Apparemment 30, quai du Mont-Blanc. Tout faux. La vérité? Une île.

CALYPSO ELIEZ

Ce n'est pas une île, les Bains des Pâquis, mais l'île. Avec un I majuscule, comme une allégorie dans un poème. Elle est même rattachée à la meilleure piste cyclable de Genève. L'A7 de la ville.

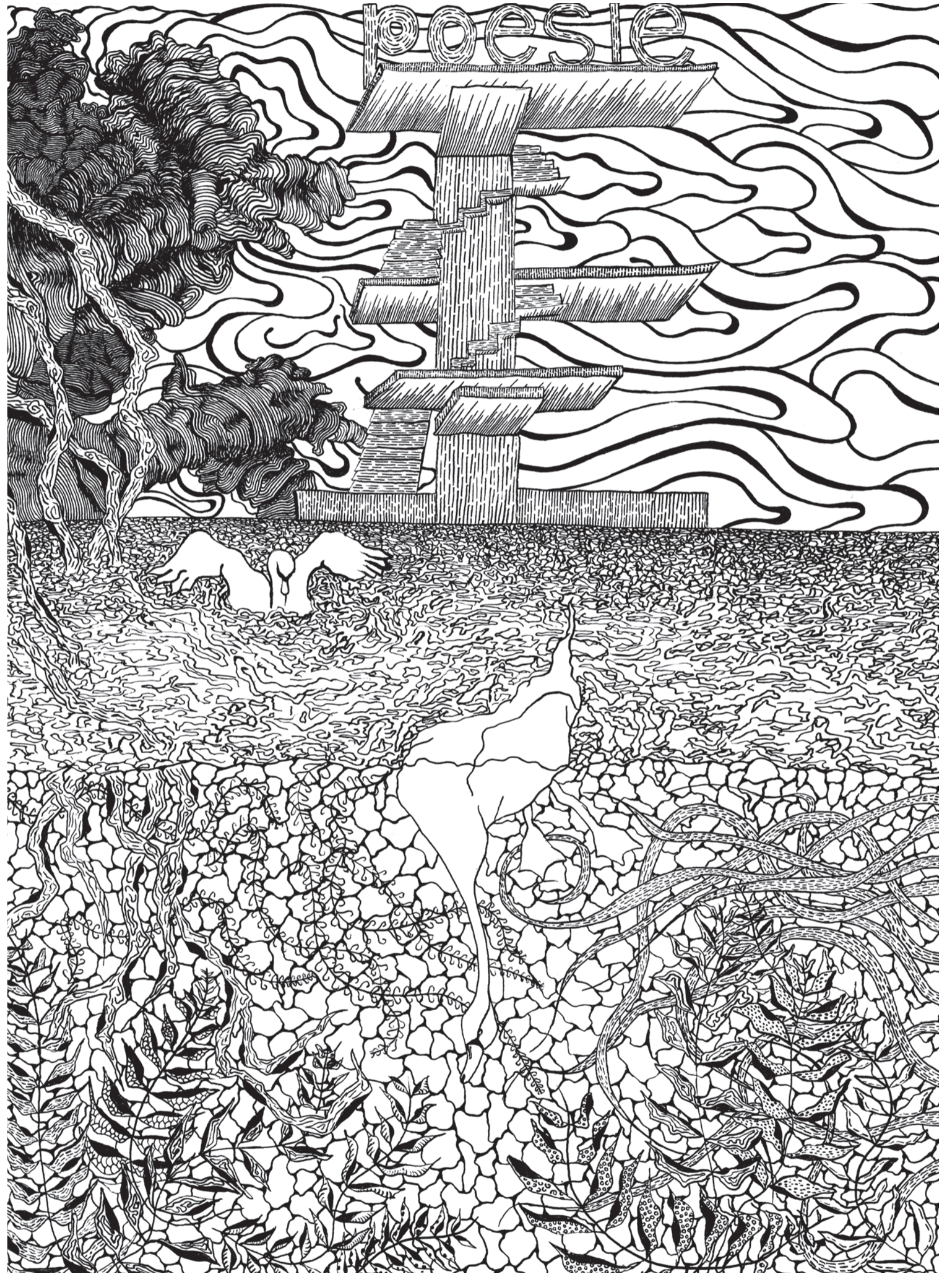
Déjà de loin, on l'aperçoit. Elle est là, inchangée, tranquille, comme une amante loyale et fidèle le jour des retrouvailles. Tu jettes un coup d'œil à la longueur de la file d'attente. Tu accroches ton vélo. Et tu commences à marcher, les cheveux un peu dans le vent, en confiance.

Et c'est là qu'il y a deux types d'amateurs des Bains. Le premier c'est celui qui paie les deux francs. Il aime bien payer ces deux francs. Il a le sentiment de se faire son petit plaisir de la journée. Mais il apprécie aussi de donner sa pièce. Ça le rassure face au paiement numérique omniprésent. Le deuxième, c'est l'amateur d'abonnement. Alors lui ! Il commence à le sortir du portefeuille avant même d'être arrivé devant. Légère satisfaction égo-centrique : voir toutes ces personnes à l'entrée qui attendent, impressionnées, enfin c'est ce qu'il s'imagine. Lui il passe, file de gauche, file des VIP. Et là, d'un triomphe à peine dissimulé, il le montre à l'entrée. Fièrement, passé la porte et rangeant soigneusement son abonnement, il se fait systématiquement la même réflexion, «j'ai bien fait de prendre ct'abo, dis donc!».

Sur place, c'est un autre monde. C'est le monde des Bains des Pâquis. Tout de suite la grande bouffée d'air lorsque tu arrives. Tu reconnais. À gauche, le gardien, tiens le même que dimanche passé. Tu le salues d'un signe. À droite, les trois mêmes dames. Elles prennent le soleil plus vite que tous, elles. Mi-juin, elles sont déjà si bronzées. Tu te demandes toujours comment ça se fait. Mais tu avances. Et là commence le repérage. On dirait un animal en chasse. Tu regardes dans tous les coins. Tu veux trouver le spot. L'endroit idéal où tu vas passer les prochaines heures. Tel un aigle tu pilles le lieu du regard pour trouver ta proie parfaite. C'est drôle parce qu'à partir de fin juin chaque habitué a sa place. La place qu'il a trouvée optimale et qu'il prendra d'assaut tout l'été. Le même groupe de mecs tatoués devant le jet d'eau, en face des plongeurs. Les mêmes dames élégantes sur le muret devant les cabines des sauveteurs. Les mêmes familles à la plage de gauche.

Tu t'assieds, tu ouvres le linge, tu lâches un coup d'œil, droite gauche, pour voir un peu de quoi ont l'air les voisins pour les prochaines heures. Durant toute la journée affluent les copines et les copains. Les matinaux qui te rejoignent tôt, les occupés ou dormeurs qui pointent leur nez vers 16h. Mais le roulement se fait, ils arrivent et ils repartent, souvent avec des choses à raconter, parfois silencieux. Ils t'accompagnent tous dans l'observation scrupuleuse de la pièce de théâtre qui environne. À midi, course contre la montre, trouver le créneau horaire parfait pour éviter la file du plat du jour. 14h45, heure de pointe des Bains. Les gens commencent à entrer par dizaines. L'espace s'amointrit, tu réalises tout à coup que tu te retrouves bien plus proche de la voisine que tout à l'heure. Mais tu t'en fiches, vers 17h dans tous les cas on finira par tous partager la moitié de nos linges avec les gens d'à côté. Mais tu le savais quand tu as passé la barrière des Bains, c'était le deal.

Et puis ce n'est pas grave. De toute façon c'est l'heure de l'apéro, plus besoin d'autant de place pour se dorer au soleil. On se serre, on recroqueville les genoux et un copain part en mission chercher les bières. À ce moment-



là, une seule question se pose, «qui a de la monnaie, les amis?» On fouille, on retourne les portemonnaies. On gratte toutes les petites pièces qu'on arrive à trouver dans le sac. Tout ça dans le but de se la payer, cette bière, la fameuse qui va lancer l'été par sa fraîcheur et le sentiment de bonheur qui nous prendra lorsqu'on la partagera avec les camarades. Le soleil commence à piquer du nez et la couleur du lac tire sur l'orange. On rigole, on se baigne, désinhibés par l'ivresse qui monte et le sentiment estival de liberté. On ramasse gentiment les affaires tout en fumant une dernière cigarette. La fumée s'empare de nos

poumons et nous calme. Un sentiment d'épanouissement, un mélange entre le trop plein écrasant de soleil et l'allégresse collective.

Avec les quelques compagnons qui restent, on se dirige vers les vélos et, tout sales de crème solaire et de sueur, on file sur cette piste cyclable, légers, reposés, prêts à se jeter sous la douche. Le fameux sentiment de renaissance qui envoûte lorsque, brunis par le soleil, on met des habits propres et on sort dans la fraîcheur d'une nuit d'été.

Demain, je, tu, il, elle, nous, amoureuses et amoureux des Bains des Pâquis, réitérons le programme, encore et encore.

DESSIN PAULINE CHERPILLOD



Une partie de l'équipe réunie le 14 mai 2023.

Nos anges gardiens

C'est une équipe soudée et efficace. Elle surveille aux beaux jours la plage, les plans d'eau et les humains qui les traversent. Un tel engagement demande une bonne condition physique, un regard averti et des qualités de cœur : à l'évidence, les 18 gardiennes et gardiens actuels cochent toutes les cases ! Il y a là des frères et sœurs, des amis, des étudiants, des employés des Bains expérimentés et des êtres venus de divers horizons qui travaillent en bonne entente tout ou partie de l'été. Portrait d'un groupe indispensable.

TEXTE FRANÇOISE NYDEGGER

PHOTOGRAPHIES LAURENT GUIRAUD



Aldair, 29 ans

Dans une autre vie et sous d'autres cieux, il était surfeur. Mais il y a quatre ans, quand il quitte le Cap Vert pour s'installer à Genève, il réalise que le lac ne fait pas assez de vagues pour pratiquer le kitesurf. Comment continuer sa carrière dans l'eau ? En suivant une formation de maître nageur. Ce sportif, souriant et enthousiaste, réussit facilement les examens. Comme il vit aux Pâquis, il débarque un jour aux Bains pour voir s'il y a du travail pour lui. Et il y en a ! Aldair débute sa troisième saison et relève les qualités requises pour être au top ici : « Être calme, patient, observateur. Et se sentir bien dans l'eau ! »



Angela, 23 ans

Quand ses collègues l'appellent Angée ou Pamela – voir la série *Alerte à Malibu* – elle réagit car elle collectionne les surnoms comme les qualifications. Il y a cinq ans, elle débarque un peu par hasard aux Bains, cherchant un emploi à côté de ses études en sciences de l'éducation. Son engagement ne tarde pas : elle a les brevets nécessaires, elle est polyvalente et les Bains manquent de gardiennes ! Angela quitte parfois sa tenue rouge pour se muer en sirène avec Cloé, lors d'initiation au « mermaiding ». La future prof estime que pour assurer le job « il faut être réactif, s'adapter à toute situation et collaborer. L'esprit d'équipe domine ! »



Charly, 53 ans

Tout habitué des Bains l'a croisé un jour ou l'autre sur place et apprécié sa présence rassurante, été comme hiver. L'homme a œuvré 8 ans comme « caisse-vestiaire », 18 ans en tant que gardien, donnant volontiers un coup de main un peu partout en cas de besoin. C'est dire s'il connaît les lieux comme sa poche. Les gens aussi. Responsable de jour, il a le souci du collectif et s'efforce de faciliter la vie des employés et des clients, en étant à l'écoute. La base du métier de gardien ? La prévention ! D'expérience, il repère les gens qui vont poser problème dans l'eau, dialogue avec eux et s'arrange pour que le message passe. La vie des gens prime !



Cloé, 24 ans

Les Bains, c'est son jardin ! Elle a grandi à deux pas d'ici et vient toujours se ressourcer au lac, même si ses études en sport à l'Université de Fribourg la retiennent souvent au loin. Elle était tout juste majeure quand elle a donné des cours de natation aux enfants, puis est devenue gardienne. D'autres formations ont suivi. Avec Angela, sa complice sirène, elle ondule sous l'eau à l'aide d'une monopalme et l'enseigne aux intéressées. Mais elle est la seule du groupe à porter le costume du Sauvetage de Genève, basé à l'entrée des Bains, et à piloter un bateau d'intervention. Pour toutes ces activités, il faut avoir envie d'aider les autres.

**David, 32 ans**

Moniteur de ski l'hiver, gardien de bains l'été ! Tel est l'équilibre que vient de trouver ce sportif qui commence sa première saison sur place en effectuant quelques jours de travail par semaine ainsi que des remplacements, en fonction de la météo. Il aimerait à terme se spécialiser dans le « coaching » en natation. Pour avoir souvent observé le comportement des plus anciens, David sait que pour devenir bon gardien il doit toujours garder une vigilance totale, bien qu'il ne se passe souvent pas grand-chose, et faire preuve d'une grande ouverture sociale. « Tous les usagers des Bains doivent se sentir bien accueillis et en sécurité. »

**Hamid, 57 ans**

Son premier boulot, en 1996, a été celui de médiateur, afin de calmer le jeu entre les clients qui avaient de gros coups de chaud et montaient vite les tours. En obtenant l'année suivante son brevet de sauveteur, il devient gardien médiateur. Un travail qui lui tient à cœur. Il n'a cessé de sensibiliser ses jeunes collègues à la gestion des conflits et à la communication non violente. « Je fais tout pour que ça tourne, car il y a beaucoup de monde ici et toutes sortes de personnes. » Cet homme d'expérience est à la fois responsable de jour, nettoyeur, bricoleur, facilitateur. Comme gardien, il axe son travail sur la prévention, et la médiation !

**Hakim, 28 ans**

Cet étudiant en sciences sociales à Lausanne a l'habitude de « sacrifier » ses étés pour financer ses études. Il a déjà bossé en piscine... Sauf qu'aux Bains ce n'est pas vraiment un sacrifice. Le lieu lui est familier puisqu'il venait souvent se baigner avec ses copains du Petit-Lancy et que son père y nage par tous les temps depuis des âges. Il se dit chanceux de revenir travailler pour la troisième fois dans ce cadre magnifique, et avec une super équipe. « Il y a ici une bonne énergie ! » constate celui qui est à la base boxeur. Devenu nageur et secouriste, il prend soin des autres. « On s'efforce d'être des anges gardiens ! »

**Sébastien, 37 ans**

Il ne connaissait rien du lieu quand il a envoyé sa candidature de maître nageur à la « piscine des Bains des Pâquis ». Il avait alors 20 ans et cherchait une deuxième activité à côté de celle de moniteur de ski. Sébastien n'a jamais regretté « d'être tombé là ! » Au départ, il n'était question que de gardiennage l'été. Puis est venu le sauna l'hiver, le nettoyage, la peinture, puis le reste. Marco l'a pris sous son aile et lui a tout appris. Sa fonction actuelle est celle de superviseur et de chef d'équipe l'été. « Un bon gardien ? C'est être attentif, rigoureux dans son travail, avoir une bonne capacité physique et être toujours prêt à intervenir. »

**Simon, 21 ans**

Il a appris à nager aux Bains quand il était bizule, sa famille étant des Pâquis, et il revient comme gardien sur la plage de son enfance pour sa première saison. L'eau et lui, c'est toute une histoire. Il la pratique au quotidien dans les bassins des Vernets, de Varembe ou des Pâquis puisqu'il fait du water-polo depuis 11 ans en tant que semi-professionnel. Ce qui ne l'a pas empêché de décrocher sa maturité et de commencer à la rentrée une formation de technicien en radiologie à la Haute école de santé. En attendant, il surveille les nageurs. Cela demande « un bon sens de l'observation, savoir bosser en équipe et être bien perçu du public ».

**Solène, 20 ans**

L'eau, c'est son élément naturel : elle nage comme un poisson depuis toujours, que ce soit en piscine ou au lac. Mais c'est à la terre et aux végétaux qu'elle consacre ses études : hortultrice de formation, elle suit actuellement la filière architecture du paysage à l'HEPIA. C'est son premier job d'été en tant que gardienne, puisqu'elle vient de passer son brevet de sauvetage, et son premier emploi aux Bains, où elle avait envie de travailler depuis longtemps. Elle se réjouit de passer les mois de juillet et août à s'occuper de la sécurité des baigneurs. Pour bien le faire, « il faut avoir la tête sur les épaules, être attentive et solide ».

**Stéphane, 32 ans**

Il a toujours fait du sport et ses études ont fait de lui un informaticien. Mais les deux ans passés en entreprise comme administrateur réseau lui mettent des fourmis dans les jambes. Alors il lâche tout pour devenir moniteur de ski. L'hiver terminé, il trouve en 2018 un job saisonnier aux Pâquis. L'été se passe si bien qu'il est engagé à l'année, le sauna créant aussi de l'emploi. Stéphane fait désormais partie des gardiens responsables de jour qui, tour à tour, s'organisent pour que tout se passe au mieux sur les Bains. Ce n'est pas rien ! Toujours sollicité et sur la brèche, il faut savoir résister au stress, dit-il, être solide mentalement.

**Sunshine, 40 ans**

Elle se sent chez elle aux Bains. Normal, les Bains l'ont vu grandir, et les gardiens les plus anciens qui travaillent avec elle l'ont encadrée quand elle était enfant. Ça crée des attaches, naturellement. Après avoir fait un petit job d'été, elle revient bosser à la caisse des Bains en même temps que Sébastien. Comme lui, elle fait vite ses preuves et se voit engagée à l'année. Cette mère de famille vient d'obtenir son brevet de gardienne pour mettre une corde de plus à son arc et avoir un contact plus sportif avec l'eau. Devenue responsable de jour, elle a l'œil à tout et prend soin de bien communiquer avec ses collègues, la base de tout travail d'équipe.

**Sylviane, 58 ans**

Les usagers des Bains la connaissent surtout comme prof de natation, où elle excelle. C'est d'ailleurs elle qui a appris à nager à Cloé, Titouan et Simon, ses jeunes collègues gardiens. Depuis cette année, elle vient en renfort de l'équipe quand le temps des cours de brasse ou de crawl n'est pas encore arrivé. Faut dire que Sylviane a l'œil et une sacrée expérience. « Ici, il y a des pièges, le contre-courant, les algues. Il faut anticiper pour mieux réagir. La surveillance commence à terre, en observant bien le comportement des gens. En été, ça picole, ça frime, il faut donc protéger les baigneurs et ne pas les laisser se mettre en danger. »

**Thomas, 26 ans**

Comment joindre l'utile à l'agréable ? En venant travailler l'été aux Bains, quand ses études en architecture lui laissent une plage de temps libre. Il est arrivé là il y a six ans déjà parce que son frère était gardien avant lui et qu'il se débrouillait plutôt bien dans l'eau pour avoir fait un peu de compétition. Thomas apprécie aussi l'état d'esprit convivial du lieu, lui qui vient d'ouvrir avec des copains un bar à Confignon, la Caverne de Jouvence. Pour être bon gardien, il faut à ses yeux « rester calme, faire les bons choix et avoir une bonne cohésion de groupe. Car on n'est jamais seul dans les interventions et il faut pouvoir compter sur les autres. »

**Titouan, 22 ans**

Cet enfant des Pâquis a tout du grand sportif. S'il a appris à nager avec Sylviane, comme d'autres gardiens d'ailleurs, il a très vite jeté son dévolu sur le hockey sur glace qu'il a pratiqué au meilleur niveau pendant une quinzaine d'années, tout en ayant trouvé le temps de passer ses brevets de sauveteur. Il étudie actuellement à la Haute école fédérale de sport de Macolin et quand il a fini ses examens il vient travailler aux Bains, suivant les traces de sa grande sœur Cloé. Titouan entame sa deuxième saison aux Bains. « Pour faire ce job, mieux vaut être vigilant, attentif, de bonne humeur et avoir une bonne condition physique. »

**Tobia, 20 ans**

Il vit depuis toujours pour le football et espère signer bientôt un contrat qui fera décoller sa carrière. En attendant, il se sent bien aux Bains à travailler dans un cadre de rêve et une bonne ambiance. L'an dernier, il officiait déjà à la caisse d'entrée. Mais à regarder ses amis, il s'est rendu compte qu'il préférerait intervenir sur la jetée ou dans l'eau. Le défi étant pour lui de passer le brevet de sauveteur. Il s'est entraîné régulièrement avec les autres gardiens pour être à niveau. Et il l'est aujourd'hui ! Pour bosser ici, « il faut être vif d'esprit, entreprenant et plein de qualités : on est aux Bains des Pâquis, tout de même ! »

Mathieu, 21 ans

Lui aussi a appris à nager avec Sylviane quand il était minot et depuis, il est toujours dans l'eau. Il commence tôt le water-polo, sport qu'il pratique toujours en Ligue nationale A. Entraîneur de jeunes joueurs, il a passé des brevets pour les encadrer au mieux. Il avait donc toutes les qualifications pour se faire engager l'an dernier, pendant ses vacances d'été, avant de commencer des études d'économie et de management à l'Uni de Genève. S'il se réjouit de retrouver une équipe où il compte de vieux amis, ce bon nageur connaît aussi les difficultés de l'exercice : garder son attention en toute circonstance et faire de la médiation.

Yohann, 24 ans

Il a un passé de nageur, comme l'atteste sa carrure, et a fait de la compétition pendant treize ans, alignant les traversées de bassin, mais pas seulement. Quand il rentre de Floride avec un bachelors « sport et études » en poche, il cherche un boulot. Ça tombe bien, les Bains, lui en proposent un qui lui convient ! La preuve ? Il commence sa troisième saison. Les qualités d'un bon gardien de plage ? Être patient, prévoyant et savoir anticiper. Et puis rester constamment aux aguets, même quand il ne se passe rien. « C'est un lieu assez spécial où l'on accepte tout le monde, et c'est très formateur sur le plan social. »

FÊTE DE LA SAUCISSE
12-16 SEPT 2023 GENÈVE
fetedelasaucisse.ch

En partenariat avec
LA SEMAINE DU GOÛT

Lieux: BAINS DES PAQUIS cumulus SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

Recette de saison

Longeole de bulots lémanique aux macrophytes

La grande fête de la saucisse arrivant bientôt, il est temps de se mettre à la tâche.

À faible profondeur, procurez-vous 150 ou 200 escargots lacustres bien gras ainsi qu'une belle poignée de macrophytes, autrement dit de plantes aquatiques, préféablement du type phanérogame, soit à fleurs.

Dans un premier temps, laissez tremper les gastéropodes vivants dans de l'eau claire durant 24 heures au minimum avant de les ébouillanter brièvement dans une casserole de grande contenance. Ceci fait, extrayez avec patience et humilité les corps innocents de ces pauvres bêtes que vous passerez au hachoir, avec une grille de 12, de manière à conserver une bonne mâche.

Faites pareil avec vos plantes aquatiques. Dans une large bassine, mélanger le tout avec un décilitre de chasselas jusqu'à obtenir une belle farce, sans oublier de saler et de poivrer. Dans le respect de la tradition de la recette de la longeole, ajoutez à volonté des graines de cumin, qui rappelleront le goût du fenouil, ici remplacé par les macrophytes.

Il est temps de passer à l'embossage des boyaux que vous aurez achetés chez votre boucher. Laissez-les reposer un moment dans de l'eau tiède pour les assouplir. Emplissez une poche à douille avec laquelle vous garnirez les boyaux en question.

Ne reste plus qu'à cuire vos longeoles, dans de l'eau à peine frémissante pour une durée de 3 heures environ. Ce qui vous laisse largement le temps de préparer l'entrée et l'accompagnement.

Pour l'entrée, vous pouvez aisément concocter une soupe froide de cresson des fontaines. 500 grammes de cresson, 1 pomme de terre, 1 échalote, sel, poivre, bouillon, le tout dans une casserole, cuire, mixer, et le tour est joué. À conserver deux heures au minimum au réfrigérateur avant de servir.

Un accompagnement particulièrement heureux avec la longeole de bulots: les lentilles vertes



DESSIN HERRMANN

de Genève, que vous pouvez agrémenter d'une brunoise de carottes pour égayer un peu le plat.

L'entrée est terminée, les convives heureux, la suite au chaud et il ne vous reste plus qu'à dresser les assiettes. Une belle louche de lentilles illuminée par ses dés de carottes, et la virgule d'une longeole d'exception pour vous mettre l'eau à la bouche. À déguster bien sûr avec un bon chasselas bien de chez nous.

Le chef

FELDSCHLÖSSCHEN



Photographie Fausto Pluchinotta

À l'abordage !

Vous l'avez certainement déjà croisée sur l'île des Bains-des-Pâquis. Elle porte souvent un chapeau de corsaire sur ses cheveux bouclés et quelques balafres.

FANNY BRIAND

Elle, c'est Sardine Crochet, arrière-arrière-petite-fille du Capitaine Crochet. Elle occupe ses journées à rechercher un trésor que son ancêtre a volé et caché sur l'île des Bains avant de disparaître à jamais. Avec son cousin Jim, Sardine représente une nouvelle génération de pirates qui ne se reconnaît plus dans les traits de ses aïeux voleurs, bagarreurs, méchants et qui n'aiment pas les enfants. Eux sont joyeux, curieux, ils adorent partir à l'aventure, apprendre les langues, partager leur goûter, rire et s'amuser.

Quand elle laisse ses écailles dans sa cabine et revêt son costume civil, Sardine répond au nom d'Astrid Maury. C'est elle qui organise toute l'année, les mercredis et les week-ends, des chasses au trésor d'anniversaire qui font la joie des enfants (et des parents).

Difficile de différencier les deux personnages. Sardine permet à Astrid d'exister, Astrid fait exister Sardine, chacune portant ses cicatrices. Originaire de Tours, Astrid claqué rapidement la porte de la maison familiale et disparaît, un jour, sans laisser d'adresse. Suivent plusieurs années durant lesquelles elle bourlingue : Grenoble, Lyon, Tourcoing, Paris. Elle étudie tour à tour l'allemand, l'histoire et l'esthétique du cinéma et la philosophie.

C'est son amoureux de l'époque qui l'entraîne à Genève. Ils s'installent ensemble aux Pâquis, en 1998, dans un squat fraîchement ouvert occupé par des artistes, des étudiants en art, des jeunes créateurs qui n'ont pas les moyens de se loger ailleurs. Elle découvre la vie en communauté. C'est une révélation, une transformation qui lui permet de renouer avec ce qui était enfoui en elle : le partage, l'engagement associatif. Son compagnon lui fait découvrir les Bains des Pâquis, le sauna et la buvette. Un lieu qui deviendra celui de sa renaissance et marquera l'une des plus importantes étapes de sa vie.

Son parcours professionnel la voit évoluer entre la culture et le social, souvent dans des milieux associatifs. Elle a beaucoup travaillé

dans des festivals, de cinéma ou pluridisciplinaires, et a été chargée de communication dans diverses associations. Le château de Prangins l'engage comme médiatrice : elle est chargée d'organiser des chasses au trésor pour les enfants.

Elle travaille parfois aussi à la buvette des Bains. En 2015, ses gérants, Raymond et Julien, lui proposent de reprendre la place qu'une comédienne avait laissée, celle de l'animation de chasses au trésor pour des anniversaires d'enfants. Ils lui remettent une malle pleine de costumes, lui mettent à disposition un espace et un soutien financier, le reste, c'est à elle de l'imaginer. L'aventure commence ! Très vite, le personnage de Sardine Crochet s'impose à elle, inspiré de Fifi Brindacier d'Astrid Lindgren et des aventures de *Sardine de l'espace*, de Joann Sfar. Notre sardine locale est curieuse, frondeuse, rigolote et pleine de créativité.

C'est un rôle taillé sur mesure pour Astrid qui lui permet de réunir ce qui l'a toujours habitée et de continuer à développer son imaginaire. Elle qui, enfant déjà, se racontait des histoires pour échapper à la réalité. Elle se crée des univers, invente des aventures qu'elle partage avec ses amis.

Au fil des ans, elle peaufine le scénario et les décors. Elle s'entoure de différents accessoires qu'elle chine à droite et à gauche. Soucieuse de soigner les détails, elle collabore avec des artistes pour donner corps à son univers : des illustratrices pour ses cartes de visite, une couturière, Afro Jojo, pour confectionner des costumes, une artiste, Gentesia, qui travaille au crochet pour créer les poissons-chimères de la pêche miraculeuse. Elle dessine et construit elle-même le plateau de jeu qui sert de fil rouge aux chasses au trésor. Et la magie opère ! Les enfants (et les adultes aussi) embarquent avec elle dans cet univers poétique et légèrement déjanté. Ils vivent pendant quelques heures dans un autre espace-temps, un espace de liberté où les rôles adultes-enfants sont inversés et où trônent de belles valeurs, chères aux Bains : le partage, la collaboration, l'amitié. L'impertinence bienveillante est encouragée, une douce folie règne.

Chaque aventure est différente puisqu'elle vit avec le lieu, par l'interaction avec les usagers et avec la météo qui n'est pas toujours clémente. Des enfants de tous horizons et de tous milieux prennent part à ces chasses. Certaines familles découvrent les Bains à cette occasion. Elles en ressortent transformées.

Après avoir œuvré seule pendant de nombreuses années, Sardine s'est entourée d'un nouveau comparse, Jim Crochet, facteur et masseur dans la vie civile, pour la seconder dans la tenue des anniversaires. Elle reçoit une centaine de demandes par mois alors qu'elle n'a qu'une petite dizaine de places à offrir, ce qui représente tout de même plus de mille enfants par an. Avant le covid, toutes les dates étaient réservées deux ans à l'avance. Depuis, elle a mis en place un nouveau système. Reste que le soir de l'ouverture des inscriptions, à minuit une, l'agenda est déjà rempli.

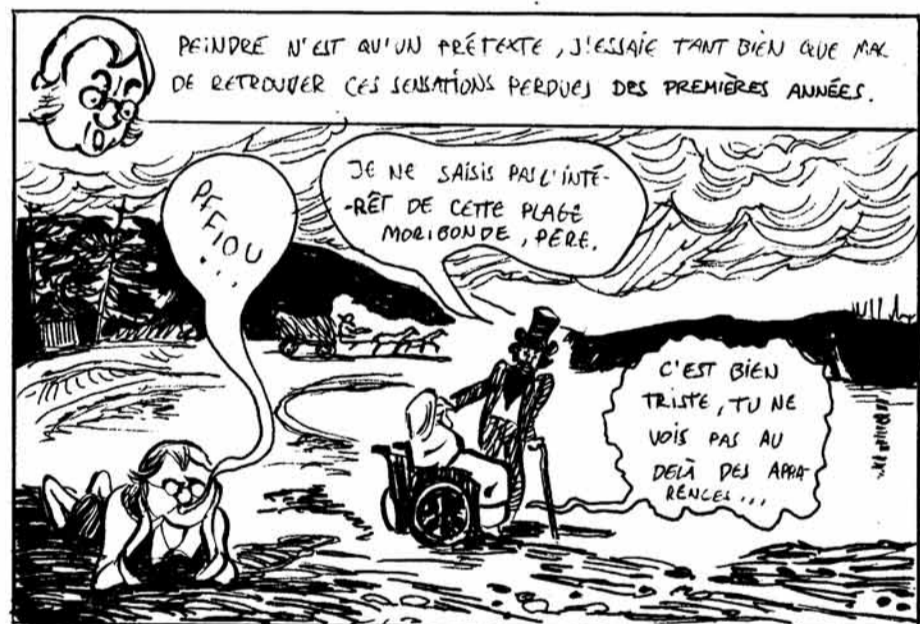
Son personnage est désormais connu au-delà du pont du Goléron. Sardine Crochet est devenue un personnage public, son nom est entré dans l'imaginaire des Genevois. Il n'est pas rare que des enfants la reconnaissent dans la rue ou qu'ils s'amuse à jouer à « Sardine Crochet » à la récré ! En 2016, dans le cadre d'une levée de fonds pour la rénovation du Bateau Genève, Sardine se retrouve dans un nouveau décor à rechercher un trésor avec une équipe de matelots. En 2021 et 2022, le Musée d'art et d'histoire invite notre pirate pour une carte blanche loufoque de ses aventures, qui seront filmées et diffusées sur les réseaux sociaux. Enfin, tout récemment, Sardine est devenue poissonnière le temps d'une matinée au marché de Plainpalais, vantant les sardines de Bretagne aux côtés de Phil le poissonnier.

En parallèle, Astrid travaille à la Lanterne magique, un ciné-club pour enfants. Une vie bien remplie : chaque année, elle se promet de lever un peu le pied, mais peine à le faire, tant ces différentes activités la comblent. Elle se sent investie d'une mission : celle d'apporter de la joie aux enfants. De la joie, elle en a à revendre. Alors elle donne, elle donne tout ce qu'elle a. Sardine, enfin Astrid, enfin les deux, elles sont comme ça.



L'univers poétique et décalé des chasses au trésor. Photographies Astrid Maury

AUX BAINS LE DIMANCHE



KASIMIR MARQUIS

«Aux Bains le dimanche» est un rapport à nos souvenirs et nos traditions qui a été élaboré par Kasimir Marquis, étudiant en 2^e année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts. Cette planche se veut une référence aux premières histoires en estampes du XIX^e siècle. La mécanique du récit allie les ellipses aux répétitions et s'articule autour de quatre bandeaux. Le premier et le dernier développent des séquences détaillées d'ouverture et de clôture de l'histoire, alors que le centre représente quatre scènes distinctes qui viennent nourrir le récit.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

En quête d'insoupçonné

(re)connecting.earth (02), la biennale de l'art et de la nature urbaine, a choisi comme principal lieu d'action les Bains des Pâquis. C'est là que vous découvrirez, durant tout le mois de septembre, une étrange diversité de nature urbaine, des moules quagga, une forêt lacustre, des sculptures immergées, des « sorcières » surgies du lac et une série d'instructions pour vous aider à renouer avec la nature.

IGOR VALDES

Imaginez-vous assis-e sur du béton, adossé-e aux pierres bordant la jetée ou attablé-e avec un café ou un Aperol Spritz à la buvette. Quels éléments de la nature urbaine attirent votre attention ? Ce nageur bien taillé qui se pavane sur un ponton, ou un cygne glissant sur l'eau à quelques mètres de vous ? Tous deux vous tapent dans l'œil. L'écosystème lacustre est souvent réduit à ce qui est visible, principalement ce qui se trouve à la surface de l'eau. La biennale (re)connecting.earth, qui a débuté en 2021, joue avec les contrastes de perception pour attirer l'attention sur la multiplicité des formes de biodiversité. Intitulée cette année *Beyond Water*, elle nous invite à porter notre attention sur l'eau, le Léman et son écosystème.

Aux Bains des Pâquis et sur sept autres sites autour du lac, 25 artistes, souvent en collaboration avec des scientifiques et des naturalistes, proposent une autre vision de l'écologie urbaine. Ils nous invitent à réfléchir à la crise écologique et à notre relation avec les autres êtres, humains ou non-humains, qui partagent notre environnement.

Certains artistes et étudiant-e-s ont conçu des œuvres-instructions sous forme de mode d'emploi pour nous aider à modifier ou à renforcer notre perception de la nature en ville. Inspirées par celles de Marcel Duchamp, Yoko Ono et Bruce Nauman, elles nous incitent à poser un regard neuf et surtout attentif sur ce qui nous entoure. Ces instructions ne sont pas que des suggestions passives, mais des appels à l'action, à la participation. Elles sont l'occasion de performances artistiques, moments de réflexion, parfois teintés d'humour, souvent empreints de symbolisme. Chacune d'elles se veut comme une fenêtre ouverte sur la nature urbaine et l'écosystème lacustre. Carmen Perrin, par exemple, après avoir découvert que l'eau du lac était remplie de petits rotifères, propose une simple action : « boire la tasse ».

Les instructions réalisées lors d'un concours par des étudiant-e-s de cinq écoles d'art de Suisse seront visibles à partir du 18 août sur le mur d'exposition des Bains, quelques jours avant le début officiel de la biennale. Le reste des instructions des artistes sera visible sur de grands panneaux T3 au quai Gustave-Ador.

Au-delà de l'eau et au-delà des instructions, c'est au travers d'œuvres participatives ou parfois monumentales que les artistes donnent à découvrir le lac et son écosystème. Si la plupart des œuvres sont pensées pour être temporaires, d'autres pourront perdurer jusqu'à ce que les éléments en décident autrement. La forêt lacustre imaginée par Monica Ursina Jäger en est un exemple. Peinte sur les claies qui mènent jusqu'au phare, les macrophytes représentés mettent en lumière cet habitat souvent négligé, situé pourtant à quelques mètres de nos serviettes de plage.

Si ces plantes immergées peuvent être atteintes en quelques brasses, d'autres éléments ou phénomènes qui ont un impact direct sur la biodiversité et notre futur paraissent moins saisissables. Les œuvres peuvent leur donner un nouveau relief.

Les sonorités de micro-ruissellement émanant des platanes évoquent un drame environnemental déjà en cours. Diana Lelonek, l'artiste derrière cette création, a collaboré avec Denim Szram pour capter le son du glacier du Rhône au cœur de sa fonte irréversible. Cette symphonie glaciaire dans l'enceinte des Bains



Carmen Perrin, *Bois la tasse*, 2023, instruction pour la biennale (re)connecting.earth

est à la fois apaisante et inquiétante. Conceptuellement, c'est surtout l'alarme qui résonne : le Léman ayant le glacier du Rhône comme l'une de ses sources, nous expérimentons lors de chaque plongeon un peu de ce glacier. Mais que se passera-t-il lorsque lui, et tous les autres affluents, auront disparu ?

Une manière subtile peut-être d'aborder ces questions est de s'immerger entièrement dans les différentes œuvres. Au lieu d'un agenda politique, c'est bien un lieu de réflexion, de débat et d'action qui s'ouvre grâce à ces artistes.

Beyond Water

- **vendredi 18 août à 18h, aux Bains**
En avant-goût de la biennale, vernissage des œuvres-instructions réalisées par les étudiant-e-s de cinq écoles d'art de Suisse
- **vendredi 1^{er} septembre dès 17h, bateau Genève**
Vernissage, suivi d'une soirée jusqu'au bout de la nuit
- **2-3 septembre, dans différents lieux autour de la rade**
Week-end d'ouverture avec entre autres les interventions des artistes Christina Hemauer et Roman Keller, Diana Lelonek, Uriel Orlow et de nombreux scientifiques

- **mardi 5 septembre, cinéma Les Scala**
Soirée documentaire et films d'art, en collaboration avec le Festival du Film Vert
- **samedi 30 septembre, aux Bains :**
Lecture poétique de Heike Fiedler

(re)connecting.earth (02) – *Beyond Water*
Biennale de l'art et de la nature urbaine
du 1^{er} septembre au 1^{er} octobre 2023
programme sur www.reconnecting.earth

Les Aubes 2023

du 17 juillet
au 20 août
de 06 h à 07 h

www.lesaubes.ch

LUNDI 17 JUILLET Amrat Hussain Brothers Trio
Musique indienne du Nord

MARDI 18 JUILLET La Cueva Flamenca
Flamenco

MERCREDI 19 JUILLET Trio Wabjie
Jazz

JEUDI 20 JUILLET Alenko
Chanson

VENDREDI 21 JUILLET Groovah
Cumbia

SAMEDI 22 JUILLET Santosh & Aubert
Musique du monde, Afghanistan

DIMANCHE 23 JUILLET Pierre Omer's Swing
Swing

LUNDI 24 JUILLET Stéphane Blok
Chanson

MARDI 25 JUILLET Gina Été
Pop

MERCREDI 26 JUILLET Ensemble Temenos
Baroque

JEUDI 27 JUILLET Ensemble Soie et bambou
Chinoise

VENDREDI 28 JUILLET Alphüttli
Musique traditionnelle suisse

SAMEDI 29 JUILLET Legowelt
Electro Ambient

DIMANCHE 30 JUILLET Jurigoz Band
Musique tunisienne

LUNDI 31 JUILLET François Morel
Chanson

MARDI 1^{er} AOÛT Cabaret Charlotte et Antoine
Cabaret

MERCREDI 2 AOÛT Les 3 Suisses
Chanson

JEUDI 3 AOÛT Carine Henry et Morvan Prat
Folk World

VENDREDI 4 AOÛT SOVA Gospel Choir
Ensemble Gospel

SAMEDI 5 AOÛT Lisa Piazza et Antoine Cesari
Musique de Miyasaki

DIMANCHE 6 AOÛT OUMPH
Fanfare

LUNDI 7 AOÛT Pianétarium Laurent Ecabert
Classique expérimental

MARDI 8 AOÛT Cédric Schaefer
Jazz

MERCREDI 9 AOÛT Grand Théâtre
Classique



graphisme et illustration olga-olga.ch

JEUDI 10 AOÛT Viva Sanchez
Piano

VENDREDI 11 AOÛT Khayal, Amine Mraïhi
Orientale

SAMEDI 12 AOÛT Honey for Petzi
Pop rock

DIMANCHE 13 AOÛT Post Tenebras Flûtes
Classique

LUNDI 14 AOÛT C^o Caillou (1^{re} partie),
C^o Tenseï (2^e) Danse

MARDI 15 AOÛT Maurice Magnoni
Jazz

MERCREDI 16 AOÛT Mandafounis
Danse contemporaine

JEUDI 17 AOÛT Les Ploufs
Spectacle

VENDREDI 18 AOÛT
Coro del Coriandolo di Ginevra
Chants polyphoniques d'Italie

SAMEDI 19 AOÛT Tikom
Electro

DIMANCHE 20 AOÛT Orchestre des Nations
Classique

PLAGE

Prix d'entrée : 2.- pour les adultes, dès 16 ans
1.- pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison :
50.- pour les adultes
30.- pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.- pour les juniors
Tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7 h, petit-déjeuner.
Dès 11h30, un excellent plat du jour.
Fondues au crémant toute l'année.
Horaires : de 7 h à 23 h. Tél. 022 738 16 16
buvettesdesbains.com

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.
Tarif : séance de 50 minutes à 80.-
Horaire : de 8 h à 21 h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lun, mer, ven) de 9 h à 12 h
Réservation en ligne recommandée :
www.massagesbainsdespaquis.ch

HAMMAM

Les hammams sont fermés tout l'été pour travaux.
Réouverture le samedi 16 septembre.

TAÏ-CHI

Juin à septembre : de 9 h 15 à 10 h 15.
Octobre à mai : de 10 h à 11 h.

YOGA

Les samedis, de juin à septembre : de 9 h à 10 h
Les samedis, d'octobre à avril : de 10 h à 11 h

JUSQU'AU 30 JUIN

EXPOSITION « LES PIERRES DE LA JETÉE »

DU 23 JUIN AU 9 JUILLET

5^e BIENNALE INSULAIRE DES ESPACES D'ART DE GENÈVE (BIG)

29 ET 30 JUIN, 1^{er} JUILLET

BIGGY FESTIVAL de 18h30 à 23h30

DU 1^{er} JUILLET AU 14 SEPTEMBRE

EXPOSITION « LE GRAND ATLAS DU LÉMAN »
▶ voir page 30

SAMEDI 1^{er} JUILLET

TOURNOI DE PING-PONG dès 14 h

SAMEDI 15 JUILLET

TOURNOI DE BACKGAMMON, 14 h 30

DU 17 JUILLET AU 20 AOÛT

LES AUBES ▶ voir page ci-contre
Chaque matin à 6 h 00 par tous les temps

SAMEDI 22 JUILLET

PLONGEON, initiation et concours, 14 h

DIMANCHE 23 JUILLET

ÉCOUTE AU VERT, concert

31 JUILLET ET 1^{er} AOÛT

BIGGY FESTIVAL de 18h30 à 23h30

MARDI 1^{er} AOÛT

FÊTE NATIONALE
pêche aux canards pour les enfants à 14 h
course au psychobloc à 15 h
lancer de la pierre à 16 h, animations musicales

SAMEDI 5 AOÛT

TOURNOI DE WATER-VOLLEY à 14 h

SAMEDI 19 AOÛT

TOURNOI DE PING-PONG dès 14 h

SAMEDI 19 AOÛT

PERFORMANCE DE DANSE à 18 h
en partenariat avec Cap-Loisirs

DIMANCHE 20 AOÛT

LA TRAVERSÉE



ÉTÉ 2023, SAVOIR PRENDRE DU TEMPS POUR SOI.

JULIETTE HAENNI

24, 25 ET 26 AOÛT

BIGGY FESTIVAL de 18h30 à 23h30

DU 1^{er} SEPTEMBRE AU 1^{er} OCTOBRE

(RE)CONNECTING.EARTH – BEYOND WATER
Biennale de l'art et de la nature urbaine
▶ voir page 41

DU 14 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE

EXPOSITION « PORTRAITS PARLÉS »

DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE

EXPOSITION « AMR »

SAMEDI 16 SEPTEMBRE

FÊTE DE LA SAUCISSE

MERCREDI 20 SEPTEMBRE

PERFORMANCE VIBRATOIRE
pour sourds-muets

SAMEDIS 23 SEPTEMBRE

APÉRO POÉTIQUE à 11 h
Lecture de Philippe Constantin. adaptée en chansigne, dans le cadre de « Portraits parlés »

DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

TOURNOI DE PÉTANQUE dès 10 h

SAMEDI 30 SEPTEMBRE

APÉRO POÉTIQUE à 11 h
Lecture de Heike Fiedler
dans le cadre de « Beyond Water »

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers-ers-x des Bains des Paquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnault, Florencio Artigot,
Fanny Briand, Armand Brulhart,
Philippe Constantin, Joseph Incardona,
Eden Levi Am, Guy Mérat, Françoise Nydegger,
Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Albertine, Jean-Luc Babel, Erik Bäckdahl,
Adrienne Barman, Matthieu Berthod,
Pauline Cherpillod, Marion Cherrak,
Stéphane Collins, Frédéric d'Agay,
Caroline de Cornière, Michel-Félix de Vidas,
Michel Dufourd, Calypso Eliez, Lionel Gauthier,
Laurent Guiraud, Juliette Haenni,
Gérald Herrmann, Marfa Indoukaeva,
Philippe Jeanneret, Miriam Kerchenbaum,
Cécile Koepfli, Nicolas Lieber, Aloys Lolo,
Cédric Marendaz, Kasimir Marquis,
Astrid Maury, Fanny Modena, Maria Moschou,
Gilles Mulhauser, Frédéric Ottesen,
Thomas Perrodin, Paul Rigal, Joana Schmid,
Sébastien Schwarz, Séni, Félix Sieber,
Melissa Steenman, Stéphanie Stiennon,
Fanny Tauxe, Chantal Thomas, Tom Tirabosco,
Igor Valdes, Pablo-Manuel Villarreal,
Lise Zogmal, Germano Zullo

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch
Impression
DZB Centre d'impression Berne

Tirage : 5000 exemplaires

© 2023, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : hiver 2023-2024
Délai rédactionnel : 25 septembre 2023

Toutes les éditions du Journal des Bains
sont disponibles en pdf sur aubp.ch



GENÈVE BAINS DES PAQUIS
20 AOÛT 2023
1.8 KM-DÈS 0800
WWW.LATRAVERSEE-AUBP.CH

Jeux de pouvoir

Saison
23—24

OPÉRA

Don Carlos
Giuseppe Verdi
15 – 28 septembre 2023

Ariodante
Georg Friedrich Haendel
5 octobre 2023

María de Buenos Aires
Opéra-tango d'Ástor Piazzolla
27 octobre – 5 novembre 2023

Le Chevalier à la Rose
Richard Strauss
13 – 26 décembre 2023

Justice
Hèctor Parra
22 – 28 janvier 2024

Idoménée
Wolfgang Amadeus Mozart
21 février – 2 mars 2024

Saint François d'Assise
Olivier Messiaen
11 – 18 avril 2024

Roberto Devereux
Gaetano Donizetti
31 mai – 30 juin 2024

Trilogie Tudors
Gaetano Donizetti
18 – 30 juin 2024

BALLET

Éléments
Sidi Larbi Cherkaoui
et Damien Jalet
18 – 22 novembre 2023

Planet [wanderer]
Damien Jalet et Kohei Nawa
8 – 10 mars 2024

Outsider
Rachid Ouramdane
3 – 5 mai 2024

Forces
Aszure Barton et Sharon Eyal
12 – 16 juin 2024

LA PLAGÉ

Rosa et Bianca
11 – 21 octobre 2023

La Souris Traviata
1^{er} et 4 novembre 2023

Colorama
15 novembre 2023 – 18 mai 2024

Hush
27 et 28 janvier 2024

RÉCITAL & CONCERT

**Lawrence Brownlee
& Levy Sekgapane**
20 septembre 2023

Matthias Goerne
15 octobre 2023

Sandrine Piau
1^{er} mars 2024

**Roberto Alagna
& Aleksandra Kurzak**
26 mai 2024

**Concert de Nouvel An
avec Simon Keenlyside**
31 décembre 2023